

GIER

HON.

excellence

eur.

AVL DE

AL DE

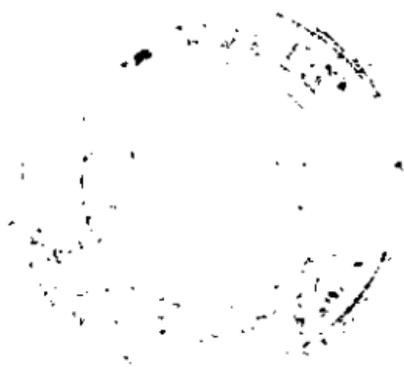


emouant

Penfei-

e.

E.



LE  
MESNAGIER  
DE XENOPHON.

*Plus vn Discours de l'excellence  
du mesme Auteur.*

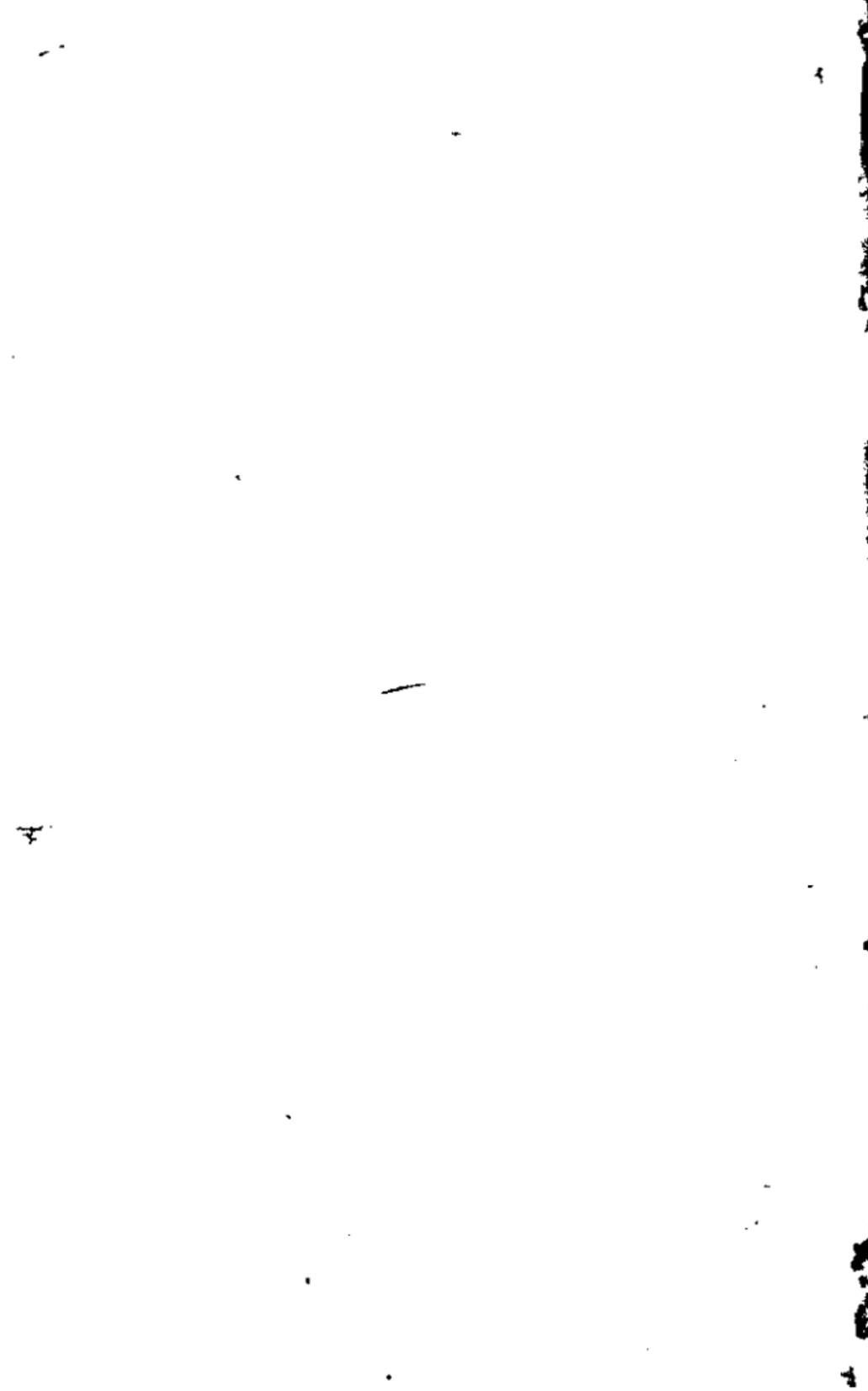
A  
MON SEIGNEVR PAVL DE  
TERMES, MARECHAL DE  
FRANCE.



A PARIS,  
Pour Iean Dalier Libraire, demourant  
sur le pont sainct Michel, à l'enfei-  
gne de la Rose blanche.

1 5 6 2.

AVEC PRIVILEGE.





DISCOVRS.

DE L'EXCELLENCE  
DE XENOPHON.

A  
MON SEIGNEVR PAVL  
DE TERMES,  
MARESCHAL DE  
FRANCE.

**P** Vis que le bõ heur d'vne paix  
vo<sup>9</sup> laisse presentemēt vn peu  
respirer de tant de trauaux, &  
couruées, que durant ces trou-  
bles passéz, pour le seruice  
de vostre Prince, & profit de la communau-  
té vous a fallu embracer, Ce ne sera, à mon  
iugement, hors de saison, si ie vous fay vn  
present tout propre à la disposition de ce  
temps. Non que i'estime vostre excellen-  
ce pouoir d'iceluy retirer aucune commo-  
dité. Pour autant qu'il est trop certain vo-  
stre serein iugemēt & naturel merueilleux,  
par la veue de tant de nations, par la practi-

A ij

que de tant de peuples, par le maniment de tant d'affaires d'importance, s'estre autant comblé des arts de la paix: comme tout le monde tant voisins, qu'estrangers, tant amis qu'ennemis vous estime parfait au mestier des armes. Ce neantmoins mon Seigneur le discours & le Mesnagier que ie vous offre sont d'un tel, & si grand personnage & tant entendu en matieres d'estat, & si experimété en l'art que vous pratiquez, Qu'il merite bien pour ce seul regard, estre présenté, & tumber en la sauuegarde de ses semblables. Joint qu'il est en doute s'il a esté plus excellent en la cognoissance des lettres bonnes, ou plus efforcé chef de guerre. Iasoit qu'en la philosophie, ie vueil dire, en l'apprehésion du vray, & souuerain bié, & en la remōstrance de la vie heureuse telle qu'elle doit, & peut veritablement estre, il ait effacé ses ancestres & successeurs. Sauue l'honneur des intelligences abstraites, & diuines conceptions du Platon: elles sont veritablement tant admirables, que souuēt semblent elles plus tost pourtraire les vies des Anges que celles des hōmes subiectes aux passions, & si, à mon auis, sentēt vn peu bien trop leur solitude. Si ne vueil-ie nier pour cela que ce ne soit l'une des plus claires lampes, qui luisent aux hommes de do-

ctrine. Encor' entens-ie moins frustrer l'Aristote de l'honneur que par dessus tous autres il s'est acquis, touchant la conseruation des mysteres de la nature, & la demonstration de toutes autres disciplines. Mais quâr à la vie actiue, i'estime Xenophon autant differer de tous autres philosophes, que les paroles sont des effectz. Et autant excellant par dessus tous, qu'est le veinqueur sur son trompete, ou comme l'Achille sus Homere. Par ce que doué d'un esprit plus actif, & courageux, plus practic aux affaires du monde, non pour en auoir ouy parler : mais les aiant luy mesme franchement entrepris & executez d'un plus haut courage, il a monstré & par œuure & par escript, ce que les autres ont seulement discouru. Par ainsi ne faut-il s'esbair, s'il scait plus viuement peindre & façonner la vie des hommes, & leur deuons avec la face de la vertu trauail-lâte, & labourieuse, *Que nul des autres, Ne luy máquât mesmemét ny la familiarité de Socrate, ny la force, & propreté de bien dire.* Attendu que pour ce respect il fut surnommé la Muse Atheniense. Non seulemét, à ce que ie pèse, pour raison de la douceur, & nayueté, sans affeterie de son parler: mais encore pour l'excellence, la meurté, la chasteté, la temperance de ses diuins conseilz,

propos merueilleux, & sentences admirables. Et quel est-il des anciens, ny modernes qui ait eu la grace de desseigner tant viuement la vraye forme d'un publicq pacifique, & assésuré, qu'il a, sous le titre de l'instruction du grand Cyre? Quant est de moy ie suis d'opinion qu'il a preferé l'estat royal, à toute autre principauté, nonseulement pour con-  
 trestex aux loix de la commune de Platon: Mais aussi pour monstrer euidentement ce qu'il scauoit à policier des peuples selon la necessité & naturel des hommes. Car luy nourry, & esleué en un gouuernement populaire, auoit experimenté trop souuent, les mutineries, troubles, seditiõs continuelles, proscriptions sans raison, dont le bon du commun à tout heure estoit tempesté, & perdoit l'occasion de bien faire. Outre-plus il entendoit trop mieux la domination de peu, tant bons fussent-ils que lon les scauroit dire, ne pouuoir longuement estre causant l'ambition humaine, sans brigues, diuisions, partialitez, & ligues: souhaitant tout chacun en son particulier, preuenir ses Compaignons pour s'investir de la souueraine puissance. Telz empechementz entendus, il estoit consequent, qu'il autorisat l'Empire d'un seul bon, deffendu des fortz, conseillé des sages, secouru du cõmun: moyen-

nant la foy inuiolable, la iustice ronde, la religion syncere, avec l'amitié de ses subiectz, acquise par faueur & Clemēce. Ioinct à ces vertus le exercice des armes, qu'il sera soucieux de faire ensemblement fleurir par ses terres, comme estantz les leurs piliers, pour estansonner sa puissance. Il me rauit quand ie contemple le bon heur & la diuine grace qu'il a descriuant ceste forme de Republique. Car en maistre exquis, sans faire bruit des preceptes politiques, il vous a representé cōme sur vn grād theatre, assis au mylieu du mōde, la personne de son Roy: mais luy faisant tant biē iouer son personnage, qu'il ne semble point le représenter par paroles, ains plustost le faire voir à l'œil, & toucher au doigt pour bien facteur, & orateur de son peuple. Ne se contentāt au reste de particulariser toutes les perfections de son Roy, Si par mesme moyen il ne monstroit tous les deuoirs de ceux qui deuoient seruir pour sa grandesse & pour le repos du commun. Mais de qui pourroit la ieunesse en se iouāt, mieux succer les bōnes mœurs, la bienseance, la gracieuseté, & modestie, que de Xenophon? D'ou les hommes parcreuz retireront plus commodement & à souhait les loix familiares & domestiques, ou les ciuiles, & communes, tant pour la

## DISCOVRS DE L'EXCEL.

paix q̄ pour la guerre ? Sur q̄l moule se peu-  
uēt micux patrōner , ou agēcer les femmes  
courtoises, puidiq̄s, tēperées, mistes, mesna-  
gieres, ppres, & espargnâtes? D'ou les vieil  
lardz prendront plus tost la grauité, le re-  
pos, la iustice, la pieté, le contentemēt mer-  
cy au lustre de la vertu, vraye vertu, qui  
pour la vie fresle, & caduque, leur dōne as-  
seurance de l'eternité? Or ce que i'estime  
plus graue, plus magnifique, & pl<sup>9</sup> digne de  
Xenophon, c'est, que retirât la philosophie  
hors la captiuité des contencieuses escho-  
les, pour l'asserer en liberté, la faire mar-  
cher en sa magesté par my les palais royaux:  
voire certes entre les furieuses batailles:  
Mais avec tel appareil & ornamentz, qu'il  
appartenoit à la fille de Iupiter! Auecques  
tant d'estime, & reputation, que seule estoit  
auouée, seule reuerée, seruoit de lumiere,  
pour esclairer à toutes leur actions, seule  
suiuie comme la vraye enseigne des gens  
de bien. Aussi pour la deffence de son com-  
mun, de l'honneur, & de ses amys, se four-  
roit elle aux dangers la teste la premiere.  
Elle, dy-ie, qui au parauât n'osoit bouger la  
teste hors l'enceit d'vne cité. Aussi auoit el-  
le pris pour guide l'vn des pl<sup>9</sup> valoureux, &  
seignalez guerriers: qui depuis l'antique  
Troye restent en la memoire des hommes.

Dequoy les escritz, & gestes memorables portent tresasseuré tesmoignage. Touchât à ses escritz, ie ne sache homme de bon iugement, pourueu qu'il soit bien entendu au fait des armes, & bien versé en ses œuures, qui ne m'accorde qu'en tout le reste, de ce qui se lit pour le mestier de la guerre, soiét auteurs Grecz, Latins, barbares, ou vulgaires, estre impossible sy retrouver tât d'enseignements pour ce fait, ny tant familièrement deduitz qu'en Xenophon. De cecy vous feront encore foy les tresheureuses conquestes de Scipion l'African, lequel mangeant, ou boiuant, dormant, ou veillant, combatant, ou en repos, ne fut onques trouué sans auoir bié pres, pour vniq̄ cōseillier, les liures de Xenophō. Lon rapporte encore de luy que souuent il mettoit en deliberation ce qui estoit à faire, avecque ses Capitaines, mais la plus part du tēps, il entreprenoit tout autrement que n'auoit esté resolu au conseil: pour auoir appris quelque plus singulier aduertissement de son priué conseilier. Or à vray dire ou est le Roy tant debonnaire, tant soucieux du bien de ses hommes, ou tant prōpt à faire la digne recognoiscēce de leur merites que son Cyre? Ou sont les chefs de guerre plus cōseillez, vigillantz, fidelles, & courageux, ou qui

## DISCOVRS DE L'EXCEL.

mieux ſachent rançonner la vie de leur cōbatantz? Ou les ſoldatz plus obeiffantz, hazardeux, tollerantz, bragardz, & temperez, ou plus couuoiteux de ſe lancer aux perilz pour le merite de l'honneur? Ou ſont les Stratagemes & ruſes de guerre, plus ſoudainemēt preueues, plus brauement entrepriſes, ny en plus grande opiniastreté executées? Ou ſont les batailles mieux ordonnées, plus furieufes à voir, ou plus ſeuremēt conduites? Ou ſont les armes plus propres, tant pour deffendre, que pour offenſer. J'en excepte ſeulement celles que ce Siecle à inuentées? Ou les camps mieux aſis reſpectant les eaux & fourrages? ou les commoditez des lieux plus toſt preueues, ou plus toſt ſurpées? Somme toute, ou ſont les harengues tant diſertestant eſmouuentes, & perſuaſiues? l'entés ſi la perſuaſion naiſt de la force de biē dire, expoſant la commodité des choſes occurrentes, & la neceſſité d'eſtre executées. Et ſ'il eſt vray que celuy doiue proprement bien rapporter vn fait, & ſe faire croire, quand il faut que des premiers il en face l'eſſay. Et celuy meſmement ſur la langue duquel on eſtima iadis geſir la Déceſſe de perſuaſiō. Pource n'eſt-il de merueille, ſi Xenophon a eſcrit au comble du mieux, ce en quoy il eſtoit le mieux

entédu. Et s'il est auiourd'huy des premiers orateurs, & historiographes plus insignes. Si d'adventure lon ne luy parangonne, ou fait marcher deuant nostre chanoine, avec les merueilleux volumes de l'histoire de nostre temps: la fidelité, & consciéce de laquelle, est appuyée pour le plus, sur le bruit commun, ou sur le rapport de quelque magnifique mercadant, ou viuandier. Quoy qu'il deuit auoir appris l'historien, s'il n'est si courageux que d'entreprendre, ou assister aux hazardz des guerres, comme tous les renommez ont fait par le passé; ou s'il n'est bien entendu en matieres d'estat, ne deuoit aucunement prendre ses intelligences, & memoires, que de la bouche des Princes, & de ceux nommement qui manient, ou executent les affaires. Aussi deuoit-il scauoir, que le fait total, & deuoit singulier des secretaires des temps, n'est autre que de sacrifier au nom sacrosaint de l'inuiolable verité. Se depofant, à ces fins, de toute amytié, & de toute haine. Sãs estre subiect n'y a l'esperéce des dons, ny à la creinte des grãdz, ny à quelconque autre affection. Tousiours recordz d'escrire à la posterité, & nõ au gré des viuãtz. Au moïs filz souhaittét immortaliser leur nõ & leur escrits. Autrement faisant il leur auindra tout ainsi qu'aux fruitz

primerains, desquels durant leur nouveauté lon fait quelque cas : mais deux iours de la se corrompantz & moisissantz, pour ne pouoir resister à la force du temps, on n'en tient plus de conte . Et endurent ces incurieux chroniqueurs la mesme desolatiõ de Hecuba, qui suruesquit à tous les enfantz. A ceste occasion ne sera iamais renommée leur histoire pour l'etnel tesmoignage des ans, iamais ne sera dite la lãpe de verité, nõ la vie des choses passées. Aussi ne la choisira lõ pour maistresse des mœurs, ny sera retenue pour le renouvellemēt des antiquites . Comme est au iourd'huy celle de Xenophon. Or moyenant tant de perfections siennes, ay misc tant heureuse fin aux affaires qu'il a entreprises. Et pour me taire d'une infinité d'autres preuves qu'il a données de sa vertu. C'est luy mõ Seigneur, qui a eu tant de grace du Ciel, conduite avec tant de sagesse & discretion, que d'auoir faite la plus belle, plus hazardeuse, & lointaine retraite, dõt on aye onques ouy parler. C'est luy, dy-ie, par la bonne conduite duquel, les dix mille Gregeois, qui auoient sãiuy le petit Cyre montant en Asie pour combatre son frere Artaxerce à respect de la royauté, furent à la parfin ramenez, sans grand' perte d'iceux, iusques au fin cœur de la Grece.

Et ne peut l'estóner la desconfiture & mort de son Roy . Non la trahison, par laquelle quatre Preteurs ou collonelz de la troupe, avec vingt mille autres capitaines, so<sup>9</sup> asseurance de paix, & de bõne foy furét malheureusemēt decolez. Nõ la difficulté des gros riuieres, non les montz au parauant inaccessibles. Non certes l'Asie toute, laquelle n'osa onques entreprendre combatre celle petite main d'hommes, en plaine & ouuerte campagne. Ores qu'elle fut enorgueillie par la bataille gaignée . Ores qu'il leur faillut assoir deux cens cinquante fois leur camp en terre ennemye . Ores qu'ilz fussent contraintz cheminer par le pais Asiaticque mil cent cinquante parasanges, qui sont enuiron deux mille lieues Françoises. Bref c'est vn miracle de ce qui leur aduint en la Thrace. La les compagnons se voyãts hors des prises d'Artaxerce, & des aguets de Thyfapherne, & ne pouants souffrir s'en retourner pauures en leur maisõs, se voulerent ruer au pillage. Mais de toutes les troupes qui se desbanderent de l'aile de Xenophon, des vnes, n'en rechapa pas vn qui ne fut sacamenté par les villageois. Les autres au mesme dangier, si par sa diligéce, & propos deliberé de mourir, ou les sauuer, n'en estoient promptement retirez. Voila mon-

sieur vn abregé de celle tant admirable re-  
 traite. Que iadis Marius à son retour des  
 Parthes plusieursfois en vain se souhaita.  
 Mon Seigneur le grand desir que i'ay eu  
 toute ma vie de faire entendre à nostre cō-  
 mun, quel personnage a esté & est aujour-  
 d'huy Xenophon m'a fait si lōgue-ment e-  
 stendre ce propos. Ioint qu'en peignant sa  
 vertu, lon pourra voir vn nayf pourtrait de  
 la vostre. Attédu q̄ l'vn & l'autre estes renō-  
 mez excellentz es deux vertus, Qui donnēt  
 plus d'honneur, & d'authorité à vn chef de  
 guerre. l'entēs la liberalité, & la clemence.  
 Quant à Xenophon, c'estoit bien luy qui  
 tous les foirs retournoit à sa tente le plus  
 harassé du Camp, mais avec moins de bu-  
 rin que le moindre des soldatz, l'ayant luy  
 mesme departy sur le champ à ceux qui  
 mieux le meritoient. De maniere que sur la  
 fin de son voyage, auant laisser ses compa-  
 gnons, il fut contraint vendre son cheual  
 de seruice qu'il aymoist cherement, pour a-  
 uoir la cōmodité de se rendre en Athenes.  
 Touchant sa benignité, outre ce que le  
 plus souuent il estoit proclamé pere des  
 Grecz, il me souuient qu'vn iour delibere  
 bouter hors l'ennemy du coupeau d'vne  
 Coline, qu'au grand preiudice des siens il  
 auoit gaignée. Encourageant ses soldatz sur

la montée, vn du premier renc luy va dire. Ouy si tous alions à l'aïse comme vous Capitaine . Soudain Xenophon mettant pied à terre, tire c'est outrecuidé de sa place, pour s'y mettre, & luy ayant arrachée la rondelle du bras, s'en monte ainsi armé de toutes pieces droit contremôt, iusques à tant qu'il voit mutiner ses gens, deliberez de passer par les picques le quereleux . Alors pour le respiter de mort, remonte à cheual, & conduit l'entreprise à telle fin qu'il auoit souhaité . Quant est de vous M. S. il est à naistre, qui pour tant d'estatz, pour tant de tresors maniez, & si longuement, vous ait veu accroistre vostre patrimoine d'vn seul pouce. Ains auez vous le reuenu d'iceluy, avec tout le reste des dons de la magesté liberalement despensé à son seruice . Ayant mieux vous acheter par voz merites & biensfaitz vne infinité de cœurs de bons hommes, qu'augmenter, comme il vous estoit loisible, les rentes de vostre maison. Aussi en change de tels biens caduques & perissables, auez vous d'vne gloire immortelle illustré vostre renō, & posterité. Mais la clemence & l'humanité enuers chacun, rend vostre reputation d'autant plus auguste, comme c'est la vertu plus propre, & digne d'vn genereux courage. Aussi à raison

d'icelle estes vous benit en toutes les nations ou vous auez commandé pour le Roy: comme vray cōseruateur de leurs estatz & honneurs. Aymé & souhaité cōme Isnel defendeur de leur liberté, & priuileges: Estimé & reueré comme pere beneuole d'elles, & de leur aliez. Ou plustost (ainsi que dit le prouerbe commun) cōme homme Dieu aux hōmes. Voila aussi la raison pourquoy volontairemēt le Soldat vo<sup>9</sup> fuit, & se rue en tous hazardz pour l'heur de voz aduētures. Voila d'ou vous resort la syncere & infalible louēge. Voila qui eternise vostre nom. Voila pourquoy seruirez vous à l'auenir de Tramontaine pour conduire les guerriers. Voila pour quelle occasion serez vous à iamais le net miroir pour radresser les Chefz d'armées. Par ces vertus encore aneantissez vous l'estrangle opinion de plusieurs, qui disent le soldat, & subiect, deuoit autant redouter la presence de leur chef, & Seigneur, que celle de l'ennemy. Quoy que souuent ilz aient expérimenté leur oyseaux pour estre rudoyez se rebuter. Leur cheuaux pour estre trop pressez, s'esgarer, ou s'effaroucher. Leur chiés pour estre mal menez s'auachir, & s'espouanter. Or ne vo-je quelle opiniō ceux cy ont des hommes? Des hommes, qui sur tout autre

creature aiment naturellement estre regis  
 par amour & careffes. Des hommes qu'ilz  
 prennent pour compaignons en l'execution  
 de leur entreprises. Qui au pris de leur vies,  
 gagneront l'honneur, que par apres telz  
 cheffz s'attribuent, & dont eux seulz seront  
 en fin decorez. Mais qui voient le plus sou-  
 uent la necessité des choses faisables mieux  
 que ceux qui leur commandent. Pareille  
 est la raisõ des subiectz. Car n'est-ce pas le  
 peuple qui soustient, & appuye la grandef-  
 se de son Roy? N'est ce pas luy qui donne  
 les nerfs de la guerre? Bref ne nourrit-il pas  
 & entretient tout le reste? Et d'autant plus  
 commodement, comme myeux il est ap-  
 puyé, soustenu, & espargné. Attendu que  
 l'empire & commandement acquis sur les  
 hommes par amytié, & bon traitement, est  
 de tant plus stable & ferme, que celuy qui  
 aduient par violence & rudesse. Vous avez  
 donc monstré M. S. moyennant ces belles  
 vertus, & le bonheur qui tousiours vous a  
 suiuy, que soldatz ny subietz ne doiuent au-  
 tremét creindre leur superieurs, que les en-  
 fantz font leur Peres. C'est à dire, si bien in-  
 struits qu'amorcez de courtoisies, & dou-  
 ces esperances, ils n'ayent rien en plus grã-  
 de deuotion, que leur obeir. Et ne redou-  
 tent rien tant, que leur desplaire. Finable-

ment vous ayant accompagné ces perfections en tous voyages, vous ont aussi seruy d'escalier pour monter au temple d'honneur, auquel ce iourd'huy vous estes, non les faueurs, ny l'aveuglée Fortune. Plustost semble-il qu'à force de bien seruir, & de luy arracher tous ses cheueux, vous l'ayez cōtreinte: à vous tirer sur sa roue. Et de fait ce siecle n'a point veu, ny guiere des passez, vn seul cheuallier s'estre plus heureusemēt retiré de plusieurs entreprises hazardeuses que vous M.S. Qu'il soit ainsi n'estez vous outre l'esperence & opiniō de tout le monde, reuenu comble d'honneur & louange du Royaume d'Escoffe? Non sans premierement auoir bāny l'Anglois de la terre, & reprises toutes les forteresses qu'il y auoit occupées. Voire certes reduit en telle extremité que le Roy vostre maistre en eut parapres tel party que sa magesté pouoit souhaiter. N'ay-ie pas moy-mesme appris, d'vne bonne troupe de gentilz-hommes d'Angleterre, qui la paix faite curieux de voir & d'apprendre estoient de ce tēps là descenduz en France. Auecques lesquels conferant, comme parmy estrangers souuent se fait, de la precminence de noz nations, chacun de son pouoir auantageant la sienne. Eux de leur part n'ayantz faite de

matiere, nous reprochoient prou de choses. Nous de l'autre costé leur mettions deuant leur yeux le regorgement que tout de nouveau ilz auoient fait de Boloigne. Et l'assurance malgré-eux de l'estat d'Escosse. Si vous, repliquoient-ilz, & la France se haut loue de cela, recognoissez ce bien & rendez en la gloire au courage inuincible & sagesse plus qu'humaine, du Sieur de Termes. Je dy cccy pourautant que la louange n'est des petites quand elle part de la bouche des ennemys. Et en boancefoy si ce retour vostre n'est autant lointain que celui de Xenophon. Si est-il en recompence & plus heureux, & portant plus de commodité à vostre Prince, & plus d'assurance, & repos à vostre patrie, que le sien ne fit ny à soy ny aux siens. Je parlerois volontiers, si ce Discours ne se faisoit trop long, de Parme & la Mirádole. Je dirois de Siene l'opinion que tous les Italiens, estant en France lors qu'elle se perdit, en ont eue. Assurants que quiconque eut temporisé au tour d'icelle, comme (disoient-ilz) le Sieur de TERMES coustumier de veindre sans rien perdre, eut sceu bien faire, si l'urgente nécessité que la Corcyque auoit pour lors de sa conseillée pouruoyance ne l'en eut distrait, nonseulemēt l'estre de Siene

se fut conserué . Mais encore Fleurence estoit taillée d'endurer la mesme disgrâce, que peu apres vostre depart , elle fit endurer à l'autre. Tenant pour certain tous ceux d'Italie , & le publiant ouuertement , que vous n'eussiez iamais mis l'assurance des affaires, au hazard d'une bataille douteuse. Or que cela soit l'une des parties principales qui plus adinennent de louange à vn parfaict chef de guerre, ceux qui en scauent fort bien le mestier, l'entendēt trop mieux. Je tairay pour ceste heure, attendant meilleure commodité , comme les plus ruineuses charges vous ont tousiours esté iettées sur les bras. Et lors ou il y auoit mois d'esperance. Desquelles neāt moins vous estes v' si prudēment, & avec tant de bon heur desmeslé , que mises à fin desirée, lon vous en à veu reuenir autant clair & illustre , que se montre lors le soleil, apres auoir dissipé l'obscur d'une espoisse brouée. Mais combien grande assurance donna lors sa magesté de la reputation , en laquelle elle tenoit vostre vertu. Quand estant en esmoy la France , pour la perte d'une bataille & d'une ville: entre vn nombre infiny de bōs hommes, qui sont à son seruice, vous manda des premiers querir, en deliberatiō d'opposer vostre prudente magnanimité, com-

me sur terme, & forte barriere, contre l'audace de l'ennemy. Mais les acclamations, & resjouissance qu'eut le peuple gaulois à vostre venue, font elles encore foy de vostre preud'homie. Attendu que vous present, ny en eut pas vn, qui ne se pésast estre en plus grande seurte, que si le bouclier d' Achille les eut recouuertz. Si ne vueil-ie celer en ce lieu, l'vn de voz faitz, qui donne la plus feure preue de la haultesse de vostre esprit, que nul de tāt d'autres actes, que vous ayez oncques mis à chef. I'entens parler de celle iournée, en laquelle voyant & cognoissant, vous voulustes vous perdre. Aymant plus tost faire sacrifice de vostre vie, pour la chāger en vne honorable mort ou prison (non sans la vendre bien chèrement à l'ennemy) que faillir tant peu fut à l'obeissance, & seruice que vous deuez au Roy. Vous estant expressement commandé oppresser fort auant les Flammanz : à celles fins que l'entreprise sur Thionuille (comme l'issue peu apres le monstra) s'acheminast à si heureuse fin, que ce tant vaillant, tant sage, tant pouruoyant, Pere de son païs, Monseigneur de Guyse, luy sceut oultre l'estimation de tout l'vniuers, heureusement donner. Ce que depuis sa magesté acertena. Disant vostre perte n'estre aueneue que par son man-

## DISCOVRS DE L'EXCEL.

dement. S'apperceuant fort bien qu'en cõ-  
 tẽplation de son seruice vostre vie ne vous  
 estoit nullement chere . Ains que franche-  
 ment comme la reseruant pour luy la luy  
 vouliez vous immoler . En recognoissance  
 de tant d'honneurs , dont S. M. à orné le  
 merite de vostre vertu. Bien que par mille  
 autres preures vous luy ayez faicẽt sentir vo-  
 stre deuotion & bonne volunté : Nomme-  
 ment en la iournée de Cerisolles laquelle  
 portera eternellement tesmoignage de la  
 vertu isnelle des Gaulois, & de vostre bon-  
 té, & cheualerie. Là sans auoir esgard que  
 de vostre costé nostre fanterie Italiẽne s'en  
 fuyoit par les tailliz : pour n'estre rencon-  
 trée au heurt d'vne bataille. Sans prendre  
 pied aux Gruyers qui de l'autre part escam-  
 poient à la file, pour ne combattre. Sans fai-  
 re cas , que vous fussiez vne petite poignée  
 d'hommes contre trois fois autant d'enne-  
 mys. Bref sans vous esmoyer de la premiere  
 pointe courageuse des Espagnolz, sur noz  
 hommes de pied : Dont en alaigresse (s'al-  
 seurantz de bonne issue) s'escrierent plu-  
 sieurs fois, Espagne, Espagne, comme s'ilz  
 vissent desia la victoire voleter par dessus  
 leur enseignes. Vous toutes fois sur ces en-  
 trefaictes, apres auoir encouragée la Caua-  
 lerie legere (dont pour lors vous estiez ge.

neral ) & remonstré en grand' assurance, que ce n'est la multitude des hommes qui gaigne les batailles, mais que ce sont ceux qui en plus grande furie & hardiesse font impresion & choquent les ennemis, donnaistes dedans l'aile gauche imperiale de si grand' roideur avec moins de trois cés chevaux, que portant cul sur teste tout ce que fut rencontré, la mites en route, & luy fites en fin prédre la fuite à toute bride. De l'autre costé ne se lassoit de bien faire Monseigneur de Boutieres, avec sa troupe. Tous soubz la charge, & à la faueur de la vaillance & magnanimité grande du preux Hector François Monseigneur d'Anguien, qui mist fin heureuse à celle iournée. Adonc peult on veoir quelle religion & obseruance vous auez tousiours faicte du seruice de vostre maistre: Car desprisant tous periliz vous vous fourrates si auāt & des premiers en la messée & escarboillates les ennemis si bien & beau, qu'ilz n'eurent oncq' l'opportunité d'eux rallier, ny redōner charge. Peu soucieux de demeurer leur prisonnier pourueu qu'ilz n'eussent plus moyen de faire teste. Voulant de vostre part sur l'esté de vostre aage faire gouster à sa Magesté du fruit de vostre prouesse: Aux enseignes d'une heureuse victoire. A tant ie retourne

au Mesnagier de Xenophon, que bien ieune i' auois faict latin, tant pour assouuir la soif extreme, que toute ma vie i'ay eu de succer la douceur de son langage, & la purité de sa doctrine, que pour le veoir indignement tourné par Michel de Volaterre. Mais depuis Iaques Lod. Strebée, homme de singuliere cognoissance es lettres grecques, & latines, à prenenu ma translation. Laquelle franchement i'ay supprimée, me contenant veoir par la sienne conscience, & nette le Xenophon assez vengé de l'injure reçue. Iasoit ce que pour n'auoir practiqué les guerres, ne hanté les cours des Princes, comme il est grandement necessaire en l'intelligence de c'est Autheur, il n'ait selon mon opinion, assez clairement tourné cinq ou six passages de ce liure, lesquels de mon possible i'ay esclairciz tant au latin que françois. N' ignorant point au reste, qu'vn Thory ne l'ait tasché rendre en nostre langue : mais de sorte que luy & le Volaterran, dont il à fuiuy les copies, semblent n'auoir en autre soing que d'auilir la magesté des preceptes de Xenophon. Ne pouant doncques endurer telle indignité contre le maistre du monde, que i'estime le plus propre, ie dy le plus propre, pour radresser les hommes en toutes les actions mondaines.

J'ay roignée quelque heure de mon occupée vacation pour l'employer en ceste petite œuvre. Non si petite toutesfois qu'elle ne compreune tous les enseignemens propres pour conseruer & accroistre le reuenu du gentilhomme, sans tenir tort à personne quelconque. Qu'il à poursuiuy d'un ordre tât admirable, cōfit de tant de propos plaisants, mistes, & familiers, qu'il semble les Graces mesmes en auoir tissu l'ouurage. Toutesfois plus m'a incité à le translater l'Amour d'une Gentilfemme, que le Xenophon y à pourtraicte tant belle, tant agraciade, tant proprement atournée, & comblée de tant de bonnes partz, que i'estois ialous, que les seuls Grecz en eussent la iouissance. Esperant veoir que sur le patron de ceste-cy noz Françoises & celles nommement qui nous sont de plus pres, s'agence-ront plus curieusement, & se pareront de routes ses perfections. Et pour paroistre tel les enseueliront ces autres romans vrayes forges de pernicious exemples. Adonc se pourront elles vanter estre dignes espouses de l'homme de bien & honneste, le deuoir duquel est encore descrit à perfection en ce traicte. Ou vous Monseigneur vous verrez tiré si tres-au vif qu'il n'est homme qui n'asseure son Ischomague représenter

# DISCOVRS DE L'EXCEL.

nayement l'Image de vostre personne.  
Or cela quand bien autre chose ne le re-  
commenderoit, le faict meriter d'estre  
presenté à vostre excel-  
lence, De la  
part de



*Vostre treshumble & plus obeissant  
seruiteur. F. De Ferris.*



LE  
MESNAGIER DE  
XENOPHON.

*Que la mesnagerie c'est vn art. Et le  
devoir d'un bon Mesnagier estre en  
bien gouvernāt agrandir la maison.*

*Chapitre premier.*

**L'**O V Y quelquefois Socrate  
discourant de la Mesnagerie  
en telle maniere. Asçavoir-  
mon, disoit-il, Critobule, si  
ce terme mesnagerie est le  
nom d'un art, comme celuy de la Medeci-  
ne, Dinandrie, & l'Architecure? Il me le  
semble bien ainsi, respond Critobule, Mais,  
suis-il, pouuons nous encore dire, la Mes-  
nagerie auoir son particulier ouurage, tout  
ainsi que l'ont les arts susdicts? Certes ouy,  
dit Critobule, Attendu que le devoir d'un

## DISCOVRS DE L'EXCEL.

bon meſnagier, c'eſt, bien gouuerner ſa maifon. Et voulât conduire celle d'autrui, repliqua Socrat, ne la pourra-il pas regir, comme la Siene propre? En pareille façon que l'architecte baſtira auſſi bien pour autrui, que pour ſoy-meſme? l'en ſuis d'opinion dit Critob. Il eſt donc notoire, adiouſta Socrat, que le meſnagier a vne meſme puiffance. Vous dites vray, fait Critob. Encore ſ'enſuit-il donques, cōtinua-il, que quiconque ſera bien entendu en ceſt art, ores qu'il ne ſoit point riche, pourra, en gouuernant la famille d'autrui, y faire profit, comme celuy qui baſtit pour ſon ſalai- re. Et vrayement, reſpond ſur ce Critobule, celuy la ſera digne d'un grand loyer, lequel aiant priſe la charge d'une maifon, n'oubliera nulle œuvre neceſſaire pour la combler de tout bien.

*Que tous biens sont comprins sous le titre de maison. Et que toutes choses selon l'usage sont estimées, ou bonnes, ou mauuaises.*

*Chapit. 2.*



V demeurât, poursuit Socrat, que penserons nous estre que la maison? Disons nous que ce soit l'habitation seulement? Ou bien si tout ce que l'on possède au dehors, doit estre aussi comprins en ce nom? Quant à moy, dit Critob. l'estime toutes choses acquises, sous le titre de maison estre contenues, Iaçoit que le maître d'icelles n'aye rien dans la ville. Plusieurs doncques, dit-il, n'y aurōt-ilz pas gagné beaucoup d'ennemys? Ouy certes, & les aucuns vne infinité. Mais, continua Socrat, contera-lon les ennemys entre leur facultez? Ce seroit chose mocable, respond Critob. Si quelqu'un accroisât d'ennemys, pensoit pour ces fins augmēter son reuenu. Ce ne seroit pas grand merueille, poursuit-il, attendu que par-cy dessus la maison d'un chascun ne nous a semblé estre autre chose que ses acquetz. Vous dites vray, suit

Critob. pourueu que ce fussent acquisitiōs de bien, non de mal, Car ie n'entens point que ce qui endommage soit compris sous le nom d'aquests. Il semble donques, fait-il, que vous ne voulez comprēdre en ce ranc que les choses vtils. Aussi ne fay-ie, dict Critob. Parce que ce qui nuist, est plus tost detrimēt que facultez ny richesses. S O C. Mais encore si quelqu'un achete vn cheual duquel ne sachāt se seruir, il tūbe, & se blesse, le mettra il entre ses richesses. C R I. Iamais, attēdu que le bien c'est richesses, S O. Ny la terre encore sera estimée entre les richesses, à celuy qui en la labourant en receura dommage. C R I. Et comment seroit la terre entre les biens, si en lieu de nourriture elle apportoit la famine. S O C. Et des brebis n'en est il pas de mesme? Que si quel qu'un ne sachant vser d'icelles, en reçoit incommodité, ne doit iamais les conter parmi ses biens. C R I. Aussi n'en sont elles, selon mon aduis. S O C. Vous donques pour resolution, estimez seulement richesses, ce qui profite, non les choses nuisibles. C R I. Si fay-mon. S O C. Nous dirons en fin que toutes ces choses mentionnées seront vrayes possiōs à ceux qui les auront & en sçaurōt parfaictemēt l'usage. Mais celuy qui en abuse s'en trouuera tout autrement

En pareille sorte, que les flustes sont fort bien duifantes au bon menestrier : lesquelles aux ignorantz seruent tout autant que pierres inutiles: Si ce n'est pour les vendre. C R I. J'en suis de pareille opinion, croyant aux marchans, les flustes estre vtils, non à ceux qui ne sçauent ny les vendre ne les emboucher. Nostre discours, Socrat, luyt fort bien & à propos, veu que nous auons desia resolu les choses profitables estre richesses. Car à vray dire les flustes non vendues, de celuy qui ne sçait s'en seruir, luy sont inutiles. Mais à qui les sçait vendre, doibuent estre anombrées entre ses biens. Surce propos repliqua. S O C. Ny vendues, à quiconque ne entend bien vser de sa vente, deue-  
ront (selon mō aduis) estre mises parmy les richesses. C R I. Il semble Socrat, que l'argent mesme vous ne le tenez point pour bien, qu'à ceux qui s'en sçauēt discrettemēt seruir. S O C. Et vous aussi confessez le semblable quand vous discourez cela seul de-  
uoit estre appellé bien, dōt on peut retirer commodité & profit. Or-ça doncq' si quel-  
qu'un se seruant de son argent en acheroit vne esclauē impudique, au moyē de laquelle, & son corps, & son ame, avec tout le reste de ses biens s'en alast en ruine. Commēt estimera-lon tel argent luy auoir esté profi-

table. C R I. Nullement certes si n'est que nous mettons parmy les biens la hanebane, qui estourdit, & oste le sens à ceux qui la mangent. S O C. L'argent semblablement, Critobule, n'en sachant bien disposer doit estre plus tost mis en arriere, que conté parmy les richesses. C R I. Mais les Amys si quelqu'un en vse de sorte qu'il en sache retirer profit & commodité, les pourra il anobrer entre ses biens. S O C. Entre ses biens voirement & mieux beaucoup que les bœufz pourueu que de ses Amys il sache retirer plus de profit que des bœufz mesme. C R I. Et les ennemis aussi selon vostre dire, à quiconque en sçaura prendre profit, seront mis entre les richesses. S O C. Je vous accorde bien ceste la. C R I. Mais est ce du deuoir du bon Pere de famille que praëtiquer de mode ses ennemis, qu'il en puisse tirer commodité. S O C. Ouy & d'un courage magnanime. Qu'il soit vray, ne voyez vous pas Critobule, combien de maisons sont agrandies par la guerre, plusieurs encore par la tyrannie. Surce Critobule. Cela me semble tresque bien poursuiuy, Socrat.

Qu'entre

*Que entre tous les hommes n'y en a de tant d'esclaves, ne plus grièvement punis que les voluptueux, & adonnez au vice.* Chap. 3.

**P**OUR le surplus que vous semble-il de cecy? Que lon voit plusieurs auoir des sciences, & des moyens de faire, par lesquelz (s'y employants) ilz pourroient accroistre leur maisons. Neantmoins les mettant à non chaloir, ne leur profiter de rien. Or croira lon que tel sçauoir serue à ceux-cy de richesses? Vous commencez ce propos, dit Socrat, pour la race des esclaves. Ne vous desplaise, respōd Critob. Ains bien pour telz qui semblent extraictz des plus antiqs & nobles lignées. Dont les vns seroient fort adroictz pour le fait des armes, les autres, pour la police. Et toutesfois ne daignent les practiquer. Non pour autre respect, à mon-adiuis, que pour n'auoir point de superieurs. Comment, repliqua Socrat, seront-ils sans superieurs? Car puis qu'ilz sont desireux de la felicité, & bon heur, & veulent poursuivre ce dont ilz attendent du bien, ne voyent-ils

pas que le leur deffendant leur maistres, n'y peuuent nullement venir. Quels sont, dit Crito. ces maistres incogneux qui leur commandent? Incogneux ne sont-ilz, ny celez, adiousta Socrat, Ains trop euidentz, & notoires à vn chacun, Et pour estre tres-iniques ne peuuent estre cachez. I'entens si vous estimez estre iniquité la paresse, la caignardise, ou moltesse d'esprit, le nonchaloir, avec vne infinité d'autres maistresses, comme sont les feintes voluptez, le ieu, les follastries, Scorte tresmalheureuse des hommes, & vne assemblée trop abominable. Qui par le decours des ans font sentir, à ceux mesmes qu'elles auront deceux, comme aueques les voluptez sont entre-meslées les pures angoisses. Et si qui pis est l'empire, & victoire qu'elles ont gagné sur eux, les empeche d'entreprendre quelque labour honorable, & de parfaire aucune bõne ceure. Et i'en voy bien d'autres, dit Critob. lesquels pour ses maistresses voluptez ne se destournent nullemēt du trauail. Ains d'un grand soing & diligence extreme s'attachent à leur affaires. Et si n'est rien, tant facheux soit-il, qu'ils ne l'entreprennēt, pour estre faicts riches. Ce neantmoins ils consomment tout, & tumbent le plus souuent, en vne grand disete, & de biens, & d'enten-

dement. Ceux-cy encore, adiousta Socrat, sont esclaués & de maistres fort difficiles, & facheux les vns de leur gousier, les autres de la laciueté & paillardise : les autres de l'yurongnerie Tels en outre qui par vne ambition, par sumptueuse bragardise, & largesse inutile despendent follement tout leur auoir. Or ces Dames cy sçauent si tres-bien maistriser ceux qu'une fois elles vous ont captiuez, Que tandis qu'elles les voyét en aage fleurissant, & fortz pour traualier, les contreignent comme tributaires de leur faire raison de tous leur acquestz, pour les abyfmer en leur concupiscence, & voluptez. Mais aussi tost qu'elles les voyent acablez de la vieillesse, impuissantz à plus supporter le labour, vous les plaquent là, & s'en volent pour les voir enuieillir miserablement. S'en alant rechercher des autres esclaués pour s'en iouier de pareille façon. A ceste cause Critobule, il nous fault combattre pour la liberté, à l'encontre de celles-cy, non moins courageusement, que contre noz ennemys, qui par force d'armes s'euertuent nous mettre en seruitude. Attendu que les ennemys quand ils sont bons & honestes, ayant mis leur prisonniers en seruitude, en ont contreintz les aucuns à se rauiser, & deuenir plus sages, laissant viure

## DISCOVRS DE L'EXCEL.

les autres d'une vie plus aisée & commode. Mais pendât que telle race de maistresses commande, iamais ne desistent de contaminer le corps & l'ame de leur subiectz: n'y d'expuifer vilainement leur maisons. De ces choses dont vous parlez, dit Critob. J'en ay, selon mon aduis, assez ouy. Car considerant à part moy, & balançant mes pensées: ie me trouue, tant moderé pour m'en abstenir: Que si vostre plaisir est m'apprendre quelque bon conseil, moyenant lequel ie puisse agrandir ma maison, ie ne croy pas que nulle de celles que vous appelez maistresses, me le sceut deffendre, n'y m'en peut aucunement destourner. Pource dites hardiment, & me donnez de grace, quelque singulier aduis.

..

*Le seul content estre riche. Et comme les personnes de ancienne renommée & de maison, doiuent plustost prendre soing à leur affaires, que nulz autres. Pourautāt qu'ilz sont cōtreinētz faire innumerables despences.*

*Chapitre quatriesme.*



Vtremment ditez moy Socrat, Si vous estimez quel vn & l'autre soyons assez riches, & que nous n'ayons point faute de deniers. Moy (dict il) si vo<sup>9</sup> entendez encore parler de moy, tenez pour certain que ie n'ay point faute d'argent. Ains pense-ie auoir fort bien de quoy. Mais vo<sup>9</sup> Critobule me semblez du tout pauure, dont en bonne foy ie vous plains grandement. A quoy Critob. soufriaunt repliqua. Combien pour Dieu voulant vendre voz biens, en penseries vous bien auoir? Et moy encore combien des miens? Ie croirois (respond Socrat) ayant trouué vn liberal acheteur, auoir de mō bien maison & tout pour le moins cinq mines. **C**e sont quatrevingts liures & demye. Mais quant au vostre ie me

fay fort que vous en trouueriez cent fois tout autant. Puis doncques que telle est vostre opinion, adiousta Critob. Comment dites vous n'auoir faute de rien. Mais que pitié vous prend de moy à raison de ma pauvreté. Vous en esbaïssez vous dict il, veu que ce peu que ie possède me suffit pour mon entretien. Or tout autrement va de vous: Car trois fois autāt que vo<sup>9</sup> en auez de bien, ne pourroit (à mon aduis) suffire, pour continuer la forme de viure que vous auez commencée, ny pour satisfaire à vostre opinion. Pourquoi, dict Crito. opine ainsi Socrat. Pourautant que ie voy en premier lieu (Suit il) vous estre necessaire sacrifier beaucoup, & de grandz vœux aux Dieux. Autrement les hommes (à mon iugement) ne vous supporteront point. Il vous fault en outre receuoir plusieurs hostes, & les traiter sumptueusement. Dauantage vous estes contrainct banqueter voz Cytoyens, & leur faire des presens, si vous ne voulez demeurer tout seul, & sans voix, ny appui. I'entens encore la ville vous imposer de grans deniers, tant pour la nourriture des cheuaux, que pour faire des ieux publiques. Joint qu'il vous faut tenir à salarier les maistres, qui exercitēt la ieunesse, & frayer pour l'entretien des Magistratz. Et auenant qu'il fail-

le mener guerre, le ſçay pour certain, que  
 noſtre ville vous chargera de tant de pen-  
 ſions, pour cheurmer & entretenir les gale-  
 res, que malaiſement les pourrez vous ſup-  
 porter. Et ſi d'adventure en frayant ce deſ-  
 ſus, vous vous monſtrez trop eſchard & chi-  
 che: ne doutez point que les Atheniens ne  
 vous puniſſent autant rigoureuſement, que  
 ſi vous leur auiez derobé le leur propre. Et  
 toutesfois à reſpect de tant de charges, vous  
 vous cuidez eſtre riche. Je le dy pourautant  
 que ie vous voy trop peu ſoucieux à con-  
 querir des biens, ne vous adonnant qu'à fol-  
 laſtries & paſſetemps. Comme ſi vous n'a-  
 uiez à quoy employer voſtre eſprit. Vela  
 qui me faiçt auoir compaſſion de vous.  
 Craignant que vous ne tumbez en quelque  
 malencombre, & que à la perſin abatu, vous  
 n'endurez vne trop pitoyable pauureté.  
 Quant eſt de moy, ie ſçay que vous n'igno-  
 rez pas, que pluſieurs ſe trouueront, leſ-  
 quelz en ma neceſſité, me donnât tant peu  
 ſoit, rédront ma vie fort abundāte, & plan-  
 tureuſe. Mais voz amis, iaçoit qu'ilz foizon-  
 nent en tous biens, & qui deuroient eſtre  
 plus cōtentz de leur meubles, que vous des  
 voſtres: Ce nonoſtant ilz vous font la  
 court en deliberation de roigner touſiours  
 quelque choſe du voſtre. Surce Critobule

Je ne pourrois Socrate, contreuenir à vostre dire. Tant y à, que voicy le temps, auquel vous deuez prendre le gouuernement de moy, pour empescher qu'à respect de la pauureté, ie ne deuienne miserable.

*Que nul ne doit entreprendre monstrer  
autruy, ce que luy mesme n'entend  
point.* *Chapitre. 5.*



ELA ouy, repliqua Socrat, ne voyez vous pas Critob. cōment vous cōtredites à voz paroles. Vous, dy-ie, qui pieça me disant estre riche, vo' riez de moy, cōme si ie n'eusse iamais sceu que c'estoit q̄ richesse. Et n'auetz oncqs fait fin, que premierement vous ne m'ayez contreint confesser, que ie ne possedois point la centiesme partie de voz biens. Et ores vous me priez prendre le soing de vous, & vous conduire pour empescher que veritablement, & du tout en tout, vous ne soyez fait souffreteux. Voire, dit-il, Car ie congnoy Socrat, que vous sçauetz quelque expedient pour faire des acquests, & deuenir tost riche. Or puis que d'un petit cōmencement vous sçauetz accroistre le vostre: l'espere que d'un

grand par le moyen de vostre aide ie deuiendray aisement en vne grand' affluence. Ne vous souuient-il pas Critob. repliqua Socrat, ce que tantost vous disiez en discourant ( lors que vous ne me laissiez pas seulement ouvrir la bouche ) Que ny cheuaux , ny terre , ny brebis, non pas l'argent mesme , ny autre chose quelconque , ne doit estre estimée richesse , pour celuy qui n'en scait bien vsfer . Car par telles choses s'accroit le gaing . Et moy comment pensez vous que i'en sache vsfer . Attendu que de mon commencement, ie ne posseday iamais de ces choses ? Toutesfois Socrat, dit l'autre , telle estoit nostre opinion : Que combien que lon n'eut des richesses , si ne tenoit-il à cela , que l'art de la mesnagerie ne fut, laquelle il estoit loisible à vn chacun de sçauoir . Or donques , qui vous empêche à vous de l'entendre ? Cela mesme ( fait-il ) Critobule, qui empcheroit de iouer d'vne musete à celuy , qui n'en auroit eu onques , ny autre luy auroit presté la sienne, pour en apprendre . Semblable est la raison de moy, touchant l'Economie . Par ce que ie n'eu iamais de l'auoir , qui me seruit d'instrument , pour apprendre la mesnagerie . Et si nul autre me bailla iamais le sien pour le gouverner . Vous neantmoins

me voulez commettre le vostre? Mais donnez vous garde que ce ne soit à vostre dam. Et que tout-ainſi comme les apprétiz de la muſique caſſent ſouuent leur harpe, ie ſemblablement commençant m'adreſſer à la meſnagerie ſur voz biens, ne mette à fons votre maiſon. Trop curieufement reſpond Critob. vous parforcez-vous Socrat, de m'eſchapper, auant m'auoir ſecouru, pour eſtre inſtruit aux negoces, qui plus me ſont neceſſaires. Sauf votre grace en bonne foy, dit Socrat, pluſtoſt & de tresbon cœur vous en diray-ie tout ce que i'en penſe.

*Recit de quelques pointz de la Meſnagerie, que lon doit apprendre des maiſtres.*

*Chapitre ſixieſme.*

**M**AIS ſi vous requérant du feu, ou de l'eau de moy, qui n'en ay nullement, ie vous cōduy en lieu, d'ou vo<sup>r</sup> en pourrez finer, Qu'aurez vous à vo<sup>r</sup> pleindre de moy? Ou ſi (voulant apprendre la muſique de moy) ie vous monſtre de beaucoup plus ſuffiſants maiſtres, que ie ne

suis, & ion<sup>u</sup>ants encore de meilleur grace,  
 desquels à vostre souhait vous la pourriez  
 conceuoir : faisant le semblable en cecy,  
 dequoy vo<sup>9</sup> courouczerez vous à l'encontre  
 de moy? De rien iustemēt ô Socrat. Je vous  
 monstreray donques Critobule, des hom-  
 mes trop plus experts es choses que gra-  
 cieusement vous requerez de moy . Bien  
 vous accorderay-ie auoir tousiours soi-  
 gneusemēt obserué, ceux de noz Citoyens,  
 qui estoient les plus confiderez, & les plus  
 excellents en toutes œuures . Or voyant  
 de pareilz mestiers, les vns deuenir extre-  
 mement pauvres, les autres estre faiçts fort  
 opulents . Ic m'arreste par grand merueil-  
 le, estimant la cause de cela meriter bien  
 d'estre recherchée . Et l'ayant examinée  
 soigneusement, l'ay trouué à la parfin l'oc-  
 casion en estre particuliere . Pourautant  
 ie voyois ceux qui temereraient, & sans  
 conseil menoient leur affaires, en tumber  
 tousiours ~~des~~ despens, & en receuoir aussi  
 tost le dommage . Au contraire ceux qui  
 par meure deliberation conduisoient leur  
 faciendes, ie les apperceuois, & plus dili-  
 gemment, & aueques plus grand aise, &  
 plus d'acquets les mettre à heureuse fin.  
 Desquels si vous voulez apprendre, ie  
 m'assure que si Dieu ne vous est du tout

aux

contraire, vous paruiendrez en bien grandes richesses. Entendu cela par Critobule. Il luy va dire, vous ne m'eschaperez de ce iour-d'huy, que vous ne m'ayez tenu promesse par deuant ces bons amys. Mais quoy, repliqua Socrat, si ie vous monstre des aucuns, auoir basty des maisons inutiles avec incroyable despence: Et d'autres à beaucoup moins de deniers en auoir esleuées de tant commodes, & avecques autant de seruice, que vous en scauriez souhaiter, vo<sup>u</sup>semblera-ce point de ceux qui appartiennent à la mesnagerie? Quoy en outre, adiousta-il, si ie vous declaire, ce que s'enfuit de ce dessus, ↓ sçauoir est, plusieurs avec vtensille innumerable & des meubles a planté, ne s'en pouuoir point seruir à tēps, Ignorants le plus souuent si leur outiliz sont perduz, ou non: Dont auiet qu'ilz sont presque tousiours en grand estrif, & y mettent encore tous leurs domestiques. Et d'autres en auoir beaucoup moins: Mais si bien mis en ordre, que lors que la necessité le commáde, ils sont aussi tost à la main. D'ou vient la cause de ce, Socrat. Si n'est q̄ ceux-la iettent toutes choses à l'aduenture, & ceux-cy les remettent & disposent chacune en son renc. C'est cela, suit Socrat, pource que rien n'est mis temerairement: mais tou

ai. 3e

que

ai

tes choses en leur lieu propre. Ce point, dit Critob. semble bien appartenir à la mesnagerie. Pour le surplus, poursuit Socrat, si ie vous declaire les esclaves en d'aucuns lieux estre tousiours à la cadene, & toutesfois les trouver le plus souuent fugitifz: Et en d'autres endroitz aller continuellement en liberté, neârmoinz trauailler franchemēt & demeurer de bonne volonté: Ne vous paroistra il pas ce trait valoir bien encore d'estre appris en la mesnagerie. Ouy en verité dict Critob. & fort necessaire. Si d'auantage ie vous monstre entre ceux, qui font le labour des champs, les vns par mesme raison se plaindre, que l'Agriculture les à ruinez, & reduits en extreme pauureté; Les autres en viure gentiment, Et en retirer à foison toutes choses necessaires. Cela, dict Critob. merite bien encore d'estre entendu. Car ceux la peult estre despendent, non seulement en choses necessaires: mais qui pis est *non* en ce qui les endōmage, Et destruit eux, & leurs maisons. Il en est bien de telz, repliqua Socrat, desquelz ie n'entens point parler. Mais bien de ceux qui se disent estre ententifz au labour, toutes fois ils n'ont les choses oportunes, pour en faire les fraiz. Quelle raison donnerez vous de cela Socrat? Ie vous conduiray, dict il, à ceux desquelz en confi-

derant leur affaires vous le pourrez appren-  
 dre. Aussi feray-ie certes respond Critob.  
 s'il m'est aucunement possible. Il vous en  
 fault faire l'essay. Je ramentoy bien à ceste  
 heure vn temps Socrat, auquel vous leuant  
 le bon matin vous cheminiez longuement  
 pour assister aux comedies, m'admonestant  
 aussi d'en estre soigneusement attétif, mais  
 oncques ne m'avez vous conduit ny semōt  
 à tels spectacles. Et pourquoy vous semble  
 ie estre si digne que l'on se moque de moy  
 Socrat. Bien vous iugerez vous mesme me-  
 riter d'estre plus moquable, dit il, si ie vous  
 monstre quelques vns en maquignonant  
 cheuaux estre deuenuz en si grande extre-  
 mité, qu'ils n'auoient rien de ce qui fault  
 pour la vie. D'autres mercy à la maquigno-  
 gnerie, estre faictz fort riches & superbes,  
 causant l'abundance du gaing. I'en voy bié  
 de ceux la, respond Critob. & en cognoy de  
 toutes deux sortes, mais pour cela ie n'en  
 richis point d'auantage. Je le croy bien cer-  
 tes repliqua Socrat. C'est par ce que vous  
 les contemplez comme vous avez accou-  
 stumé faire les Tragiques, & les comiques  
 non à mon aduis pour deuenir poëte, Mais  
 plus tost pour veoir ou entendre quelque  
 chose plaisante, & pour rire. En quoy ie ne  
 trouue point aucun inconuenient, puis que

vous ne voulez point apprendre la poésie. Mais aduenant que la Cité vous contraigne d'estre de la caualerie, vous semble il que vous serez bien conseillé, si vous ne pouruoyez par tout moyen, de paroistre fort bõ homme d'armes. Attendu qu'vne mesme chose peut estre duiſante pour vostre vsage, & de grand profit la voulant vendre. Me commandez vous Socrat, de domter & manier cheuaux? Non autremét en bonne foy que ie vous conseillerois acheter des leur enfance les serfz que vous voudriez pour le labourage. Aussi entre les hommes & cheuaux il y à des aages & corpulances aux quelles ils sont incontinent propres pour s'en seruir, & croissans profitent tousiours de mieux en mieux.

*Quiconque veut vne femme bonne,  
& à son gré: la doit prendre ieune,  
pour la dresser à sa poste.*

*Chapitre 7.*



E puis vous monstrier en ou-  
 tre des hommes mariez, qui  
 sçauent tant bien vsfer de leur  
 femmes, qu'elles leur sont  
 tousiours compaignes à tout  
 soing & trauail pour ensemblement à gran-  
 dir leur maisons. Et d'autres plusieurs ne les  
 y sachant accommoder, en receuoir iour-  
 nellement dommage. De ceux cy, dict Crit.  
 lequel doit estre accusé ou l'homme ou la  
 femme? Le vous diray, respôd Socrat, si vne  
 brebis se porte mal on en donne la coulpe  
 au pasteur. Et si vn cheual porte dōmage, la  
 faulte en est reiettée sur le cheuauteur. Or  
 de la femme, qui sera instruite par son ma-  
 ry à bien faire, & toutesfois elle faiçt faute,  
 meritoirement sera elle cause de son blas-  
 me. Mais si le mary par son incuriosité, se  
 fert d'une femme sottte & mal apprise, n'en  
 aura il pas à bon droit & l'ennuy & la coul-  
 pe? Si aura totalemēt Critob. Apropos no'  
 sommes icy assemblez en amis, Aussi fault  
 il qu'en amis nous ne nous celons la verité  
 l'un à l'autre. Y à il à vostre aduis, aucun de  
 ceux, qui vous sont cōmodes, auquel vous  
 commettez tant de charge qu'à vostre fem-  
 me? A nul voirement, dict il. Y à il personne  
 en outre, poursuit Socrat, avec laquelle vo'  
 ayez moins conferé par le passé qu'avec vo-  
 stre

stre femme? S'il y en à, C'est bien peu. Car à mon aduis vous l'avez espousée fille & fort ieune, & qui auoit tant qu'il se peut cōporter, le moins veu, & le moins ouy de menées. Jeunette l'ay-ic prise certes, respōd Critob. Voila pourquoy, dict Socrat, ce seroit vne plus grand' merucille si en si bas aage elle sçauoit tout ce que faut faire & dire, que si *et* vous la voyez fouruoyer. Je n'entens point dict Critob. si pour cela vous voulez conclure, que ceux qui ont de bonnes femmes, se les ont faictes toutes telles. Je m'en vay vous dōner pour exemple, adiousta Socrat, vne Aspasia, laquelle d'un plus grand sauoir que moy, vous apprendra toutes ces choses. Bien vous diray-ie, que ie pense la femme, qui est fidelle compaignie de nous, & à toutes choses communes avec nous en la maison, auoir encore vn pareil soucy avec l'hōme pour paruenir à la felicité, & bien souuerain. N'est elle pas venue en la maison pour conseruer les choses acquises par le labour du mary? Et quand il faut rien despēdre, n'en faict elle pas toutes fournitures dans son ferrail, comme le Tresorier dans la ville? Dont aduient que les femmes bien disposans leur affaires domestiques, les maisons en augmentent. Et au contraire les maniant indiscretement, vont bien tost en de-

cadence. Je pourrois au reste vous mon-  
 strer plusieurs autres hommes memorables  
 en chacun art : Si vous pensez qu'il en soit  
 mestier. A quoy faire, dit Critob. vous pe-  
 nerez-vous pour me parler de tous les au-  
 tres, Veu qu'il n'est point aisé trouuer hom-  
 me, qui face, comme il faut, tous mestiers.  
 Adioustez-y que ie n'en pourrois estre fait  
 practiq de tous enséble. Vo<sup>9</sup> apprenez moy  
 seulement les arts magnifiques avec les mai-  
 stres excellents qui les exercēt. Et ceux mes-  
 memēt, qui me serōt les plus propres, com-  
 me à celuy qui est trescurieux de les sca-  
 uoir. Et vous mesme, puis qu'il vous loist,  
 aydez moy en les apprenant, afin que plus-  
 tost ie les aye compris. Vous (dit-il) parlez  
 ores gentiment. Pourautāt que les artz que  
 lon appelle mecaniques, & illiberales sont  
 trop basses & ordes. Et non à tort sont el-  
 les, en la plus grand part, reiettées des Ci-  
 toyens. Aussi corrompent elles les corps  
 de ceux qui les exercent, les contreignant  
 estre tousiours asis à l'vmbre. Ne permet-  
 tant les aucunes bouger oncques d'aupres  
 du feu. Dont les artizans sont faitz effemi-  
 nez, & trop imbecilles du corps: & plus e-  
 stourdis & languissants de l'esprit. Et qui  
 pis est, elles donnent trop peu de repos,  
 pour pouuoir subuenir, n'y à ses amys, ny à

sa Patrie. Ains bien plustost quiconque exerce ces mestiers, il semble abuser ses amys, & frauder son pais de son aide. Au moyen de quoy en plusieurs citez mesme-ment en celles qui sont belliqueuses, & se <sup>travaillent</sup> au mestier des armes, Il n'est permis à pas-vn des citoyens faire aucune œuure mecanique. Que vous semble-il donc Socrat, que nous deuôs faire? A quoy Socrat va respondre en telle maniere.

*Comme à l'exemple du grand Roy des Perfes le mestier des armes & l'agriculture sont les plus dignes occupations du gentilhomme. Le surplus est de l'vsance de ce grand Monarque, touchant l'institution de sa police.*

*Chapitre huitiesme.*



Vrons nous honte de suiure en cecy le Roy des Perfes? Lon tient de luy qu'entre les plus belles & plus necessaires occupations il estime l'Agriculture, & l'exercice

## DISCOVRS DE L'EXCEL.

des armes . Et ne les estime seulement telles, ains d'un grand soing & diligence s'occupe en l'un & l'autre. Ouyant cela Critob. péséz vous, dit-il, un Roy des Perles se soigner du labeur? Si nous, adiousta Socrat, considérons ses œuvres, nous verrons bien s'il en a eu cure. Touchant à l'art de la guerre, nous conuenons bien ensemble, qu'il la traite en Prince magnanime. En premier lieu, prenant soldats de toutes ses Prouinces : Et ayant estably gouuerneurs en chacune d'icelles, Il leur prescrit & taxe combien d'hommes à cheual, combien d'archers, tireurs de fonde & rondelliers, un chacun doit entretenir. Or choisit-il entre tous ceux d'une nation les plus propres à commander pour en faire les chefs : Et qui soient tels, qu'aduenant que les ennemys y fissent course, ilz sachent d'un courage hardy defendre leurs frontieres. Outre ce il entretenoit bonne garnison en ses forteresses. Ayant erigé des commissaires de munitiōs pour les aitailler. Sa magesté au reste fait chacun an le denombrement de tous les hommes qui sont à ses gages, & nommement de ses gens de guerre, qui continuellement sont en seruire, lesquels tous ensemble, hors mis les garnisons, il fait conduire vers le lieu ou la diete & assemblée doit estre faite des soldats qui sōt pres de la court.

luy-mefme en voit leur monstre. Quāt aux  
 elloignez de grand diftance, fa magefté y  
 mande de fes plus feaux, pour y prédre gar-  
 de. Or des capitaines des garnifons, & for-  
 tereffes, Des Coroncls de mille hōmes, des  
 Sattapes (Que no<sup>9</sup> pouuōs appeller gouuer-  
 neurs de prouinces, ou Lieutenēts pour le  
 Roy) Ceux, dy-ie, qui font trouuez avec le  
 nōbre de leur hōmes bien cōplet, & de fol-  
 dats agguerriz, mōtez, & harnāchez en bel  
 equipage, les accroit en honneur, & les en-<sup>richit</sup>  
 richit, moyenāt vne infinité de grāds dons.  
 Mais les chefz qu'il trouue laches, & pares-  
 feux, ou trop defireux du gaing, & ordemēt  
 auares, les ayāt aigremēt chaftiez, en remet  
 d'autres en leur places. Ordonnant donc le  
 Roy ces affaires de telle façon, ne fēblera-il  
 pas eſtre fort curieux des choſes appartenā-  
 tes à la guerre? Sa magefté préd biē encore  
 ſoing, cōment au demeurāt lon vit par ſes  
 terres. Luy meſme, cōe dit eſt cy deſſus, cō-  
 tēple & pouruoit à tout ce q luy eſt voiſin,  
 mandāt pour ce reſpect, de ceux, dōt il a co-  
 gneu la foy, es natiōs lointaines. Touchāt à  
 ſes Senechaux, ou Preſidēts de p<sup>ro</sup>uince, qui  
 ſōt auſſi p<sup>ar</sup>ticipāts au manimēt des affaires,  
 cōme ſurintendants à la police, & au labou-  
 rage des champs; Voyant ceux qui ont leur  
 terres bien habitées, pleines de tous arbres,

& chargées des fruits, qu'elles peuuēt porter: à tels la magesté estend, & accroit la iurisdiction, leur donnant d'autres contrées en gouvernement, sans espargner les dons en leur endroit, mesmes leur distribuant des chaises d'honneur, pour tesmoignage de leur vertu. Au contraire ceux que le roy treuve auoir leur prouinces depeuplées, & en friche, soit-il aduenu ou par cruauté, ou par outrage, ou par negligence, les punit à la rigueur, & les desmet de leur charge, pour la donner à d'autres. Puis donques que telle est l'vsance du Roy, vous semble-il auoir moins de soing comment la terre sera cultiuée, de ceux qui en ont la charge) Que deffendue par les soldats des Citadelles? En outre les magistrats ne commandent point egalemeēt à tous ceux de leur contrée. Mais les vns pouruoient aux affaires des champs, & du peuple, duquel ilz retirent leur tributs, & tailles, les autres cōmandent aux gens de guerre, qui sont par les garnisons. Or aduenant que le chef des guerriets face mauuaise garde es frontieres, celuy qui a le commandement sur les habitans, & pouruoit à leur œuures l'accuse: Remonstrant qu'à faute de bonne garde le peuple n'aura sceu faire son labeur. Pareillement si le chef des garnisons, entre-

renant tout en paix, de sorte que loisible soit de traouiller en repos, voit neãtmoins le president des œuures par son incuriosité laisser la contrée despeulée, & en ruine: vous l'appelle en iugement. Aussi voirement des que les laboureurs, & artisans choment, ny la terre peut nourrir sa garnison pour la deffendre: Ny les princes en peuuent exiger tailles ny tributz. Touchât es païs ou il y a des Satrapes, ilz ont commandement sur ces deux magistrats. Adõc dit Critobule. Puis qu'ainsi est le Roy, à mon iugemēt, ne semble poit auoir moins de soing des affaires des champs, que de ceux de la guerre. Aquoy adiousta Socrat.

*Des remonstrances que le Roy faisoit  
guerdonnant les bons hommes de  
son seruice. Chapitre 9.*



**E**N tous les lieux ou la Magesté habitoit, par tout ou il pouuoit arriuer, donnoit ordre qu'il y eut de grands iardins, que lon appelle Paradis, foisonnants en tous fruits les plus beaux, & les meilleurs, que la terre peut porter: dans les-

quels la plus part du temps il habite. Et iufques à ce que la faifon diuerfe & facheufe l'en chaffe. En bonne foy, repliqua Critob. il est bien neceffaire, que les lieux ou il fait le plus de refidence foient accommodez de beaux iardins, embelliz de bons arbres, & de toutes chofes excellentes que le terroir peut produire. L'on dit, cōtinua Socrat, que quand ce Roy faiçt fes dons, il appelle en premier lieu fes efforces hommes de guerre, aux quelz il met deuant les yeux le labourage estre inutile, s'il n'ya des gens pour le fçauoir deffendre. Et de rechef parlant avec ceux qui auoient la charge de bien faire labourer la terre leur remonftroit les forts & bons foldats ne pouuoit viure, si ne se trouuent de ceux qui facent les œuures rustiques. L'on tient encore de Cire qui fut Roy tres-excellent autant de faiçt, que de renommée. Que quelque fois faifant largesse, il dit aux gens de ses estats, que c'estoit luy qui à bon droit deuoit prendre des dons & des guerriers & des laboureurs. Attēdu qu'il fçauoit tresbien faire les œuures des champs; & si encore à force d'armes, il deffendoit ceux qui faisoient la rusticatiō. Cire dōnques, dict Critob. tenant tel propos monftroit ouuertement le cultiuement des champs, n'estre moins vtile ny venerable que le mestier des

armes. Vous dites vray, poursuit Socrat. Et certes il est euident q̄ si Cire eut surueſcu il eſtoit pour eſtre vn tresexcellēt & tresdebōnaire monarque. De quoy il dōna pluſieurs preuues certaines. Et entre d'autres, lors que pour la Royauté il guerroyoit cōtre ſon frere, ou l'on dict iamais nul ſoldat des ſiens ne ſ'eſtre rendu à ſon aduerſaire Artaxerce: Mais bien beaucoup de milliers de ceux de ſon frere ſ'eſtre reuoltez pour luy venir faire ſeruice. Voila à mon aduis, vne grād preuue de vertu royale, veu que franchement ils demeueroiēt aux perils avec luy & luy obciſſoient de tresbōne volunté. Combatant ſes amis pour luy viuant & mourant tous finirent leur vie, Exceptez en vn Ariée, qui fut mis à l'aile gauche. Lon rapporte encore de Cire, que receuāt vn iour Liſandre qui fut p̄ ſes cōpagnōs delegué vers ſa Mageſté, il ſe mōſtra tresafable & bening enuers luy, cōme peu apres Liſandre en fit le recit à vn ſien hoſte de Megare. Et luy fit voir en outre vn Paradis qu'il auoit en Sardes. Dās lequel ſ'eſmerueillāt Liſandre, pour y cōtépler les arbres & tresbeaux & haults en droite ligne & egal cōpartiment des angles, cōme par quincōce diſpoſez: Nō ſans ſentir en ſe pourmenāt pluſieurs & de tresoeues odeurs; S'esbaiſſant, dy-ie, de ces choſes luy va dire.

## DISCOVRS DE L'EXCEL.

Vostre magesté ô Cyre, ne doit point trouuer estrange si lon s'estonne voyant tant de belles choses, & flairant si merueilleusement bon. Mais i'admire bien plus l'esprit de celuy, qui les à toutes si bien compassées & mises en renc. A quoy Cyre tout resiouy respond. Toutes ces choses, & telles que vous les voyez Lyfandre, ie les ay ordonnées & disposées en tel ordre. Ouyant cela Lyfandre & voyant la sumptuosité de ses habitz, rendans vne odeur merueilleuse, Contemplant les chaines, colliers, aneaux, pierrieres, & autres paremens royaux, dont il estoit enrichi luy respōd, Que dites vous Cyre: vostre Magesté peut elle biē de ses maīs propres, auoir rien planté de tant de choses Vous esbaïsez vous de cela Lisandre, dit le Roy? & ie vous iure nostre Dieu Mithrēs n'auoir onques prins refection sans premierement auoir sué en quelque exercice, ou des armes, ou de l'agriculture, ou autre qui me soit grandement agreable. Alors Lyfandre prenant & baisant sa main dextre, luy dit, à bon droit estez vous estimé de moy bienheureux ô Cyre! veu qu'estât bō, la fortune vous rit encore à souhait,

*Louenge de l'Agriculture Mere nour-*  
*rissime de tout le monde. chap. 10.*



E vous ramentoy cecy, dit So-  
crat, pour vous faire voir cō-  
me les plus heureux n'ont peu  
s'abstenir du maniment des  
choses rusticques. Aussi voit

on que la diligence mise en icelles enflam-  
be l'esprit d'vne grande volupté, accroit le  
reuenue de la maison, exercite & trauaille le  
corps avec abundance de tout ce qui duit à  
vn Gentilhomme. En premier lieu la terre  
produit, à ceux qui la façonnent, tout ce  
dont les hommes prēnent nourriture. Ou-  
tre ce elle porte vne infinité de bonnes sen-  
teurs, dont les hommes se resiouissent. Elle  
encore donne au grand aise & contente-  
ment des regardans de quoy parer les ima-  
ges & les autelz avec multitude de guirlan-  
des & chapeaux de fleurs. Au reste elle foi-  
sonne en force pitance & mangeaille. Et si  
de toute sorte elle en nourrit abundement.  
Attendu que la cure du bestial est encore  
coniointe, avec le labour des champs: de la-  
quelle on est soucieux, à celle fin qu' en sa-  
crifiant l' on aye de quoy moderer l'ire des  
Dieux. Ioint aussi que l'on en retire, ce qui  
faict mestier pour nostre vsage. Et qui plus  
est donnant toutes choses à largesse, n'en  
laisse toutesfois prendre la iouissance, avec  
delicateffe ne caignardise: Ains plus tost ac-

## DISCOVRS DE L'EXCEL.

coustumant à tous traux, elle renforce les  
 corps, & les endurecīt tant à supporter le  
 froid de l'hiuer, que le chaut de l'esté. Ad-  
 ioustez y que exercitant à descouuert, &  
 malvestus ceux qui traouillent des mains,  
 leur accroit les forces. D' auantage esueillāt  
 la necessitē de la terre du grand matin bou-  
 uiers & laboureurs, & les contraignant aller  
 & reuenir en grande diligence, par mesme  
 moyen les rend robustes & puiffans, & plus  
 tollerants au traual. Et certes aux champs,  
 comme en la ville, se vous offrent iournal-  
 lement des occasions & affaires que selon  
 l'opportunitē il vous faut mettre à fin. Pour  
 le surplus vueillez vous ou à cheual, ou à  
 pied porter secours à vostre Commun, l'A-  
 griculture nourrira voz cheuaux, & si ren-  
 dra vostre corps ferme & dispos. Que si  
 vous aymez la chasse, & voulez vous y tra-  
 uailer, vostre terre produira la venaison, &  
 si entretiendra fort bien voz chiens. Et tout  
 ainsi que la cense vous entretiēt & cheuaux  
 & chiens: par iceux aussi se faiēt plus com-  
 modement le labourage des champs. Car le  
 cheual portant le bon matin le maistre au  
 village, luy donne encore le loisir & com-  
 moditē de s'en reuenir pl<sup>9</sup> tard. Et les chiēs  
 gardent que les bestes n'endommagent, ny  
 les fruits, ny les tropcaux. Adioustez y qu'ilz

gardent l'homme en sa solitude. C'est aussi du deuoir des laboureurs, qui les admoneste, qu'à force d'armes ils deffendēt courageusement leur bornes. A celles fins q̄ victorieux ilz puisēt prédre les fruits, q̄ leur terre porte. S'exerçants ores à la course, ores à l'arc, ores à mieux faillir. Mais quelle industrie donne toutes choses plus commodement à son artizan, que l'Agriculture? Mais ou en trouuez vous qui recognoisse mieux la grace à son ouurier? Quelle art encore reçoit plus doucement son maistre? Ou voulant voyager, qui luy donne mieux ce qui luy sera besoing? Qui festoye plus richement ses hostes? Ou est le lieu ou vous peussiez plus aisement hyuerner? tant à respect des bons feux, que des baings chauds? En quel endroit pouez vous passer plus plaisamment l'ardeur de l'esté? Ou sont les caues, les vens les vmbres plus fresches, qu'aux champs? Au demeurant qu'elle autre pratique peut consacrer aux Dieux ses premiers fruits pl<sup>9</sup> agreables, ny plus beaux? Qui passe les iours des festes, en plus grande gayeté & abondance. Somme toute, quel lieu est plus aimé des seruiteurs? pl<sup>9</sup> plaisant à vostre fême, Plus couuoité de voz enfants, ny plus agreable à voz amis? Quant est de moy, il me sembleroit vn miracle, si quelque homme de

gentile nature pouuoit me nommer possession plus reſiouiſſante, ou diligence plus douce, ny plus commode pour noſtre vie, que l'Agriculture. Au reſte la terre apprend le deuoir, & la iuſtice à ſes ouuriers. Car à ceux qui l'ont bien ſeruié, elle les recompēce de benefices infiniz. Or aduenant qu'armée ſe dreſſe, par laquelle ceux des champs ſoient contraints de chomer: eux comme inſtruits virilement & renforciz tant du corps, que de l'eſprit, faiſant des courſes ſur les frontieres des ennemis, qui leur ont fait laiſſer leur œuures, prennent, ſi Dieu ne leur eſt contraire, de grans butins, & font des reſcoltes pour viure. Auſſi eſt il plus expediēt en temps de guerre, ſe gagner victuailles les armes aux poings, qu'aucc la houe, ny la charrie. L'Agriculture en fin monſtre comment l'vn doit ſecourir l'autre, & ſe moyener par enſemble mutuelle commodité. Attendu que ce ſont les hommes qui font la guerre, & les hommes encore manient le labourage. Qui veut doncques ſon village bien cultiué donne ordre d'auoir de diligens fermiers. Et qui veut auſſi conduire gens en guerre, ſe parforce recognoiſtre la vertu de ceux qui font actes d'hommes de bien, & punir à la rigueur ceux qui laiſſent leur rencz & viuent lachement & ſe pou-

trons. Aussi ne doit vn maistre moins enhorter ses ouuriers, que le Capitaine ses soldats. Et les esclaves ne veulent moins estre amorcez d'esperances, que les hommes libres. Mais bien plus, à fin que de leur gré ils souhaitent demeurer. Parquoy celuy certes dict tresbien qui appella l'Agriculture Mere nourrice des autres mestiers. Car elle bien conduite, tous les autres fleurissent. Mais quand par disgrace les champs sont delaissez, & en friche, tout le reste & par mer, & par terre gist presque à la renuerse.

*Qu'auant entreprendre nulle œuure  
l'ayde des Dieux doit estre requise.  
Plus vne breue recapitulation de  
tout ce que parcy dessus s'est arresté.  
Chapitre vnziesme.*



ES choses ouyes, dit Critob. Vous, à mon aduis, parlez excellentement bien de cela. Toutesfois considerez à par vous comme plusieurs calamitez aduiennent en la rustication, qu'il n'est en puissance d'homme y pouuoir remedier. Tantost vient la gresse, les brouées : ores la

## DISCOVRS DE L'EXCEL.

gelée, la secheresse : aucunefois les pluyes trop longues, les nielles, & autres infinies pestes du labourage : Qui vous tolissent le plus souuent, ce que vous aurez par bon cōseil, & grande diligence tresbien cultiué. A voz brebis bien nourries & soigneusement entretenues, vne maladie leur aduiendra, qui ne vous en laissera pas vne en vie. A quoy repliqua Socrat. Je pense Critobule, que vous voyez les Dieux n'estre moins soigneux des affaires rustiques, que de ceux de la guerre. Or voyez vous les guerriers avant se commettre au hazard des armes, faire des vœux & sacrifices aux Dieux, pour consulter de ce qu'ilz doiuent entreprendre, ou laisser : pensez vous doncques qu'il en faille moins faire pour les besognes champestres? ne croyez pas, poursuit il, que les hōmes de bon sens ne sacrifient aux Dieux immortels, tant pour la conseruation, des fruits secs, & humides, que pour cheuaux, bœufs, brebis & toutes autres possessions. Vous, Socrat, dites fort bien m'admonestāt n'entreprendre nulle œuvre, sans premierement requérir la faueur des Dieux, comme presidants autant aux affaires de la paix, que de la guerre. Cela doncques fera de nous d'oresnauant obserué. Vous ce pendant retournez à ce que tantost vous auez obmis,

lors

lors que vous discouriez des œuures des champs . Et pourfuiuez tout le reste par ordre. Il me semble bien moyennant ce que desia vous m'en auez dit , que dor'cnavant i'entendray bien plustost que pieça , ce que faudra faire pour obtenir les choses necessaires à la vie. Quoy doncques, dit Socrat, si nous reprenons , auant passer plus outre, tout ce dont parcy dessus nous auons tenu propos, & que par ensemble nous auons approué , ne discouurons-nous pas du surplus mieux à nostre aise? Faisant essay entre-nous de ce qui sera puis apres en nostre puissance. Chose tresplaisante est, dit Critob. à ceux qui font vne bource commune, de recoler claiement à par eux leur raisons , & d'érées. *comptes*  
 Nous pareillement qui conferons noz propos entre-nous mesmes, accorderons d'vne mesme volonté l'affaire que nous auõs mis en dispute. Nous auons donc parcy deuant arresté, adiousta Socrat, Que la Mesnagerie c'estoit vn art , & sa fin & principale cure consister en l'agrandissement de la maison. Quant à la maison, elle nous à semblé estre, & comprendre en soy toute autre possession. Encore auons nous appellé possession, tout ce qui estoit conuenable, pour accommoder la vie . Et rien n'estre dit profitable, que ce, dont on sçauoit bien vser . Au de-

## DISCOVRS DE L'EXCEL.

meurant nous auõs estimé, qu'il estoit hors la puissance des hõmes, sçauoir toutes sciences. Et que la plus part des cõmunautez reiettoit les arts mecaniques, cõme celles qui accaignardisent les corps, & abatent les courages. Dequoy nous pourrions voir preuue suffisente, aduenãr que les ennemys entraissent en vne contrée, alors separant les gens de village, d'auec les mecaniques artizantz & s'enquerant des vns, & des autres, que seroit le meilleur, ou d'aller combattre l'ennemy sur frontiere, ou (laissant en proye les champs) se ietter dans la ville, pour en defendre les murailles, nous croyons que quiconque feroit telle enqueste, il oyroit les vilageois crier & requerir, que lon les fit combattre aux frontieres. Mais les artizans seroient d'opinion ne venir point au combat, ains que plustost, sans tant de peine ny dãger, les deuroit on laisser asis, pour faire ce qu'ils ont appris des leur ieunesse. Pour le surplus nous auons estimée l'Agriculture vn sçauoir tresdigne de tout homme de bien, & honeste: de laquelle toutes choses necessaires pour la vie peuuent estre abondamment retirées. Acerteinant en outre la cognoiscẽce enestre fort aisée, & l'usage tresdelectable. Et non seulement embellir les corps, mais encore les rendre sains & robu-

stes , sans iamais traüller l'entendement: Et qui plus fait à estimer, profitable aux amys, & au public; & si semble en fin nous inciter à la magnanimité. Veu que hors des forteresses elle produit toutes choses conuenables, & vtiles pour nourrir ses ouuriers. Pource est elle tresprisée des citez, & comme celle qui nourrit, & donne de fort fauorables, & bons hommes pour le commun.

*Que l'exterieur ne fait tousiours preuue de la debonnaireté & prend'homme, mais bien les œuures.*

*Chapitre douziesme.*



Donc Critobule. Vous m'auuez assez induit à croire ô Socrat, que par le labourage, nostre vie est réduite tresbelle, tresbonne, & tresplaisente. Or quât à ce que vo<sup>9</sup> m'auuez dit par cy dessus, qu'il me failloit apprendre les causes tant de ceux qui faisant le labour, en retirent toutes leur necessitez pour la vie: que des autres, qui traueillent de sorte, que iamais l'Agriculture ne leur porte commodité: me voicy prest pour entendre les raisons

## DISCOVRS DE L'EXCEL.

des vns & des autres. A celles fins q̄ ie m'occupe à ce qui fera bon, & sache reietter ce qui tourne à dommage. Quoy doncques, dit Socrat, si premierement ie vous recite, comme iadis ie m'accostay de l'homme du monde, qui m'a semblé le plus excellēt, entre tous ceux qui meritoirement sont estimez bons & honestes? Ie vous ouyray tresvolūtiers, dit Critob. Car ie souhaite moy-mesme estre estimé digne d'un si beau nō. Ie donques, poursuit Socrat, vous raconteray, en quelle maniere ie paruius en la cognoissance d'iceluy. Les bons architectes, les excellents orfeures, les insignes peĩtres, & imagiers, & tous autres semblables, dans peu de temps il m'a esté loisible de les contempler, & cognoistre, & leur cheſz d'œuvres ensemblement, qui de tout le monde estoient approuez beaux. Mais sur tout c'est peĩné mon esprit à obseruer ceux qui sont doüiez de ce venerable nom de bons, & honestes. Considerant en iceux qu'estoit ce qu'ils faisoient, pour meriter vn tant excellent titre. Premieremēt par ce que le beau est tousiours ioint au bon, ie venois aborder vn chacun, qui me sēbloit beau & propre, & me parforçois apprendre de luy, en quel lieu ie pourrois voir vn, qui pareille-mēt fut bon & honeste. Mais en cela ie me

suis bien souuent trouué deceu. Par ce que i'en ay cogneu plusieurs de face & maintié honestes, lesquels en fin i'ay experimenté d'esprit fort malins. Parquoy mettant en arriere la beauté exterieure, me proposay venir sur l'instant en cognoissance de quelqu'vn de ceux qui sont renommez bons, & honestes. Or entendant qu'Ischomaque estoit tant d'hōmes, que de femmes, citoyés, qu'estrangiers tresinsigne de ce nom; Il me sembla expedient m'accompaigner de luy pour en faire preuue. Le voyant doncques vn iour assis en la galerie de Iuppiter Fleuthere, c'est à dire, deliurant, & donneur de liberté; Par ce qu'il me sembloit oisif ie l'approche, & me seand à son costé luy vay-dire, **Que** chomez-vous icy Ischomaque? Vo<sup>9</sup> qui n'avez onques accoustumé de muser. Car bien souuent ie vous voy au Palais, ou manier beaucoup d'affaires, ou estre bien peu oyseux. Vous encore, respond Ischomaq, ne m'eussiez pas icy veu, sans ce que i'ay entrepris y attendre quelques hostes. Puis donques (repliqua Socrat) que pour le present vous n'estez en rien empeché, dittez-moy de grace, en quoy employez-vous vostre temps? **Que** faites-vous? Or n'est-il chose que ie souhaite pour ceste heure rât de vous, que sçauoir par quel moyen prin-

## DISCOVRS DE L'EXCEL.

cipalement vous auez gagné ce nom d'hōme de bien, & honeste. Veu qu'à mon aduis, vous ne demeurez pas reclus dans vostre maison: aussi vostre habitude & bonne complexion ne le monstre pas. Adonc souffrit Ischomaque, voyant que ie luy demandois en quoy faisant il auoit meritē telle renommée, & ressemblāt deuenu plus ioyeux, me dit, ie ne scay pas si ceux qui s'arraisonnent auecques vous, m'appellent de ce nom. Tant y a que ie scay bien que me failant contribuer pour l'equipage des galeres, ou ieuX publiques, nul m'appelle bon, ny honeste, mais hautement on me nomme Ischomaque, à raison de mon pere. Quant à ce que vous dites n'estre point ma coustume de demeurer reclus dans la maison, Aussi ne fay-ie voirement, causant que ma femme est assez capable pour administrer ce qui est au dedans.

*Vn commencement d'instruction de femme. Et de l'excellence du mariage pour la conseruation de nostre eternité.*

*Chapitre treziesme.*



**Q**UOY, ie replique. Je scau-  
 rois volontiers de vous, si c'est  
 vous mesme, qui auez appri-  
 se vostre femme, pour estre  
 telle, qu'elle doit? Ou si ses pe-  
 re & mere vous l'ont baillée toute adroite,  
 pour bien conduire le fait d'une famille?  
 Comment, dit Ischomaque, me l'eussent-ils  
 baillée endoctrinée pour la charge d'une  
 maison? attendu que quand elle vint à moy  
 à peine venoit elle aux quinze ans. Et qui  
 durât son ieune aage, n'auoit eu autre soing  
 que de voir, & ouir fort peu, & s'enquerir  
 encore de moins de choses. Au demeurant  
 ne vo<sup>9</sup> semble elle pas assez louable, & d'e-  
 stre venue suffisamment bien apprise, quād  
 elle scait se faire robes de laine, qu'elle s'au-  
 ra habillée, & departir fort bien les tasches  
 à ses chambrières. Et qui plus est pouant cō-  
 mander aux appetiz de son ventre. Et au re-  
 ste tresbien instruite à sobrement manger,  
 & boire. Qui est vne partie des plus pro-  
 pres, & dignes de tout gentilhomme, &  
 damoiselle. Au surplus, dy-ie, de ce qui ap-  
 partient à son deuoir, l'aez-vous adreśée  
 pour le bien faire? Nenny certes, respond  
 Ischom. ie ne luy ay rien appris, que premie-  
 remēt ie n'aie sacrifié, pour obtenir la grace  
 des Dieux, que ie peusse luy mōstrer toutes

## DISCOVRS DE L'EXCEL.

choses concernentes nostre commune vtilité, & qu'elle pareillement les peut comprendre. Et vostre femme, luy dy-ie, pria elle le semblable? Si fit mon, fait Ischom. qu'elle voüa plusieurs choses aux Dieux pour deuenir telle, qu'elle deuoit estre. En quoy elle monstra clairement ne deuoir point mettre en arriere, ce, que lon luy apprendroit. Sur ce Socrat. Dites-moy pour Dieu, comment vous commençates l'endoctriner? Car i'escouteray plus volontiers ce discours, q̄ si vo<sup>9</sup> me faisiez recit de quelque merueilleux combat d'homme à pied, ou à cheual. A quoy respond Ischomaque. Aussi tost que nous nous fusmes vn peu accoustumez, & que ma femme, comme domtée enduroit la main, pour priuement diuiser ensemble. Je la vay interroguer. Ditez-moy ma femme m'ayez, sçavez vous à q̄lles fins ie vous ay espousée? Et pourquoy voz parêts vous ont colloquée en ma maison? Je ne fay point de doute, que vous ne cognoissiez, pour estre trop notoire, que chacun de nous-deux, eut bien trouué d'autre compagnie pour coucher ensemble. Mais moy deliberant pour mes affaires & voz parents pour les vostres: estant assemblez, pour faire commune alienee de maisons, & d'enfants, ie entre toutes autres fil-

les, vous ay choisie pour moy. Et voz parens  
 sur tous autres m'ont estimé digne de vous.  
 Or aduenant que Dieu nous donne des en-  
 fans, alors consulterons nous, comme il no<sup>s</sup>  
 les faudra heureusement esleuer, en esperā-  
 ce d'estre à l'aduenir nostre commun, &  
 souuerain bien. Et que cassez d'aage, ils no<sup>s</sup>  
 appuyeront & donneront nourriture. Ce  
 pendant ceste maison sera commune à no<sup>s</sup>  
 deux, en laquelle ie mets tout mon auoir en =  
 commun, pour vous le commettre en vo- 5.25  
 stre garde. Aussi tout tant que vous auez =  
 porté, vous l'auuez mis en vn blot. Si ne faut =  
 il pas ores parconter lequel des deux y a pl<sup>us</sup> =  
 mis en nombre. Car il nous faut fermement =  
 croire, celuy seul y auoir porté des biens >  
 plus reuenants, qui mieux conseruera no-  
 stre commune societé inuiolable. A quoy  
 repliqua ma femme. De quoy puis-ie vous  
 aider? Quelles sont mes forces? Le tout est  
 en vostre discretion. Aussi ma mere m'ap-  
 prise mon deuoir n'estre autre, que paroi-  
 stre en toutes mes contenance & sage &  
 moderée. Ie vous encroy voiremēt m'amie.  
 Car mon Pere m'a monstré le semblable.  
 Mais l'estat de l'homme sage & prude fem-  
 me, C'est bien conseruer les choses acquises  
 & de sorte que par honeste & iuste traual  
 elles puissent de beaucoup estre augmētées

Que vous semble-il que ie doy faire, respōd  
 ma femme, pour l'agrandissement de no-  
 stre maison? Tout cela certes, dy-ie, que les  
 Dieux ont voulu estre en vostre puissance,  
 & que les loix ont approuué. Et si faut ma  
 femme, que par grande diligence vous le  
 mettiez en effect. Et qu'est-ce, dit elle? C'est  
 vne charge, adioustay-ie, qui ne merite estre  
 estimée à peu. Si n'est que vous faisciez peu  
 de cas du Roy des auetes, qui preside dans  
 les ruches, à l'ouurage meritoire des autres.  
 Auis m'est à moy, ma femme, que les Dieux  
 en l'establissement de ceste vniuersité, ont  
 vsé d'une tresconseillée pouruoyance. Mais  
 sur tout constituant l'accouplement heureux  
 qui est faict de masse & femelle. Comme  
 trescommode pour la conseruation de ce-  
 ste Communité. Pour le premier à fin que  
 la race des creatures ne defaillit onques, &  
 à respect de legitime lignée, ceste couple à  
 esté ensemblement appariée & coniointe.  
 D'auantage desirant les hommes s'acquerir  
 de ceux, qui en leur vieillesse leur donnent  
 nourriture, il faut necessairement les auoir  
 moyennant ce beau ioug de mariage. Som-  
 me toute, l'accoustumance des hommes  
 n'est de viure à descouuert, comme les be-  
 stes. Ils ont voirement besoing du tect. Or  
 pour auoir, ce que faict mestier dans la mai-

son, Il faut aussi par necessité auoir de ceux, qui font les œuures en la Campaigne. Attendu que les nouuales & guerets, pour les semailles, le complant des arbres, le pasturage du bestial, tout cela est faict à l'erte & au descouuert. Dont toutes choses conuenables à la vie sont retirées. Alors doncques que le profit & reuenu des choses susdites sera porté au dedans, il faut qu'il s'y trouue tel, qui les sache prendre & mettre en reserue. Et face en outre tout ce qui doit estre faict dans la maison. La nourriture des enfans à encore besoing du couuert: aussi à la boulangerie: & generalement tous les viures tirez du creu de la maison, & l'abillage des laines pareillement pour se vestir. Or doncques puis que ces besongnes tant champestres, que domestiques ont affaire de soing & diligence, Il me semble que Dieu des le commencement à bastie la femme toute propre, pour prendre la cure des negoces priuez dās la maison. Veu que pour ces fins il l'a complexionée de nature delicate & doillete. Au contraire sa preuoyāce à faict l'homme & d'esprit & de corps robuste, pour plus aisement supporter, froids, chauts, voyages lointains, & nommement toutes les peines qui accompaignent le fait des armes. Pource aussi doit il auoir la char-

DIS COVRS DE L'EXCEL.  
ge, & maniment des affaires forains & e-  
stranges.

*Il continue les remonstrances & ensei-  
gnemens que chacun doit donner à  
sa femme. Chapitre quatorziesme.*

**D**IEU doncques ayant douée  
la femme de corps moins fort  
& puissant, pour l'execution  
des choses de haut courage. Sa  
pouuoyance aussi, selon mon  
opinion, luy à commises seulement les affai-  
res qui se font au dedans. Voyant encore  
qu'il l'auoit establie propre, pour nourrir,  
& esleuer ses enfans luy à aussi departy plus  
d'amour & charité enuers ses petitz, que  
n'a fait à l'homme. Pour le surplus voulant  
l'Eternel que la femme conseruast les ac-  
quisitions & tous biens portez en la mai-  
son: Et preuoyât qu'vn esprit creintif estoit  
le plus propre pour la gardé & conserua-  
tiō d'iceux, il departit encore plus de creïte  
à la femme, qu' à l'homme. Considerât d'a-  
uantage que celuy qui faisoit les affaires fo-  
rains auroit besoing pour se garder d'estre  
outragé, d'vne plus grande force de coura-

ge, Luy fit aufsi meilleur part de la hardieffe & magnanimité. Or eftant neceffaire à l'vn & à lautre de donner & de prendre : vous à faite la memoire & la diligence commune à tous deux: A fin que chacun tant en donnant, comme en receuant, en vfat, felon fon deuoit, enuers fa partie. De forte que malaiement fçauriez vous iuger, lequel des deux sexes, ou le malle, ou le feminin, doit eftre l'vn plus que l'autre doiué de ces deux dernieres vertus, la memoire & la diligence. Pour mefmes fins à donné fa prefciencie à vn chacun des deux pareille force de f'abftenir des chofes non loifibles, donnant la puiffance à celuy des deux, futce le mary, fut ce la femme, qui feroit trouué le meilleur, & le plus temperant, de prendre aufsi & f'attribution la meilleure part des communs biens comme celuy qui porte plus de refpect, & profit à fon semblable. Par ces parolles, l'Autheur entend la conseruation de la chafeté, & fidelité de mariage, que l'vn doit inuiolablement preferuer à l'autre. L'homme pour donner (comme chef) bon exemple tant à fa femme, qu' à tout le reste de fa famille. Baniffant par fa continence, du cerueau de fon espoufe, la rage de ialoufie & le defir de vengeance, qui la fuit, à laquelle ce sexe naturellement eft trop fubieét. La

## DISCOVRS DE L'EXCEL.

" femme pour ces mesmes raisons doit plus  
 " cherement que la vie conseruer sa pudicité  
 " Et mesmement n'ayant autre point d'hon-  
 " neur à deffendre. Artendu que pour le reste  
 " de ses fautes on ne la blasme comme point.  
 " Mais se monstrant folle, elle honit eternal-  
 " lement soy, ses enfans, & sa race. Or si cui-  
 " dant tromper Dieu, sa conscience & le mō-  
 " de, elle pour heritier legitime faiçt succe-  
 " der vn auouestre ou bastard : Dieu sans fin  
 " en fera la vengeance : Vn creuecœur, & re-  
 " mors incessamment la gennera : Et le repro-  
 " che luy en restera à perpetuité. / Aristote  
 " en son Economique qu'il semble auoir pres-  
 " que tout tiré de ce liure, declare ce prece-  
 " pte, par parolles plus ouuertes, comme pre-  
 " sentement ie vous vay dire. A fin (Amy le-  
 " cteur) de m'espargner la peine de le faire  
 " tout françois, & à vous de relire vne mesme  
 " chose. Veu que tout le reste, dudit Econo-  
 " mique, ce trouue plus familierement de-  
 " duiçt en ce discours. L'homme dict il, en  
 " matiere d'amours estranges, se donne gar-  
 " de de faire tort à sa femme, par ce moyen il  
 " n'en receura point d'elle. Or celuy ou celle  
 " qui suit d'autres amours, viole les droitz de  
 " mariage. Encore y à il vn autre loy touchant  
 " ce propos. LES Mariez/doiuent vser de la  
 " Venus, ou caresses plus priuées, de sorte

qu'estant en la maison ils n'en passent point „  
 difete : Et separez, ne soient pointcōtreints „  
 de diuertir ailleurs leur pensées. Si accou- „  
 stumants si bien des le commencement, „  
 que presens, ny absents l'vn n'aye point fau „  
 re de son confort. De cecy nous admoneste „  
 excellemment bien Hesiode chantant. „

*Si saintes mœurs à femme veux ap-  
 prendre*

*Prêdre la dois vierge ieunete & tēdre.*

**N'**Estant doncques suffisante nostre na-  
 ture, qu'vn seul porte la charge de tant  
 de negoces. Il à esté plus expedient d'assem-  
 bler les deux. A celles fins q̄ ~~mercy~~ <sup>à tel ac-</sup> ~~couplemēt,~~ ce q̄ defaut en lvn, l'autre le puif  
 se supplier. Voila ce q̄ no<sup>9</sup> auōs à considerer  
 m'amie. No<sup>9</sup> esuertuāt ensemble de mettre  
 à tresheureuse fin, ce q̄ dieu à estably de no<sup>9</sup>.  
 Moy de ma part parfaissant ce qui est de mō  
 deuoir. Et vous de vostre costé ce qui vous  
 est conuenable. Cela encore est approuué  
 de la loy, laquelle autorise le mariage de  
 l'homme & de la femme, non autrement  
 que Dieu les à establiz compaignōs & ega-  
 lement participants en leur lignéc. Mōstrāt  
 encore la loy cela estre plus seant, qui  
 est plus particulier à la force d'vn chacun.

## DISCOVRS DE L'EXCEL.

Or est il plus propre à la femme demeurer dedans son ferrail, que trafiquer à la campagne. Et à l'homme messieroit plus fort couuer les cedres, que voyager en estrâges païs. Que si quelqu'vn veut renuerfer ce bel ordre de la nature, mettant à nonchalloit, ce qu'il doit faire, Soit assureé que Dieu en fera la vengeance. Fut-ce que l'homme s'entremet des affaires de la femme, ou que la femme s'empchat du deuoir des hommes. Il me semble encore (adioutay-ie) que le Prince des abailles se traueille en vne pareille charge domestique, que Dieu à eniointe aux femmes. Quelle charge à ce Duc d'abailles (diçt ma femme) qu'il la faille comparer à celle que ie doy entreprendre? L'on en faiçt comparaisson, respons-ie, Par ce que demeurât dans la ruche, ne laisse point chomer le reste des mouches: Ains celles qui sont pour traouiller, les mande aux champs, pour faire leur moissons, receuant par-apres ce qu'vne chacune apportera. Et le conseruant soigneusement, iusques à ce qu'il s'en faudra seruir, & aduenue la necessité, ce Prince en depart à chacune, tant qu'il est raisonnable. Il preside encore à celles qui font les rayons au dedans, à fin qu'en bel ordre, & promptement, ilz soient mis à chef. Se soignant encore que les vers soient nourriz

fort

fort bien. Et quãd ils font parcreuz, & desia cõmodes pour trauailler, donnant à vn chacun ieton son Roy, les enuoye ailleurs en forme de transport, & colonie. Faudra-il ( dit ma femme ) q̃ ie face de la sorte? Mais il en est bien necessaire, repliquay-ie, tout autant que vous serez dans la maison: Ores mandant aux champs ceux des seruiteurs, qui doiuent y trauailler, Et presidant ordinairement à tout ce, qui vous reste en la maison: Reseruant en outre soigneusemēt, toutes choses y apportées. Quant à ce qu'il faudra incontineēt despandre, vous le distribuerez aussi tost. Mais ce qui doit estre de durée, il vous en faut faire soigneuse garde. Pouruoyant que ce qui estoit reserré pour vn an, ne soit despandu en vn mois. Quand lon vous portera de la laine, vous prendrez cure d'en faire des vestemens à ceux qui en auront plus de necessité. Vous deuez en outre aduiser, que voz grains, & legumes soient bien secz, afin d'estre plus salubres, & delectables, à ceux qui les mangeront. Mais de toutes les choses aux quelles il vo<sup>9</sup> faut prendre garde, Ceste cy semblera bien vous pouoir tourner à plus grande grace. C'est que tumbāt malade quelqu'vn de voz gens, vous mettiez incontineēt ordre de le faire bien penser, & guerir prom-

ptemēt. Tresagreable, a nendea, dit ma femme, fera ce bien fait, pourautant que bien gueriz, ils recognoiftront telle grace, Procurant à l'aduenir plus diligemment nostre profit. Alors m'estonnant d'une telle respōce ie luy dy. N'est-ce pas ma femme, à respect de tant de soing, & procuration, dont vſe le Roy des auetes dans les bournals, que tout le surplus l'ayme si trestant: De façon qu'en quelque lieu qu'il voise, ne s'en trouuera pas vnc, qui pense deuoir arrester sans luy, ains le suiuent toutes à la foulle. C'est merueille, respond ma femme, que les faits de ce Prince n'appertiennēt plustost à vous, qu'à moy? Car la garde que ie doy faire, & la distribution des besognes, sera totalemēt mocable en la maison: si vous ne mettez peine, que quelque chose y soit portée des champs. Mocable sera encore, dy-ie, ma portée si ne s'y trouue qui la sache conseruer. Ne voyez-vous pas combien sont miserables, ceux que lon dit puiser de l'eau dans vn crible, ou muiz percé? par ce que tout leur trauail est en vain. Infortunez, voirement, suit-elle, & calamiteux sont ceux-la, qui sont contreints à telle besogne. D'autres soings, dy-ie, vous sont fort propres m'amy, & non moins delectables. C'est instruire voz seruantes, en l'abilage des lai-

nes, lors que vous en aurez qui n'y seront point duites. Ce faisant vous les possederez plus commodes au double. Auenant en outre, qu'il vous en rumbé en main vne qui ne sache point manier vne despèce, ny dresser adroictement vn seruice, Si vous la rendez diligente, & fidelle au maniment de la maison, & propre encore pour seruir, vous l'aurez, & en iouirez, comme estant toute parfaite. Pour le surplus ayant des seruiteurs soigneux, & desireux de vostre bié, vous deuez les guerdōner meritoirement, & de vostre mesme autorité. Mais sil s'en treuve quelqu'un de malin vous deuez le chatier aigrement. Somme toute, la chose du monde que vous me scauriez faire la plus agreable ma femme, c'est que vous mettez peine de paroistre en tout, & par tout meilleure que moy. Et que par ce moyen vous me rédez comme vostre esclaué. Or vous monstrant telle, ne creignez point que pour enuieillir, vous soyez moins prisée, & honorée en nostre maison. Ains croyez ie vous prie, que d'autant plus vous monstrez vous diligente, & soigneuse, tant en la conseruation de noz biens assemblez, que de nostre societé, & de noz enfans: D'autant serez vous en vostre vieil aage en plus grand' honneur, & reputation.

## DISCOVRS DE L'EXCEL.

Et veritablement aussi que la beauté ne la bonté ne sont point, en la vie des hommes, ny mesurées, ny augmentées à raison de la belle forme exterieure. Mais plustost par le lustre, & merite de la vertu. Voila Socrat, les propos, dont il me souuient auoir entretenu ma femme la belle premiere-fois, qu'il me fut loisible ~~la~~ parler priuement.

*A a elle*

*Comme en tous les affaires humains il n'y a rien si necessaire, que l'ordre.*

*Chapitre quinzieme.*



Ognustes vous, dy-ie, Ischomaque, que vostre femme s'esmeut pour voz paroles? ou qu'elle en deuint plus diligente? Voire certes, respond Ischomaque, ie l'ay veüe rougir de hôte, & toute estonnée, ne pouant me donner que que chose que ie luy demãdois, & dont elle auoit prise la charge. Alors la voyât marrie, ie luy disois. Ne vous tourmêtez point ma femme, pourautant que vous ne pouez à ceste heure me bailler ce que ie vous demande. Trop apparente en bonne foy, est celle poureté, quand on ne peut auoir ce,

dont on a faute. Mais plus insupportable est  
 la difete, quand demandant, ce, que d'autres  
 fois vous avez eu en vostre puissance, vous  
 ne pouez point l'auoir. Car lors que lon  
 se scait despourueu d'une chose, lon n'est  
 iamais en peine de la demander. Mais, luy  
 dy-ie, vous n'estez point cause de ceste per-  
 te, c'est moy pour n'auoir point estably vn  
 certain ordre à toutes choses. Or n'est-il rié  
 entre les hommes ma femme, plus excel-  
 lent, ny plus necessaire que l'ordre. De cecy  
 vous fera preuue vne dance, en laquelle si  
 chacun se met temerement, & à la volée,  
 Elle vous semblera voirement vn trouble,  
 & confusion mal plaisente, & indigne d'e-  
 stre regardée. Mais estant menée d'un bel  
 ordre, de sorte que tous allent au branle, &  
 viennét à la cadence, c'est vn spectacle fort  
 ioyeux, valant bien la peine d'estre veu, &  
 escoute. Pareille raison y a il ma femme, en  
 la conduite d'une armée. Car menée sans  
 ordre, lon voit vn trouble merueilleux.  
 Et semble aux ennemys fort aisée d'estre  
 desconfite. Mais plus mal plaisente aux  
 amys, la voyant sans gloire, & totalement  
 inutile. Si en vn monceau le bagage, la fan-  
 terie, tât celle qui est armée legeremét, que  
 les corcelletz sont tous meslez ensemble,  
 avec l'hóme à cheual, & les charretes, CÔ-

ment pourront-ils marcher, donnant ainsi  
 empeschemēt l'un à l'autre? Ceux qui vōt le  
 pas, empeschēt les couteurs. Et les couteurs,  
 ceux qui font halto, ou arrestēt. Le charroy  
 empesche la caualerie, & les mulets la char-  
 rete. Le fant legier, celuy qui porte plus d'ar-  
 mes. Or les faillant combatre cōment ainsi  
 cōfus, cōmenceront-ils la mēlée? Car ceux  
 qui doiuent fuir à la premiere pointe des en-  
 nemis, pour les mettre en desordre. N'est-il  
 pas necessaire, qu'eux seuls en se retirant  
 rumpent les rens de leur armée, & la met-  
 tent en desarroy? Autrement va d'un ost biē  
 rengé. O combien est-il agreable aux amis?  
 Et si semble aux ennemis estre impossible  
 de le forcer, ou deffaite. Quel des amys ne  
 se resiouira-il, voyant un bataillon de corce-  
 lets bien complet, marcher en bel ordre?  
 Qui ne s'esbayra de la gendarmerie, & ca-  
 uallerie alant bien ferrez en bataille? Quel  
 des ennemys ne s'estonnera regardant les  
 gens à cheual, la fanterie, tant piquiers, ar-  
 chers, que tireurs de fonde, chacun en belle  
 ordonnance suiure son enseigne? Et mar-  
 chant bien rengez, & assurez, ores qu'ils  
 soiēt plusieurs milles, ce neantmoins ils vōt  
 tous si coyemēt, & sans tumulte, comme si  
 ce n'estoit qu'un seul homme. Aussi chemi-

nent ils laissant tousiours derrier' eux la grand compaigne descouuerte . Vne galere encore bien fournie de combatans, & de cheurme, pourquoy penserez vous donner effroy aux ennemys, audace, & allaigresse au amys, Si ce n'est pour la voir vouguer d'une grande furie & vistesse? Mais pourquoy-ceux qui vont sur mer n'empeschent ils iamais l'un l'autre? Si n'est que chacun demeure en son renc, tous entendent le signe par ordre, tous rament par ordre, & entrent, & sortent par ordre. Mais vn trouble & desordre, il me semble tout tel, que seroit, si vn laboureur confondoit l'orge, le ble, & les pois, tout en vn monceau. Puis quãd il seroit cõtreint faire du pain, des gasteaux, de la purée, boulie, ou autre pitance, il luy failut trier vn chacun a part. Combien qu'aupatauant il les eut peu tenir separez. Il ne faut donc pas chere amye, que vous tumbez en telle confusion. — Aussi ne ferez vous, pourueu que vous prenez bien garde de soigneusement disposer & manier, ce qui fera en nostre maison. Or affin que vous puissiez prendre à vostre souhait toutes choses necessaires, & qu'il vous soit loisible me bailler ioyeusement tout ce que ie vous

demanderay: Nous choisirons vn lieu conuenable, pour en retirer tout ce qui sera mestier. Et si apprendrons nostre despenchiere, en quel endroit toutes choses seront mises. A celles fins que quand besoing en sera, elles les en puisse prendre, & les remettre de rechef. Par ce moyen nous scaurons ce qui sera bien gardé, & pareillement ce qui sera perdu. Pourautant qu'vne place semble requerir ce qui luy defaut. Semblablement l'œil curieux verra incontinent, s'il y a rien qui se corrompe, ou aye besoing de reparation. Car la cognoissance des lieux fera que vous aurez promptement en main, tout ce que vous scauriez requerir. Sans iamais vous laisser chomer de rien. Vn trespropre, & tresdiligent ordre d'instruments me souuiens-ie auoir veu quelquefois Socrate, descendant iadis pour y voir dans vne nau de Pheni-ciës. La aduisay-ie en trespetit vaisseau vne infinité de meubles. Car avec multitude d'instruments de bois, cordages, & autres choses semblables, la pouffe lon hors, & luy fait on emboucher le port. La nau a besoing encore de plusieurs voilles, boulines, gumenes, gabies & autres pendants. Elle porte nombre infini de machines, & instrumets à feu contre les ennemys.

Aussi fait plusieurs armes pour les hommes N' ayant encore faite de nulle chose, dont l'on vse aux maisons pour toute sorte de banquetz. Et outre ce est elle chargée de beaucoup de marchandises, que le maistre conduict à respect du gaing. Or tout ce dōt ie vous parle estoit compris en beaucoup moins de lieu, qu'il n'en faudroit pour tenir dix petits lits en quatre. Neantmoins ie les obseruay chacune disposée en si bel ordre, que l'une iamais n'empesche l'autre. Et si n'ont point besoing de grand' recherche. Aussi ne demeurent elles pas si mal à propos rengées, que sur l'instant que la necessité s'offre, l'on ne puisse prendre vne chacune chose. Je trouuay le ministre du Patron, que nous pouons nommer Comite, Si tres-expert à sçauoir les endroits de la nef, qu'absent il vous eut sceu dire en quel lieu chacun outil estoit mis, & combiē il y en auoit en nombre, & non moins promptement, que vous sçauriez dire combien de lettres il y a en vostre nom. Et en quel lieu chacune est mise. Or le voyant rechercher à par soy tout à son aise, les choses dont il luy failloit vser en la nef, & m'esbahissant de sa queste ie luy vay dire à quoy il s'amusoit. Je contemple mon Amy, respond le Phenicien, comment le tout est dispose ceans, & si l'y

à rien esgaré de son lieu, ou chose qui ne soit bien maniable. Car il ne seroit point loisible lors que Dieu nous donne fortune & tempeste de chercher ce qui defaut, ny recouurer aisement, ny bailler ce, qui est mal ordonné & hors de place. Aussi se courrouce Dieu, & punit les paresseux & mal aduisez. Mais puis que son infinie bonté ne perd point ceux, qui ne font faute en la marine, ils ont de quoy estre cõtents. Et si ceux encore, qui en grande diligence s'esvertuēt à faire leur deuoir, sont preseruez de la main de Dieu, graces imortelles luy en soiēt rendues. Moy doncques voyant vn si tres-grand soing, pour la conseruation des meubles, dy à ma femme. Ne sera-ce pas vne grâce de lacheté & bestise à nous, si ceux qui viuent dans vne barquerole ores qu'ils soient tempestez, & batuz rudement de la tourmente, conseruent toutesfois leur ordre: Et qui plus est saisis d'vne horrible creinte, trouuent incontinent tout ce qui leur faut prendre: A nous doncques (dy-ie) habitants es maisons bien parties, pour toutes choses, & alsises en terre ferme, ne sera-ce pas vne grande imprudence, ny sachant trouuer des endroits propres, & commodes pour tous noz meubles? Soit ores assez dict, combien est profitable à tous, la bonne ordonnance

de son vrenfille. Et comment il est aisé trouuer lieu ppre à vn chacū outil domestique.

*Compartment des membres de la maison & de la propre assiete d' icelle.*

*Chapitre seiziesme.*



ELLE chose est encore voir toute sorte de chausseure disposée en bon ordre. Aussi est il contempler tous vestemés, ores que ce ne soient point des plus estimez, agencez en beau renc. Agreeable est la tapisserie : plaisants les vases d'crein, ioyeux le linge de table, & tout le reste, qui demeure au tour d' icelle, avecq' tout le demeurant des meubles. Voire certes iusques aux pots de terre, dequoy par aduerture quelque bauard iongleur se rira : mais ne fera-ia vn homme graue, & discret. Ains les voyant en bel ordre, & propremēt separez, les dira garder leur nōbres & mesures. Aussi vne vrenfille biē arrégée resēble à vne dāce de laquelle le milieu est beau estāt vn chacū esloigné en egalle distāce. Et non seulemēt le spectacle des danceurs en rōd, est fort plaisant : mais encore le mytā en est tresagreeable & ppre. Que ce que ie vo' dy ma femme, soit vray, vo' pouez sans nul dāger, & sans grand' peine en faire la preuue.

Mais il ne faut que cecy vous esmeue ou fache m'amie, cōme s'il estoit difficile d'apprendre les lieux, ou se souuenir en quel endroit toutes choses seront mises. Chacun sçait comme la Cité contient dix mille fois plus de place, que nous n'en auons. Toutes fois mādant quelque vous voudrez de voz esclaves pour acheter quelque chose, & du marché vous l'apporter en la maison, Il n'y en aura pas vn qui doute ou il luy faudra aller pour prendre ce, que vous luy aurez cōmandé. De quoy rien plus n'est cause, que le lieu ordonné particulièrement à toutes choses. Autrement si deux hommes s'entrechërchoient en lieu non accordé, ils defauront plus tost que se rencontrer l'vn l'autre. Cela leur aduiendroit pour n'auoir prefix vn lieu, pour s'y attendre. Voila ce, dont ie me souuiens auoir premierement aduifée ma femme, touchant la disposition de noz meubles. Et vo<sup>9</sup> sembloit-il, Ischomaqu'elle escoutast volontiers ce que tant curieusement vous luy monstriez? Ouy en bōne foy. Et si m'asseura y mettre pour l'aduenir tresbonne diligence. De quoy i'eu fort bonne preuue, se moustrant des lors si gaye & contente, comme si de pauureté elle fut tumbée en grand' opulence. Me priant que de ce pas ie luy apprinsse, en la forme susdi-

te, le moyen de bien ordonner sa maison. Dites moy de grace, Ischomaque, comment vous luy disposates, & les lieux & les meubles ? Il me sembla (dict Ischomaque) que ie luy deuois plus tost monstrier le reuenu & efforts de la maison, laquelle n'est point decorée de diuers bastimens, pour la magnificence & ostentation: Mais construite & recouuerte de sorte, qu'elle ressemble à des vaisseaux trescommodes, pour contenir toutes choses necessaires. Or les lieux semblent demander ce qui est propre à vn chacun. Pour le premier en nostre chambre, estant en la plus seure & retirée partie de la maison, se reserue la tapisserie, & vases plus riches, avec le surplus des choses precieuses. Les lieux secz, requierent les blez. Et les froids, les vins. Les lieux esclarciz veulent contenir ceux qui en trauaillât ont besoing de la clarté, ensemble leur oultiz. Ie luy monstray d'auantage les sales pour manger, fort bien parées, fresches en esté & chaudes en hyuer. Pour le surplus elle vit comme toute la maison regardoit droitement vers le my  $\Rightarrow$  dy: A fin que durant l'hyuer le soleil y donne dedans, & qu'en esté elle soit vmbagée. Encore luy descouury-ie, comme les baings separent l'estage des hommes, du ferrail des femmes. A celles fins que rien du dedans

ne soit trāsporté ailleurs, & que les esclaves ne vissent sans nostre ſceū, à procer. Car les vns, à raison de leur enfans, en font faitz plus vtiles : mais les malins conioints à leur femmes en font plus prompts au malefice, & à tromper occultement & à cachettes.

*De la diuision des meubles & de leur places. Des belles remonstrances que lon doit faire à celuy ou celle qui fait nostre despence. Et du naturel & complexion dont lon le doit choisir.*

*Chapitre dixseptiesme.*



ES choses deduites comme nous auōs dit, tumbarnes sur la separation des outils, selon l'estat à quoy ils seruoient. Premièrement furent assemblez ceux qui sont propres aux sacrifices. Mettant apres en certains garderobes, tous ornemens de femme, qui seruent aux iours solemnels. Ce faict les habits des hommes, tant pour la guerre que pour les iours de feste, furent separez. Autant en fut faict du linge, lodiers, contrepointes, couuertes, & matelats. Mettant l'vne partie au corps de logis des hommes, & l'autre en celuy des

femmes. Le semblable fut fait de toute sorte de chausseure, pour le service des hommes. Autant de ce qui appartient aux femmes. Au reste l'ordre des armes fut separé de tous autres instruments. Les outils du tissier eurent leur lieu propre. Aussi eurent ceux qui seruent pour faire la farine. Semblablement pour la Cuisine. En autre endroit ce qui duit pour les baings. En autre ceux des tables. La may à les siens, tât pour passer, que pestrir. Bref le tout fut proprement ordonné & chacun meuble mis en son renc. Separant en fin, ce dont on vse iournellement, des meubles seruants aux festins & bons iours. Les fruits qui doiuent estre mangés en vn mois, nous les mettons à part. Et ceux en outre que nous auõs estimé pouoir suffire pour tout l'an, les auõs fait mettre en deux endroits. Par tel moyen nous verons plus clairement, si les viures dureront iusques à la fin. Or apres auoir generalemēt separé toutes choses, no<sup>r</sup> mismes ordre que chacune fut portée en son lieu cōuenable. Ce fait no<sup>r</sup> auõs baillé aux seruiteurs les outils, dõt à toute heure ils vsoiēt. Cōme font ceux de la cuisine, de la bolágerie & du mestier, pour faire les toiles. Pareillemēt de to<sup>r</sup> autres. Aduisant ceux q en auroiēt la charge en quel endroit il le leur faudroit mettre.

A fin que soigneusement ils prinrent garde que ce que nous leur commettions en main fut proprement conserué. Mais les meubles que l'on reserue pour les bons iours, & pour banqueter noz hostes, ensemble le reste, dont l'on n' vse pas souuent, nous les auons donnez en charge à la lingiere ou femme de chambre. Luy monstrant encore leur lieux particuliers.

Denombrées donques routes ces choses, & vne chacune couchée par escript, nous l'auisames de bailler à ceux qu'il appartient, ce dont l'on luy feroit demâde. Pour ueu qu'elle se souuint fort bien à qui elle le donneroit : à fin que l' ayant recouuert elle le mit de rechef en son lieu propre.

Or auons nous commise la charge de nostre despence du beau commencement, à celle qui nous à paru la plus diligente, & la plus sobre, tant en son manger, & boire, que du sommeil. Mais sur tout haineuse des hommes. Et qui fut outre-cc, femme de fort bonne memoire. Ayant la discretiõ de preuoir, que se monstrant negligente, elle ne rapporteroit de nous, que mal, & desdaing. Au contraire nous gratifiant par tout, elle en seroit dignement guerdonnée. Et si l'apprenions d' auantage, comme elle deuoit estre de fort bonne volonté en nostre endroit.

droit. L'asseurant, que quand nous aurions du plaisir, elle en auroit la bõne part. Et que si rié d'ennuyeux nous suruenoit, elle y seroit appellée. L'enseignant au reste que sur tout elle deuoit estre soigneuse de l'accroissement de nostre maison. Cõme celle à qui nous donnions la puissance de pouruoir au tout. Avec assurance que toutes bonnes fortunes nous seroient communes ensemble. L'induisant en outre à la iustice, & equité. Luy faisant voir les iustes estre plus honorez de nous, que les iniustes. Et les bons, plus richement viure, & en plus grande liberté, que les malins. En fin nous l'establissons gouuernante vniuerselle de toute nostre famille.

*Du deuoir de la mere de famille pour la conseruation de ses loix domestiques.*

*Capitre dixhuitiesme.*



E tout ainsi ordonné, ie dy à ma femme, Socrat, rié de tout cela ne deuoit estre profitable, si elle de sa part ne se parforçoit, que nostre ordonnance demeurast tousiours en son entier. La faisant souuenir, comme es villes bien policiées, il ne sembloit pas suffire aux Citoyés, establir de sainctes loix, Si en mesme in-

## DISCOVRS DE L'EXCEL.

stant ils n'esleuoient des magistrats, pour les faire Inuiolablement obseruer. Avec iurisdiction de haut loüer, ceux qui viuroient selon la loy: Et punir, ceux qui se trouueroient les en freindre. Je remonstrois donc à ma femme, ne deuoir seulement dire loix sur sa famille: mais encore estre de son estat, presider pour la conseruation d'icelles. Prenant garde si le tout va selon son opinion. Faisant la ronde au tour de ses meubles, & ouuriers, en parcille façon que fait le capitaine d'un fort, autour de sa garde, & murailles. Ou qu'elle fit tout ainsi que les cōmissaires des guerres, lesquels faisant les monstres non seulement prennent garde aux soldatz: mais aussi à leur armes, & cheuaux. L'auisant d'auantage, Qu'à l'exēple des Reines, elle deuoit selon sa puissance recognoistre la vertu des bons: Tançant, & punissant ceux qui forfairoient. Somme toute, ie l'amonestois ne deuoir point estre fachée, si pour la conseruatiō de nostre maison ic luy mettois sur les bras plus de charge, qu'à nul des seruiteurs. La priant considerer à par soy, les vallets ne s'aider point des biens du maistre, si non en tāt qu'il le leur faut administrer, garder, & rendre. Mais s'en seruir ne leur est nullement permis, fors de ce que le maistre leur donne. Puis donques que tout

est au seigneur, tout est pour son usage, à qui affiert-il pl<sup>9</sup> en auoir soing, & cure, qu'à celuy, qui bien conserué en prend le profit, & contentemét? Au contraire perdu, ou esgaré, seul en resct le dōmage. Mais dy-ie, cōment escoutoit elle ces choses? Comment vous obeyt elle en cela? Comment! dit-il, ma femme me respond; mon aduis n'estre point bon, si ie cuidois mes admonitions luy estre grieues, ny desplaisentes, lors que l'ay aduisée s'esvertuer pour la cōseruation de nostre commun bien. Adioustant que ce luy seroit chose plus insupportable, si ie luy mandois mettre à nonchaloir noz affaires, Que si par mon commandemét elle estoit induite d'en prendre la cure. Attendu que comme toute femme sage ayme naturellement estre plus soigneuse de ses enfants, que les oublier: Pareillement plus delectable luy seroit d'administrer ses biens, lesquels pour estre particuliers sont tresagreables: *propres* Que si par negligence elle les mettoit en arriere. Adōc rauy de ce que respondoit ceste gētil fēme ie luy vay dire. Ainsi m'aic Iunon Ischomaque, si vous ne me peignez icy vn esprit de femme vrayemēt Auguste. Je vueil encore, repliqua Ischomaque, vous faire recit d'autres particularitez qui mōstrēt biē mieux la magnanimité de son courage.

Lesquelles feulemēt ouyes vne fois de moy elle approuua, & soudainemēt obeyt à ma femōce. Racontez moy qu'est ce, luy dy-ie, car beaucoup plus plaifant me fera d'ouir la vertu d'une damoiselle viuāte, Que si Zeuzis m'en monstroit vne qu'il eut excellemment bien tirée.

*La tromperie des fards estre meseante entre les mariez & aussi tost descouuerte. Et comme en trauaillant s'acquiert vn teint clair & naïf: & si par mesme moyen lon pouruoit à sa santé, & à ses affaires. Chap. 9.*



Tant, poursuit Ischomaque, Moy la voyāt vn iour enduite de Ccruse, pour paroistre plus blanche: Et encore peinte du iust d'orcavete, pour se monstrex mieux coulorée, que de sa nature: Mōtée en outre sur de gros patins, afin d'estre veu plus grande, Je l'interrogue. Ditez moy ma femme, si vous me iugerez plus fidelle compaignon de voz fortunes, & plus digne d'estre aymé de vo<sup>9</sup>, en vous monstrāt mes

biens, tous tels qu'ils sont : sans me vanter d'auoir plus de reuenu que ie n'ay, & sans vous cacher rien qui m'appertiene. Que si ie me parforçois vous tromper, voulât vous persuader estre plus riche, que ie ne suis, vous faisant monstre d'argent faux, de carcans de bois surdorez, & de vestemens de pourpre contrefaite, toutesfois ie vous les voudray pleuir fins, & tels qu'ils ressemblerent. A quoy sur l'instant elle replica. Qu'est ce que vous dictes? La à Dieu ne plaise, que vous soyez tel en mon endroit. Car vous ayant apperceu de telle nature, iamais ie ne vous aymerois de bon cœur. N'est-il pas vray ma femme, que no<sup>s</sup> nous sommes assés blez, pour communiquer noz personnes ensemble? Lon en parle ainsi dit elle. A scauoir mon donques, poursui-ie, si ie vous paroistray plus aymable, en nostre commune conuersation, mettant peine de vous faire esprouuer mon corps estre brusé, sain, ferme, & disposé, & par consequent bien coloré, Que vous montrant mes yeux oints de Cinabre, ou d'autre couleur incarnate? Et par ce moyen vous trompant en nostre societé mutuelle? Comme celuy, qui pour ma naturelle couleur, vous ferois, voir & baiser le vermillon? Vraymēt, dit elle, ie ne verrois onques le Cinabre si volūtiers, que

vous. Et n'y à teint de pourpre, qui me plaise tant que vous. Ny nuls autres yeux fardez me contentent tant que les vostres bien sains. Pensez (dy-ie) ma femme le semblable de moy. Car il n'est teint de ceruse, ny d'orcanete, qui me plaise tant que vostre couleur naturelle. Et tout-ainsi que les Dieux immortels ont faict cherir parenssemble les toreaux aux genisses, les beliers aux brebis, les cheuaux aux iuments, les aliant avec la pure simplicité de leur sexe: Pareillement ont ils voulu que les corps des hommes, & femmes purs & nets, sans aucun fard, fussent entre eux plus agreables. Or les tromperies des fards pourroit par aduerture decevoir les estrangers: Mais ceux qui viuent tousiours ensemble, Il est necessaire que si l'vn en veut tromper l'autre, qu'il soit incontinent descouuert. Car au leuer du matin, auant s'estre parez, tels abus sont apperceuz, ou par la sueur, sont manifestez, ou par les larmes paroissent, ou en se baignant, la verité est cognue. Mais pour Dieu (dy-ie) alors que vous respondit elle? Quoy plus, dict Ischomaque, fors que du despuis elle n'entreprint telles choses aussi. Seulement se perforça elle des lors, de paroistre bien nette, & proprement atournée. Me requere-

rât au reste que si ie pouois luy dōner d'autre conseil, moyenant lequel elle pour l'aduenir ne parut seulement belle, mais le fut à bon escient, Que ie le luy descourisse sur le champ. Alors Socra. l'admonnestay-ie, ne demeurer à la façon des esclaves tousiours assise. Mais plustost sous la bonne faueur des Dieux qu'elle mit peine, comme c'est le deuoir d'une Dame de maison, d'endoctriner ses seruantes qui feroiēt les roilles en tout ce qu'elle seroit plus entendue que les autres. Et apprendre par mesme moyen ce qu'elle ignoreroit. L'aduisant en outre prendre garde à son boulangier. D'assister à sa despenciere, quand elle mesurerait quelque chose. Et qui plus est donnat le tour à sa maison, Considerant comme le tout y est en ordre. Et si chacun meuble est en son lieu. Aussi luy remonstray-ie, qu'en ce faisant elle se feroit re-nommer pour femme diligente. Et outre ce, en se pourmenant elle se desennuyeroit. Adioustant tresalubre estre l'exercice du corps: & pour ce respect ne luy seroit point mesceant le teindre, le sauoner, l'empeser, le passer, ny le secoüement des habits, lodiens, & tapisseries, pour puis apres les remettre en leur lieux. Car apres le mouuement du corps, le manger est plus

plaisant, & de meilleur goust. Et la fanté en auient plus degourde. Ioint que la couleur, & le teint s'en acquiert pl<sup>9</sup> clair, & fin, & le regard plus gracieux. Encore dy-ie à ma femme qu'il la feroit fort beau voir cōtestant avec ses filles de chambre de la netteté, & bien seance. Les adressant encore comme bien vestues elles marcheroient de bonne grace, & maintié honeste. Le l'auisay en outre ne deuoir par contrainte, à la sorte des esclaves, entreprendre ces œuures. Et que d'autant luy seroient elles plus scantes, cōme d'vn plus frâc courage elle les mettroit à fin. Bref ie luy mys deuant les yeux comme celles qui ayment tousiours estre, sans rien faire, tranchant des grand' Dames, desireuses pour ce respect d'estre magnifiquement vestues, & paroistre belles mercy au fard, ne seruir à tout le monde, que de farce, & de moquerie. Finablement vous scaurez Sôcrat, que ma femme instruite par moy, vit selon mes enseignements: & en la forme, & maniere que ie viens de vous raconter. Alors m'auançant, ie luy vay dire. Il me semble pour le commencement Ischomaque, auoir entendu à suffisence les particularitez requises, & le deuoir de la femme mesnagiere. Qui selon mon opinion, vous tourne à tous-deux à vne grand' louange.

ce le

Reste maintenant que vous me racontez  
 voz œuvres, lesquelles vous font bien ouir  
 de tout le monde. Sus donques commen-  
 cez ie vous prie, tant pour vous resiouir  
 vous-mesme, en les recitant; Que pour me  
 faire entendre à moy les actes d'un homme  
 de bien, & honeste: Desquels appris que ie  
 les auray, i'entens si de moy se peuuent  
 apprendre, ie vous rendray graces immor-  
 telles, & de mon possible en feray la re-  
 cognoissance. Iamais Dieu ne m'ait Socrat  
 si ie ne vous raconte de fort bonne volonté  
 tout ce que ie fay. A celles fins que si ie me  
 fouruoye, ie sois par vous remis & amendé.  
 Que ie vous amende moy: dit Socrat, *Vo<sup>o</sup>* *f* *case*  
 qui estes parfaitement gentil & honeste, &  
 par quel bout l'entreprendrois-ie? n'estant  
 estimé que suyure choses vaines & friuoles  
 voire iusques à mesurer l'air? Adioustez y  
 que l'on me croit estre pauvre, qui semble  
 estre la plus grâde folie du monde. Et vous  
 diray Ischomaq ce nom de pauvre d' au-  
 tresfois m'auoir esté facheux & insupporta-  
 ble, iusques à ce qu' vn iour ie failly au de-  
 uant du cheual de Nicias le forein, que tout  
 le peuple suyuoit à la foule, pour le regarder  
 Et duquel plusieurs tenoient de fort longs  
 propos, en faisant grande estime. Ie aussi ap-  
 prochant le cheuauteur m'enquiers de luy

si ce cheual estoit fort riche ? lequel me regardât de trauers, en opiniõ que ie n'auois guiere sain le cerueau, puis que ie luy faisois telle demande, me respond, Et quand as-tu veu les cheuaux auoir des richesses ? Alors commençay-ie à prendre cœur & me desennuyer, entendant qu'un cheual ayant de la nature les membres & l'esprit parfaict, pouoit ensemblement estre & bon & pauure, & m'asseuray qu'à moy hõme, par mesme cause, m'estoit il loisible d'estre bon. Mais vous en fin faictes moy vn discours de vostre maniere de viure. A fin qu'en vo<sup>9</sup> escoutant, si possible m'est, ie l'apprenne. Auec promesse, que des demain ie commenceray à l'ensuiure. ESTIMANT ce iour bien heureux, qui me donnera commencement à la vertu. Vous gabez (dict Ischomaq)

Ce neantmoins ne vueil-ie faillir,  
vous raconter entierement  
la raison de ma  
vie.



*Que les richesses sont à priser, comme  
celles qui appuyent & decorent la  
Patrie, soy-mesme, & ses amys.*

*Et du deuoir du bon pere de famille.*

*Chapitre vingtiesme.*

**M**OY doncques me souuenant auoir appris les Dieux ne permettre point aux hommes, d'heureusement manier leur affaires, sans la cognoissance des choses, que nous deuous entreprendre. Et moins sans se diligenter, pour les mettre à fin fortunée. Voyant en outre, que des pl<sup>9</sup> aduisez & soigneux, les vns ils combloient de tous biens & bon heur, Les autres non: Ie me deliberay des-lors seruir & reuerer la bonté diuine: Requerant en grande deuotion, me donner sur tout, la santé à souhait, Accompagnée de la bonne force du corps, Auecques des honneurs en la Cité: Et me continuer la bonne volonté dans le cœur de mes Amys: De preseruer en guerre moy, & ma bonne reputation: Et me dōner en somme vn accroissement honorable des biens domestiques. Ouyāt cela ie luy demāde, Auez vous soing Ischomaque cōmēt vo<sup>9</sup> acq̄rez des richesses? Attendu qu'estāt opulēt

vous serez contraint ambrasser vne infinité d'ennuyz, pour mieux conduire voz affaires? Ouy vrayment, dit il, que i'en ay cure & bien grande. Car chose tresplaisante est (à mon aduis) que d'honnorer magnifiquement les Dieux. Aussi est il subuenir aux amis en leur necessité. Et qui plus est, pour n'endurer nostre Communauté auoir disete de rien. Voz raisons (dy-ie) sont en bonne foy, trespertinentes, & perentoires, Et dignes d'un trespuissant Seigneur. Pourquoy non (dit il) veu que plusieurs du Commun ne peuvent viure sans l'appuy des autres: Les aucuns sont prou contents, ayant en leur puissance, ce dont ils ont besoing pour leur viure, Mais d'autres plusieurs tant sont abondants en richesses, que non seulement peuvent ils bien conduire les maisons & en cōferuer leurs rentes: mais encore moyennant icelles ils decorent leur public, & en releuent leurs Amys. Or ne voy-ie pourquoy ceux-cy ne doiuent estre estimez de vous, Comme personnes de haut courage & magnifiques? Ains suis-ie tenu, dit Socrat, avec plusieurs autres de haut loüer telle race d'hommes. Mais vous Ischomaque, poursuuez Ce que vous auez commencé. Sçauoir est comment pour augmenter vostre force corporelle, vous procurez la santé? Cō

ment vousloist-il euader bragardement des perils de la guerre? Bref comment dressez vous la mesnagerie, pour agrandir vostre maison? Cela ouy, ie me contenteray de vo<sup>r</sup> pour ceste heure. Surce Ischomaq. Toutes ces choses Socrat, s'entresuyuent l'une l'autre par ordre. Que chacun avec manger sobre, confit du trauail moderé, puisse longuement entretenir la santé. Car en trauaillant s'accroit de plus en plus la force. Et celuy qui s'exercite au maniment des armes, plus gaillardement & d'homme de bien se preserue il en la guerre. En outre quiconque met grande diligéce, sans iamais s'acaignardir autour de ses affaires, Il est consequent que son bien en augmente. Ie vous accorde bien, dit Socrat, & en suis la moymesme, que tout homme qui prend peine, se diligéte, se trauaille, accroit beaucoup plus tost sa maison. Mais ie scaurois volontiers de vous, moyennât quel exercice vous entretenez tant la santé, que la force corporelle? Et comment vous practiquez les armes? & par quel soing vous agrandissez voz rentes? Si que loisible vous soit & subuenir à voz amys & rendre plus fort vostre commun. *Rep.* Voila que c'est ce que volontieremét i'ourois de vous. Ma coustume est (dit il) Socrat me leuer aussi tost le matin, que i'entés quel

## DISCOVRS DE L'EXCEL.

qu'un estre dans la maison, ayant affaire de mon ayde. Or aduenant qu'il me faille despecher aucuns negoces par la ville, ie m'y auoye, prenant ce chemin pour exercice. Mais n'y ayant nul affaire, ie commande à vn page me deuancer vers la cense, à tout vn cheual de seruire: Où tout à pied le petit pas, ie m'achemine, vsant paradventure de plus vtile trauail, que si ie me fusse pourmené dans le Xyste, ou les luitteurs & voltigeurs s'exercent. Paruenu au village, soit que i'y aye des planteurs d'arbres, ou laboureurs ou voituriers, portant des blez, i'observe & contemple comment vne chacune chose y est parfaite. Iettant à par moy, si possible seroit, de meilleur en rien, ce qui est present. A fin de mieux dresser les ceures & les agécer plus cōmodemēt. Ce fait le plus souuēt ie mōte à cheual m'exercitāt à le piquer, cōme pour le seruire de la guerre. Ores à pied coy, ores pelo repelo ou à passades. Tantost le galopant en rond à toutes mains: Tantost luy faisant prédre vn carriere: Sans l'espargner au reste, ny à bondir vn fossé ou la haye, ny à faire toutes voltes. Bref ie luy fay à nage passer la riuere. Prenāt garde tāt que possible m'est, que le cheual en ce faisant ne se foule de pied, ny iambe. Apres cela ie redōne mō cheual au page

pour le ramener tout bellemēt à la maison  
 Emportāt toutesfois des chāps, ce qui nous  
 faict mestier en la ville. Ce pēdant ie m'y en  
 reuay ausi vne fois allāt le pas. Tātost pre-  
 nāt la cource à toute force, iusques à tāt que  
 ie foy de retour chez moy. La ou apres estre  
 bien baigné & nettoyé, ie me merz à table,  
 prenāt ma refection de maniere, que ie puis  
 se durer tout le reste du iour, sans estre affa-  
 mé, ny chargé de viande. I'atteste Iunon (dy  
 ie alors) si vostre facon de faire ne me cōtē-  
 te sur tout autre chose. Car vser en vn mes-  
 me tēps les choses, qui entretiennēt la santé  
 qui conseruent les forces, Qui radressent  
 pour la guerre, Et qui en outre facent croi-  
 stre le reuenu, ce me semblent actes pleins  
 de grand' merueille & excellence. Or qu'il  
 soit vray que curieusement vous faisiez tout  
 ce dessus en vecy de bōnes enseignes. Pour  
 le premier l'on vo<sup>9</sup> voit en toute saiso iouis-  
 sant de la santé à souhait, alaigre & dispos  
 en tous voz membres. Et n'y à homme qui  
 ne vous sache estre (moyennant la bonne  
 faueur des Dieux) l'vn des plus seignalez  
 cheualliers de la seigneurie. Et renommé  
 encore des plus opulents. Quand bien (suyt  
 Ischomaq) ie serois tout ce q' vo<sup>9</sup> dites si ne  
 puis ie pourtāt euader la calūnie des hōmes

Vous attendiez paraduéture que ie me disse  
meriter pour ce respect estre estimé du peu  
ple homme de bien & honeste.

*Continuation du deuoir de l'homme de  
bien & iuste.*

*Chapitre vingt & vn.*



IN S estois-ie desia prest, m'é  
querir de vous comme estant  
mis en qualité vous endurez  
vne proposition ou la repro-  
chez? Ne vous semble il pas  
(dit Ischomaq.) que ie pouuois encore fort  
bien à mes deffences, ne nuisant à personne  
quelconque & profitant à tous ceux dont ie  
me puis auiser? Aussi vous croy-ie n'estimer  
pas que ie m'occupe à conuaincre les autres  
Quoy que i'en cognoisse plusieurs qui en  
priué, & en commun nuisent à beaucoup, &  
ne profitent à personne. Faites moy encore  
(dy-ie) entendre, si vous descouurez onques  
à d'autres ces belles conceptions? Mais sa-  
chez (dit il) que ie n'ay iamais loisir de cho-  
mer en cest' exercice. Soit ors que ie mes-  
force reprocher les accusations ou deffen-  
ces de mes subietz ou louant quelqu'un en-  
uers mes amys ou le vituperant. Soit quand  
ie tache

ie tache d'accorder par arbitrage les cōtro-  
 uerses, & dissentions de mes aliez. Leur re-  
 monstrant de cōbien leur seroit-il plus pro-  
 fitable demeurer amys qu'ennemys? Dauā-  
 tage estāt ioint à vn chef d'armée, ores no<sup>p</sup>  
 tançons quelque soldat, ores nous deffen-  
 dons ceux qui sans occasion sont accusez.  
 Et auenant que quelqu'vn soit condamné  
 à tort, nous en debatons par ensemble. Au  
 demeurant ce que conseillémēt nous vou-  
 lons estre fait, nous le louons. Au contraire  
 ce que nous semble ne deuoit estre entre-  
 pris, nous le reprenons. Mais plusieurs fois  
 Socrat, m'a lon appellé en iugement pour y  
 determiner de quelle peine ou amende ie  
 meritois estre puny. Et avec qui a ce esté,  
 dy-ie, que vous avez eu proces. Car ie n'en  
 auois onques riē entēdu? Avec ma femme,  
 dit-il, Or, m'enquiers ie, cōment contestez-  
 vous? En fort grad' equité, adiousta-il, pour-  
 ueu q̄ ie dise choses veritables, & cōmodes.  
 Mais auenāt q̄ i'en cōtrouue d'autres nō ve-  
 ritables, ie ne puis, ainsi m'ait Dieu Socrat,  
 rēdre meilleure vne mauuaise raisō. L'entēs  
 biē, dy-ie alors, c'est parauēture q̄ d'vne mē  
 songe vous n'en scauriez faire vne verité.  
 Mais peut estre q̄ ie vous detiēs trop lōgue-  
 ment Ischomaq. qui voudriez, à mon aduis,  
 desia vous en estre alé. En bōne foy, dit-il, ie

ne m'en iray ia que l'audiēce ne soit tenue. A ce que ie voy, dy-ie adonc, vous ne procurez rien plus, que cōseruer la renommée d'homme de biē & honeste: Car iaçoit que vous ayez plusieurs affaires requerants grādemēt vostre diligence, Neantmoins ayāt promis à voz hostes, vous pour ne les abuser point, les voulez attendre. Quant aux affaires, dit-il, dont vous parlez, ils ne me sont ia en obly, Ayant aux champs des fermiers, qui les procurent.

*La maniere de choisir & radresser vn  
Procureur. Chap. 22.*



Sçauoir mō repliquay-ie, puis que vo<sup>9</sup> sçauēz auoir besoing d'vn procureur, si vous entendant ou ils s'en trouuera vn bon, estes autant curieux de l'acheter que vous feriez vn expert maçon ayant à bastir? Ou bien les instruisez vous des leur ieunesse? Moy-mesme voiremēt, dit-il, pren bien la peine de les instruire. Car quelque soit, celuy qui doit estre substitué & commode, pour en mon absence, faire mes affaires, ne faut-il pas qu'il entende tout ce que ie sçay? Or si ie suis idoine, pour presider à mes negoces, ne me sera-il pas loisible d'en apprendre vn autre, pour

le rendre suffisent? Il faut doncques en premier lieu, dy-ie, que celuy qui doit porter vostre charge ait vne grande deuotion enuers vous, & vostre bien. Car sans vne bõne volonté, à quoy vous pourroit profiter la prudence & sçauoir de vostre procureur? Rien totalement, respond-il. Aussi me parforceray-ie sur tout luy enseigner de quelle affection il doit aymer tant moy, que mõ profit. Comment bons Dieux, dy-ie, pourrez vous apprendre la bienueillance à celuy que vous aurez esleu pour vostre profit? Fort aisemēt, adiousta-il, en luy faisant courtoisie, si les Dieux m'ont donné de quoy. Dites-vous, m'enquiers ie, que ceux aux quels vous aurez fait part du vostre, seront par apres plus inclinés à vous porter bonne volonté, & à procurer vostre bien? Voila Socrat, poursuit-il, le meilleur outil q̄ ie voy pour parfaire les amytez, Voila les cordes pour attacher les cœurs des hõmes. Et tous ceux, dy-ie, qui vous cherirõr, seront-ils duifants, pour pouuoir à voz affaires? Car ne voyez vous pas, ne se trouuer à grand peine homme qui ne ayme bien soy mesme? Toutefois la plus grand part ne daigner mettre diligence pour conquerir les choses mesmes, qui leur rapporteroient grand profit? Mais, repliqua Ischomaque, ceux que i'ay establiz

## DISCOVRS DE L'EXCEL.

pour presider à mes faciendes, ie leur enseigne plustost comment ils en doiuent estre soigneux & diligents. Commét pour Dieu, dy-ie, pouez vous faire cela? Car ie pensois moy, estre du tout impossible, que lon peut apprendre vn autre, à estre diligent. Aussi est-il vrayement, dit Ischomaq. hors la puissance des hōmes, que pour belles remōstrances, que vous saches faire, vous les rendez tous cōmodes, & soigneux. Quels dōques, dy-ie, sont les plus capables, & propres à estre endoctrinez, dites le moy plus clairement? En premier lieu, fait-il, vn trop friant de vin, ne peut par aucun artifice, estre fait curieux, ny diligent. Par ce que l'yurongnerie luy tollira la memoire des choses qu'il faudroit entreprendre. Alors ie replique. Sont ce les yurōgnes seulemēt, qui ne peuuent estre faiçts propres aux procurations? Ou sily en a encore d'autres? Si a mō, dit-il, cōme sont les dormards. Car le procureur endormy, cōmēt fera il de son costé ce qu'il faut? Ou cōmādera les autres pour faire les œures necessaires? Quoy donques sont ce ceux-cy seulement, dy-ie, qui sont inhabiles pour prendre la cure des affaires? ou s'il en est encore d'autres? Il m'est biē encore aduis, poursuit-il, que ceux qui sont captiues es amours folles ne peuuent se diligēter en

L'yurong-  
ner.

L'endor-  
my.

L'amou-  
renx,

autres occupations. Forcez de suivre leur desirs & voluptez. Aussi pour dire vray, ne trouuera lon esperance, qui plus contente, ny soing plus delectable, que celuy qui appartient au plaisirs de l'amour. Et n'y a intermissiõ qui admeine peine plus insupportable que quãd l'amãt est debouté de la iouissance de ses amours. Je ne vous cõseille dõc point, que ceux que vous cognoistrez estre de telle cõditiõ, soiët admis à porter la charge de voz affaires. Quoy dõcqs, dy-ie, ceux aussi qui sont conuoyteux du gaing, seront ils aussi insuffisents pour estre appris, à negocier les besongnes domestiqs? Nenny en bõne foy, respõd-il/non non, ce sont les pl<sup>9</sup> dociles, & capables d'entendre la diligence qu'il faut mettre en vn mesnage. Leur mettant seulement deuant les yeux, cõme le soing ne leur rapportera autre chose, que gaing & cõmodité. Ceux donques, repliquay-ie, qui se contiennët de ce que vous leur auez defendu, & sont desireux du gaing mediocre, cõment les instruisez-vous, pour soigneusement manier voz affaires? Fort claiement, respond-il, & de bonne sorte, Socrat, car les voiant curieusement se diligenter, ie les loue & honnore. Aussi les voiant negligents, ie me parforce de leur faire, & dire des choses, qui les en feront resentir.

*Le conuoyteux de gagner.*

Que l'œil du maistre est celuy qui fait  
le plus commodement mettre à fin  
ses œuures. Et le reste des bonnes  
parties que doit auoir vn Procureur.  
Chap. 23.

**P**oursuiues, dy-ie, Ischomaque,  
& reprenez ie vous prie, vo-  
stre propos depuis c'est en-  
droit, ou vous parliez d'ensei-  
gner le soing, & la diligence,  
& me declarez ouuertemēt cecy. A sçauoir  
mon si vn paresseux pourra rendre diligēts  
les autres? Le croy bien que non, dit-il, Nō-  
plus qu'un ignorant la musique pourra fai-  
re de bons chantres. Aussi est-il impossible  
qu'enseignāt mal vn maistre, le disciple de-  
uienne sçauāt. Ou que le Seigneur morne,  
& faitard face ses seruiteurs diligents. Et  
pour vo<sup>9</sup> le faire court, Je ne croiray iamais,  
que sous chef de famille lache, & fait-neāt,  
les domestiques sceussent, ores que la bon-  
ne nature les accompaignat, rien appren-  
dre, qui vaille. Bien me souuient-ie auoir  
veu de tresmeschants seruiteurs, & inuti-  
les, sous de bons maistres, Mais non sans  
porter quelque insigne dommage. Somme

*Diligent  
sur tout,*

route, quiconque veut bannir la paresse, & le nonchalloit du courage des autres, pour les rendre attentifs aux affaires, il doit luy-mesme le premier estre soigneux, & de pres pouruoyant à leur besongne. Tant pour sentir gre à ceux, qui gentiment feront leur tache, Que pour ne differer la peine, à celuy qui sera paresseux. De fort bonne grace me semble iadis auoir respondu vn soldat barbare au Roy. Qui s'enquerant des plus experts à nourrir cheuaux, comment en peu de temps il pourroit en rengresser vn fort excellent, qui luy estoit tumbé en main. Aussi tost le barbare respond, l'œil du maistre Syre, vous l'aura tout incontinent ramonté. Pareillement me semble-il Socrat, que le regard du Seigneur peut singulierement bien rendre tout autre chose, & meilleure & plus belle. Et quand, dy-ie, vous aurez fait vostre procureur fort diligent pour soigner ce que vous luy aurez commadé, sera-il assez commode pour disposer voz affaires? Ou requerez vous d'autres parties pour la suffisence d'iceluy? Si fay-mon dit Ischomaque. Car il luy reste encore scauoir quand, & comment faut *Truailler* entreprendre vne besongne, & quand la *à temps.* laisser? Autrement tout autant vous seruiroit la diligence d'vn procureur, comme

## DISCOVRS DE L'EXCEL.

*ſcavoir  
cōman-  
der.*

celle d'un medecin, appellé pour le ſecours d'un malade, lequel ſoir & matin il viſite, ignorant toutesfois comment & par quel remede il faudra pouruoir à ſes maux. Or repliquay-ie, quand il ſcaura manier les affaires à temps, fera-il alors aſſez capable, pour la procuration? Le croy, dit-il, luy eſtre beſoing encore, cognoiſtre comment il commandera le reſte des ouutiers. Mais direz moy, adiouſtay-ie, apprenez-vous voz procureurs à ſcavoir commander? Le m'en parforce, dit-il, comment, de grace, dy-ie, radreſſes-vous voz hommes pour ſcavoir commander les autres? Surce Iſchomaq. forement certes, & d'une façon, qui vous fera rire, ſi ie vous la raconte. Ce n'eſt en bonne foy choſe pour rire, dy-ie, Car quel que ſoit qui ſache monſtrer de commander aux hommes, il eſt notoire que tel ſcavoit enſeigner le deuoir d'un Seigneur, & quiconque ſçait discipliner pour ſeigneurier, il pourroit ſemblablement faire des Roys. Celuy qui doncques qui peut faire tout cela, Conſiderez ie vous prie ſ'il n'eſt pluſtoſt digne d'une grande louange, que d'eſtre ry, ny moqué. Alors Iſchom. Toutes les autres creatures Socrat, par deux manieres apprennent d'obeir. C'eſt en les puniſſant, quand elles reſtiuent, & les ama-

douant & allichant, par quelque douce amorce, quand elles ont fait vostre volonté. Les cheuaucheurs par telle industrie domptent & radressent leur poulains. Car lors qu'ils passent à leur gré, les caressent & mignotent. Mais s'ils scabrent ou restiuent, les trauaillent d'auantage & les chastient de la baguete. Iusques à ce qu'ils vont, la part ou ils veulent. Les petits chiens aussi, quoy que du tout ils soient inferieurs aux hommes, comme sans raison ny parole: si sont il instruits de chasser & par terre & par eaux & d'aller querir & rapporter, voire iusques à dancier, & faire autres faultz infiniz, Que par mesme diligence l'on leur apprend. C'est à dire, leur donnant quelque friandise lors qu'ils obeissent, ou les batât, lors qu'ils sont rebelles, à faire ce que l'on veut. Touchant aux hommes, l'on peut aussi les rendre plus obeissants, leur remonstrant par effect combien leur sera vtile le complaire. Or pour instruire les seruiteurs à l'obeissance, il semble que la mesme industrie, que nous disions parcy dessus estre conuenable aux bestes, suffiroit pour les y attirer. Car complaisant à leur ventre, lors qu'ils sont en appetit, ou leur gratifiant en cela, par quelque doux appast, vous en tirez tout autant de seruite, que vous en scauriez souhaiter.

## DISCOVRS DE L'EXCEL.

Mais ceux qui de leur nature sont desirieux de gloire, en les loüant, vous leur hauffez le cœur, & en iouirez à vostre volonté. Car il y à des naturels, qui ne sont moins goulus de l'honneur & louange, que les autres du manger & boire. Mettant donc en œuvre moymesme ceste cognoissance, Je dis, ayant fait vn sommaire de ces preceptes, à ceux que j'ay choiziz pour mes fermiers & procureurs: Auis m'est que ie les trouue par apres plus obeiffants & traitables. Quant aux habits & soliers que ie baille à mes seruiteurs, ie ne les fay pas faire tous d'une parure: mais les vns sont moindres, les autres plus beaux. A fin d'honorer les bons hommes des meilleurs vestemens: & donner les pires, à ceux qui valent moins. Grand est (à mon auis) le desplaisir des bons ouuriers, qui suffit pour les mettre en desespoir, & rumpre totalement leur bonne volonté, voyant pour les œuvres, par eux bien faites, les autres en auoir pareille recompence. Sans vouloir quand il faut, ny trauailler, ny s'exposer aux perils, pource me garde-ie aussi d'egaliser en rien les mauuais aux merites des bons. Loüant pareillement ceux de mes metayers, ou procureurs, qui recognoissent par tous biés faits, la vertu des diligents. Au rebours, si ie voy quelqu'un pour sçauoir fla

gourner & causer estre deuant mis aux curieux & attentifs, ie ne le scaurois endurer: Ains tance celuy qui l'aura auantagé. Luy remonstrant ces façons n'estre ny belles, ny bonnes. Surce ie demande. Quand vous aurez suffisamment radressé vostre procureur pour bien commander & rendre continuels & obeissants, voz ouuriers, sera il alors assez idoine pour procurer voz negoces? Ou à il encore besoing d'autres perfections? Ouy en bonne foy, respond Ischomaq. Car il le faut abstenir des biens du maistre, & qu'il n'en emble rien. Aussi si celuy qui manie les fruits, les ose si bié assaillir, qu'il ne laisse *Le Procureur con-* des restes, pour porter les charges de la cen- *sciencieux* se, A quoy sous la diligence d'un tel, profitera il labourer la terre? Comment (dy-ie) luy enseignez vous encore de conseruer l'equité? Ouy, diét Ischomaq. & de toute ma puissance. Et si ie ne les trouue pas tous de si bon courage, que de vouloir apprendre ceste discipline. Pource tant avec les loix de Dracon, partie avec celles de Solon, ie me peine d'enseigner à mes seruiteurs la droiture. Et vraymēt ces excellents Legislatours (à mon aduis) pour l'instruction des serfz en la iustice, ont establiz des statuts singuliers. Il y à vn titre exprez de la maniere, de punir les larrecins. Vn autre de la forme que

l'on doit tenir, pour emprisonner ceux, qui  
 seront trouvez derobants. Aussi à il de fai-  
 re mourir les aggresseurs & assassins. Il est  
 euident qu'ils ont faict ces decrets, pour  
 rendre inutile le gaing abominable des mes-  
 chants. Moy doncques vsurpant ores des  
 loix susdites, ores des Royales, rasche de  
 tout mon pouoir, que mes seruiteurs, au ma-  
 niment de mes affaires, conseruent l'equité  
 Or les loix premieres ordonnent seulemēt  
 peine aux delinquants. Mais les edits du  
 Roy, non seulement punissent les malfai-  
 cteurs, ains guerdonnent aussi les droictu-  
 riers, & donnent loyer aux debonnaires.  
 Voila pourquoy ceux qui sont cupides de  
 gagner, voyant les iustes chez moy estre  
 plus richement, que les malins, ils demeu-  
 rent par la plus part sans mesfaire. Mais  
 ceux que ie voy, ores qu'ils ayent sentie ma  
 benignité, s'esforcer pour derober quelque  
 chose du mien, ou me procurer l'aidure, ie  
 les bannis d'autour de moy comme ceux  
 qui sont remplis d'infame & detestable a-  
 uarice. Au contraire ceux que ie trouue  
 desireux de la iustice, & s'esvertuer de pa-  
 roistre bons, non tant à respect d'estre de  
 moy guerdonnez: mais plus tost pour se  
 voir de moy prizez & louez, l'vse de ceuxcy  
 comme de mes propres enfans, les com-

blant d'honneur & richesse : Ainsi qu'hommes gentils & honnestes le meritent. Que la difference à mon aduis Socrat est grande entre vn ambicieux & affamé de gloire & vn conuoiteux du gaing. Pourautant qu'iceluy en contemplation de l'honneur & louange ne pourroit par peine ny danger estre destourné de son entreprise . Adioustez y que franchement il s'abstient du gaing des-honneste.



*De la generosité & aisance de l'Agriculture. La maniere de faire chois des terroirs fertiles.*

*Chapitre vingtquatriesme.*



R Donques ( dy-ie ) quand vous aurez persuadé à quelqu'un de vos hommes , d'aimer vous & vostre profit : Quand vous l'aurez induit d'estre diligent & soigneux en voz affaires Quand il sçaura entreprendre à temps les choses qui vous tournent à tresgrande utilité: L'ayant au reste rendu propre, pour commander aux œuures. Finablement quād par vous il sera fait equitable & droiturier , de sorte qu'il vous sache monstrier à temps, to<sup>9</sup> les fruits que vostre terre rapporte, non moins fidellement que vous mesme le sçauriez faire , l'ayant entrepris. Je ne vueil plus vous demander, si à vn tel procureur manque autre chose . Parce qu'vn tel seruiteur doué de tant bonnes parties, me semble biē le plus digne & recommandable , que l'on sçauroit imaginer. Vous routesfois Ischomaq. n'oubliez pas, ce que parcy dessus hastiuement nous auons outrepassé. Qu'est-ce? dict Ischomaq. Vous pourluy-ie, disiez tantost le principal point que l'on pouoit apprendre , estre sçauoir faire par saison vne chacune chose . Autrement ny auoir point diligence d'homme, qui puisse porter nulle commodité. S'il ignore mesmement quād & comment, il doit entreprendre ses affai-

res. Vous dit il , me requerez que ie vo<sup>9</sup> parle de l'Agriculture . Vous auez raison , Car c'est celle (comme ie disois tantost) Qui cōble de richesses ceux qui l'entendent. Mais aux ignorants n'apporte que facherie , avec disete de toutes choses necessaires. Sus dōcques entendez la benignité de cest'art , à l'endroit des hommes. Estant donc la rustication tresvtile & en l'exerceant tresplaisante, treshoneste, & sur tout tāt aux Dieux, qu'aux hommes agreable. Adioustez y que toute genereuse comme elle est , estre toutesfois trefaisée à l'apprendre . S'il est vray que l'on appelle ces animaux genereux, lesquels outre ce qu'ils sont beaux , grands & profitables, sont encore fort doux & priuez enuers les hommes. Il me semble (dy-ie) que mercy à vous, ie sçay assez , comment il faut instruire vn Procureur, ne disiez vous pas qu'il le failloit fort beneuole, & amy, diligēt, propre pour commander, & iuste. Mais ce que vous auez dict estre necessaire sçauoir à celuy qui veut faire le labourage (ie vueil dire Quoy, quand, & comment il faut entreprendre vne chacune chose) Cela en verité, me semble bien s'estre trop vitement passé. Et tout ainsi que si vous auiez dict, que quiconque voudroit sçauoir lire ou escrire, luy estre necessaire cognoistre premierement

les lettres. Quand bien i'auray entendu cela si n'auray-ie pas mieux la cognoissance d'icelles. Pareillement ie suis bié induit à croire, que celuy qui doit manier l'Agriculture, la doit auoir fort bié apprise. Mais cognoissant cela, ie pourtant n'entens point mieux, en quelle sorte le champ doit estre labouré. Que si pour ce respect ie me persuadois estre bon laboureur, ie ressemblerois au medecin vagabond, qui visite prou les malades: mais il ne sçait quelle drogue leur seroit duifante. Puis doncques que ie ne suis tel, apprenez moy ce que appartient à l'Agriculture. Ce n'est Socrate, respond il, de c'est art comme des autres, aux quels, pour les conceuoir, il conuient s'arrester vn fort long temps, auant que par leur moyen l'on puisse se gagner la vie. Mais le labour n'est de si mal aisée cognoissance. Plus tost voyât seulement ceux qui l'exercent, ou les escoutant parler d'iceluy l'apprendrez vous si bié que vo<sup>s</sup> serez capable pour l'enseigner aux autres. Par aduventure que presentement vo<sup>s</sup> n'estes recors de ce que vous entendez en cest' art. Les autres artizans ont accoustumé celer les principaux points & plus commodes de leur mestier. Mais les laboureurs, celuy qui planteroit fort iudustrieusement, prédra vn tresgrand plaisir, que vous vueillez

lez le regarder. Autât celuy qui semera tres-bien. Et vous enquerant en quelle sorte ils auront proprement faite leur œuure, Ils ne vous en celeront rien, tant l'Agriculture rēd les hommes liberals & de bonne nature. Voila vn proëme tresbeau, dy-ie, Si qu'impossible seroit à celuy qui l'aura escouté, se passer, de s'enquerir du reste. Or doncques puis q̄ l'apprendre est tresfant, vous pour-suiuez par paroles à nous l'esclaircir plus amplement. Car il ne vous mesiera point nous enseigner les choses aisées. Plus infame m'est-il à moy les ignorer. Mesmemēt en resortant tant de commodité, Je vueil en premier lieu dit Ischom, vous faire voir, comme ceux qui publient, avec vn grand tas de belles parolles, l'Agriculture, comprendre vne infinité de choses diuerles, ne la practiquent pas de leur mains. Ils disent encore, que celuy qui doit, & veut commo dement faire le labour, doit premierement bien sçauoir la nature de la terre. C'est tres-bien dit à eux. Attendu que qui ne sçait, ce, que chascune terre peut porter, ne verra pareillement, quels grains il y doit semer, ny quel complant on y doit faire. Pource Socrat auenant que lon ignore ce qu'vn ter roir peut, ou ne peut porter, il est facile à l'apprendre. Et n'a lon à obseruer, que les

## DISCOVRS DE L'EXCEL.

fruits, & arbres d'iceluy . Cela cogneu rien ne profite combatre les Dieux. Car si le labourcur semant, ou plantant à deffaut de la cognoissance des terroirs, il ne doit point s'attendre qu'à raison de son ignorance il doive plustost recueillir les choses necessaires, que s'il eut donné à la terre ce en quoy elle se plait, & que naturellement elle peut nourrir, & produire. Mais si par la negligence de ceux qui la possèdent, la terre ne vous peut faire preuve de sa force, Il vous sera loisible bien souuent par les champs prochains en auoir la cognoissance, ou par la relation ( vous enquerant ) de quelqu'un du voysinage. Car quand bien le terroir seroit en friche ou desert, Neantmoins par quelque endroit il vous monstrera sa nature. Or si estant ermé, & delaisé il produit encore des fruits sauuages: Il est vray séblable qu'estant cultiué il en portera d'amyables, & domestiques. Voila la maniere, par la quelle vn chacun peut ( ores que peu expert ) esprouuer la force de la terre. Je ne doy poit creindre, dy-ie, Ischomaq. qu'a faute de sçauoir examiner les terroirs, ie doive estre rebuté de la cognoissance de la rustication, par ce que i'ay vne certaine esperence de bien entendre ce point. Aussi me souuiét-il des pècheurs, lesquels iaçoit qu'ils habitét la mer,

sans faire long arrest en part quelconque, mais plustost courants la rade : Toutesfois lisants la campagne, iugent aussi tost sans nulle doute, par les fruits d'icelle, quel est le bon, & quel le mauuais terroir. Et de-  
 prisant cestuy-cy, louent l'autre, pour y pes-  
 cher au tour. Or voy-ie que par telle cau-  
 tion les pescheurs enseignent les plus ex-  
 perts agriculteurs, à discerner la bonté de la  
 terre. Alors Ischomaque. Par quel bout vou-  
 lez vous Socrat, que ie vous commence à  
 descourir ce qui me semble du labourage?  
 Quoy que ie m'apperçoy fort bien, que  
 vous y sçauiez beaucoup de choses. J'appren-  
 drois, dy-ie, de bon souhait, pour le com-  
 mencement cecy de vous Ischom. (aussi est  
 ce le deuoir d'un homme bien auisé) par  
 quel moyen voulant labourer les champs,  
 ie pourray recueillir de l'orge à foison, &  
 du froment en abondance.

*La maniere de trencher les terres nou-  
 uelles, & cultiuer les guerez, &  
 comment il les faut ense mencer.*

*Chapitre 26.*

**N**E sçavez-vous pas, dit-il, qu'il fault trancher les terres nouuales, pour y semer apres? l'entens fort bien cela dy-ie. Mais, fait-il, commēcera-lon à les rompre en hyuer? La terre, dy-ie, seroit trop boueuse. Quand donc, dit-il, en esté? La secheresse, dy-ie, & la durté, empecheroient que le soc n'en pourroit passer. Il faut dōques dire, adiousta Ischomaq. qu'au renouveau les terres nouvelles doiuent premièrement estre labourées. Il est vray semblable, dy-ie, que le champ alors remué s'en assaisonnera beaucoup mieux. Adioustez-y dit Ischom. que l'herbe en ce temps reuersee sert d'autant de fumier. De sorte que vostre terroir puis apres ensemencé en produira d'autant mieux. Aussi à mon aduis, n'ignorez vous pas, comme pour rendre fertiles voz guerets, il faut les esmunder de toutes superfluitez, leur donnāt encore autant de temps, que le soleil les aye peu bien battre pour les cultiuer. Je suis bien d'opinion, repliquay-ie, cela deuoit estre fait tout ainsi. Mais croyez vous, dit-il, que cela puisse estre mieux procuré, qu'en remuant la terre plusieurs fois durant l'esté. Je pense, fay-ie, qu'il est impossible que les espines, chardons, & autre matiere inutile, puissent

estre plus diligemment ostées, que durant l'ardeur du temps, ny la terre mieux assaisonnée que par le soleil. Mesmemēt estāt labourée à tout le soc, & au fin cœur d'esté, & au plein my iour d'iceluy. Or si la terre est menée au hoyau est-il fort faisable qu'il ne faille separer ces deux œuures? ie vueil dire arracher premierement l'ordure, & houer par apres la terre? Il faut voirement, dit-il, ruer ius la matiere superflue affin qu'elle se feune, & puis renuerfer la terre pour cuire sa crudité & froidure. Voyez Socrat comme nous conuenons parensemble; touchāt l'assaisonnement de nouuales, & guērets? Si faisons-mon, dy-ie, Mais poursuit-il, quant aux semailles pensez vous qu'il y ait autre meilleure saison, que celle que noz experts ancestres ont approuuée, & que les modernes, comme la meillure, continuēt, n'est-ce pas au temps d'Autumne? Lors que tous les hommes les yeux haucez vers le ciel requierent à Dieu la pluye? A celles fins que la terre ramoitie il soit loisible l'ensemencer. Tous, respō-ie, & presents & ceux qui sont passez ont estimé Ischom. que la terre fort alterée qu'en extreme necessité, ne deuoit estre semée, pour auoir experimenté les semoisons faites auant que Dieu les commāde, auoir esté subiectes à calamitez innu-

merables. Tout le monde doncques, dit-il, est en cela d'un commū aduis. Aussi ce que Dieu, dy-ie, à vne fois estably de nous, est communement obserué de tout chacun. Qu'il soit vray, il n'est homme qui ne trouue fort vtile, se vestir en hyuer, en ayant la commodité, de la grosse robe fourrée. Et d'alumer de beaux grands feuz s'il a du bois à commandement. Au reste plusieurs, dit Ischom. sont differents touchant les semoisons. A sçauoir-mon, si elles sont meilleures faites à bonne heure, ou fort tardiues, ou entredeux. Dieu, repliquay-ie, ne fait d'une suite les saisons tousiours pareilles. Ains ores le commencement, ores le mytoyen, tantost la fin sera tresbelle pour semer. Que pensez vous estre, dit Ischomaq. le plus expedient, ou choisir l'un des trois temps, soit peu ou beaucoup, que lon aye à semer? Ou faire durer les semailles, commençât à la premiere, iusques à la derniere saison? Surce ie respons que paruenir aux deux tēps extremes c'est la pl<sup>9</sup> cōmode façõ: pourautāt q' i'estime pl<sup>9</sup> vtile, auoir chacun an mediocres moissons, que l'une fois beaucoup plus abondantes, & l'autre d'autant plus poures. Vous, dit Ischom. accordez à mon opinion, ie dy vous appreny avec le maistre, & si vous en auez, le premier

donné vostre aduis. Quoy d'auantage, m'en quiers-ie, pensez-vous qu'il y ait diuerfes manieres a ietter la semence? Examinons encore ce point, dit-il, sçauous bien qu'a tout la main il faut ietter la semence? Ouy dea ie le scay assez, les vns, dit-il, la peuuent ietter egalement, & en mesme proportion, les autres non. Il faut doncques en cecy, dy-ie, de l'accoustumance, non moins qu'en la main d'un iouieur de harpe, pour s'en seruir selõ l'art, & sa volunté? Vous dites-vray, poursuit-il, Mais si la terre est menue, & veule, ou forte, & epaisse? Que voulez vous dire p cela, adioustay-ie, vo<sup>9</sup> parauéture par terres menues voulez signifier les maigres & meubles, & par les espoisses les grasses & de pl<sup>9</sup> de rapport? Voila ce que ie dy, fait-il, Et vous demande en outre, si vous mettez autant de grain en l'une qu'en lautre? A mō aduis, dy-ie, qu'un grand vin, & fort endurera pl<sup>9</sup> d'eau, & un homme robuste, quand il faut rien porter, lon peut luy donner plus grande charge. Adioustez y, que s'il me failloit nourrir vne compagnie, i'en logerois la plus grãde partie ches les pl<sup>9</sup> riches, & puis sãts. Mais apprenez moy, si vne terre foible, & maigre s'égresse luy dōnãt beaucoup de grain, cōme font les bestes de Sōme? Surce souriant Ischomaque, vous iasez, dit-il So-

crat, Toutesfois tenez cecy pour certain, qu'ayant mandée la semence à la terre, si apres qu'elle aura receu grande nourriture par l'eau du ciel) & sera parcreue en herbe, vous en renuersez ce qui est superflu, cela seruira à la terre d'engrais, & s'en alimentera nonmoins que si c'estoit du fumier. Mais si vous permettez que tout ce qu' aurez semé paruienne à maturité, chose difficile sera qu'un champ maigre puisse iusques à la fin alimenter beaucoup de fruit: non plus qu'une truie defaite, pourra nourrir plusieurs, & desia grands, cochons. Voulez vous par cela cōclure, dy-ie, qu'en vne terre menue & legiere il y fault ietter moins de grain? Ouy voirement, dit-il, & vous aussi tantost estiez d'un pareil aduis, lors que vous opiniez, qu'aux foibles il failloit commettre moins de charge.



*De la necessité de la sarcle, & de la fa-  
con qu'il faut moissonner.*

*Chap. 26.*



V demeurant Ischomaque, à quelles fins, dy-ie, permettez vo<sup>r</sup> le sarcloir aux semoisons? Vous sçavez respond il, qu'en hyuer le plus souuent aduiennent de grosses pluyes. Quoy pour cela, dy-ie? En premier lieu, suit il, le limō mené par les vndées des pluyes couure vne partie du blé en herbe. Pour le surplus plusieurs racines se descouurent par les rauas des eaux. Et qui pis est causant les longues pluyes surcroit le plus souuent tant d'herbe inutile que le bon grain en est suffoqué. Tout cela, dy-ie, est fort vray semblable. Ne vous est il doncques aduis (dit Ischomaque) que le blé alors ait bon besoing d'ayde? Ouy certes, dy ie. Orça doncques (fait il) si vostre grain est recouuert de la bourbe, ou limon qu'y ferez vous? Je le deschargeray de ceste terre, dy-ie. Et si dit il, les racines sont trop desnées? Il les faudra recourir dy-ie. Mais si la mauuaise herbe, adiousta Ischomaque suffoque le bon blé, & luy oste sa nourriture, tout ainsi que l'inutile bourdon ou mouche guespe, emble aux auetes le miel que curieusement elles fauoient assemblé? Il la faudra dy-ie, arracher des semailles, comme l'on fait les bourdons des ruches. Vous semble il doncques Socrat, qu'a bon droict est le

fardroit en vſage? Si fait en bonne foy, dy-ie  
 Mais ie contemple combien eſt propre &  
 commode introduire par les diſcours des  
 exemples & comparaifons. Car ayant parlé  
 des bourdons, les comparant à l'auron & au  
 tres herbes inutiles, Combien plus toſt ay  
 ie entendu voz raiſons, que lors que nuemét  
 vous m'en parlez? Au demeurát, dit il, il fault  
 apres moiſſonner. Apprenez moy doncques  
 dy-ie, ce que vous ſçauéz en ceſt' endroit. Ie  
 le ferois voirement, dit il, ſi ie ne m'affeurois,  
 que vous le ſçauéz trop mieux. Toutesfois  
 ne ſça-vous pas qu'il fault tous les  
 ans ceyer les bledz? Et comment doncques  
 dy-ie. Or les coupez vous (poursuit il) droit  
 contreuent, ou le doz tourné? Iamais de fa-  
 ce au vent, dy-ie. Parce que ſelon mon ad-  
 uis, choſe facheuſe ſeroit tant aux yeux  
 qu'aux mains, le moiſſonner de telle ſorte.  
 Au reſte repliqua Iſchomaque, les coupez  
 vous bien pres de terre ou fort hault? Si le  
 chaume, dy-ie, eſt court, rais de terre: mais  
 ſil eſt long, il me ſemble plus expedient les  
 ceyer entre deux: A fin que ny les batteurs  
 ny les vanneurs n'accroiffent leur peine  
 pour neant. Ioint auſſi que l'eſtouble que  
 vous laiſſez, le faiſant bruſler amendera &  
 purifiera les champs. Ou le iettant dans le  
 fumier, l'augmentera d'auantage. Voyez So-

compte  
 poulx

crat, dit il, comme clairement vous avez entendu la maniere de moissonner toute pareille, à ce que i'en sçay. Je vueil encore faire essay, pour voir si ie sçauois battre la gerbe.



*De la maniere qu'il fault battre la gerbe & vanner les grains.*

*Chapitre vingtseptiesme.*



**N**E sçauous pas, dit il, que l'on foule la gerbe dans l'aire à tout des bestes de somme ou caualines? Si fay-mon, dy-ie. Vous sçauetz encore, comme egalemét sont dites bestes de somme, beufs mulets, cheuaux & autres semblables? En outre, vous n'entendez rien mieux que ces bestes passant & repassant sur les gerbes poussent hors les grains d'icelles? Je ne pourrois fay-ie, auoir veu autre chose pl<sup>9</sup> souuét. Au demeurant dit il, comment en foulant les bestes rendront elles ainsi qu'il faut egale la baterie du blé? Il est notoire, dy-ie, que ce sera par le moyen des mestiuiers. Car

## DISCOVRS DE L'EXCEL.

tournant la gerbe & reiettant sous les pieds ce qui ne sera point atteint, Ils applaniront tresbien ce qui estoit mal batu, & sera plus tost l'aire parfaite. Alors Ischomaque, voila aussi tout ce que i'en sçay. Pour le surplus, dy ie, ne fault il pas en vannant rendre purs & nets les grains? Respondez moy Socrat, dit il ne vous estes vous point apperceu, que si l'on commence à vanner du costé plus prochain du vent, comme tout le reste de l'aire se courira de la bale? Il est vrayment necessaire, dy-ie. Aussi est il vray semblable dit Ischomaque qu'elle rerumbe sur le grain. Il seroit en bonne foy fort facheux, & trop lōg (adioustay-ie) si par dessus le blé la bale estoit portée au lieu vuide de l'aire. Si donc l'on commence à esvanter (dit il) par la partie supposée au vent quoy? Il est expedient (dy-ie) que la bale & brins inutiles, s'en voleront plus commodement au lieu vuide de l'aire, & en leur propre place. Or quand (dit il) vous aurez bien purgé vostre grain iusques au milieu de l'aire. A sçauoir mon si vous esuenterez le surplus, plus tost qu'à mō celler comme en vn petit destroit, celuy qui sera desia pur? l'assembleray certainement plus tost (dy-ie) le grain qui sera net, à celles fins que les superfluites de l'autre, soient plus commodement iettées au lieu ou elles

ſ'entaffent : autrement ie ſerois contraint deſventer deux fois vne meſme bale. Vous Socrat, dit il, ſçauetz tant bien vanner, qu'aifement vous pourriez apprendre les autres. Je le ſçauois doncques ( adiouſtay-ie ) il y à long temps: Mais ie l'auois oublié. Et rauaſſe à par moy, ſi ayant ſceu auparauant l'orfeurerie, la meneftrerie, la peinture ie les auois miſes ſemblablement en oubly. Quoy que perſonne ne me les ait oncques apprifes, nom plus que l'Agriculture, ſi n'eſt que ie contemple volontiers les maiſtres des arts ſuſdits, Tout ainſi que ceux qui font le labourage. Surce Iſchomaque ne vous ay-ie pieça dit, l'Agriculture pource reſpect eſtre noble, & excellente d'autant que la cognoiſſance en eſt fort prompte & familiere. Je m'en apperçoy bien ores dy-ie, Iſchomaque Car ſachant tout ce qui fait pour les ſemoiſſons i'auois neantmoins oublié, que ie l'entendiſſe ſi bien. Mais paſſons outre la Ruſtication ne comprend elle pas encore la façõ de planter les arbres? Auſſi fait elle, dit Iſchomaque. Pourquoi eſt-ce doncques, dy-ie que ie n'entens auſſi bien le complant des arbres, comme ie fay ce qui appartient pour les ſemailles? Mais voire, dit il, que vous l'ignorez? Ouy vrayment, dy-ie, comme celuy qui ne ſçait point, ny en quelle terre il fault

planter, ny combien profondement il fault fossoyer, pour mettre les plantals, ny combien large doit estre le fossé, ny combien doit estre longue la marcote, que l'on veut planter. Bref ie n'entens point en quelle sorte couché le complant il germoillera plus tost. Apprenez doncques dit il ce que vous ignorez.

*Comme l'on doit fossoyer en toutes terres pour y planter. Et de la maniere de poser les scions & plantalz.*

*Chapitre vingthuitiesme.*

**V**OUS à ce que ie croy, auez souuent veu les fosses que l'on faict, pour coucher les crosse-tes & sourgeons? Ouy dy-ie, & bien souuét. En auous dôcques, dit il, de plus hautes que trois pieds? Nenny voirement, dy-ie, ie n'en vy oncques de plus profondes que deux pieds & demy. Or quant à la largeur (poursuit Ischomaque) vistes vous oncques fosse plus ample que de trois pieds. Non certes, respond-ie, ny de pl<sup>r</sup> large q̄ de deux. Dites moy en outre, ad-iousta il, en auous point veu nulle de moins.

profonde que de deux pieds? Nompas dy-ie moindre d'un pied & demy : Aussi le plant couché trop sommairement sur terre, seroit aisement arraché. Il vous est donc notoire, poursuit Ischomaque, que l'on ne fossaye point plus avant de cinq demy pieds, ny moins d'un pied & demy? Il m'estoit, dy-ie, bien nécessaire que j'entendisse cela ainsi clairement. Au reste voyant un terroir, dit il cognoissez vous la différence d'entre le sec, & l'humide? Il me semble bien qu'ouy, dy-ie Et qu'il soit vray, il me souvient auoir veu de la terre seiche, autour de la Coline Lyeabette, & ailleurs de sa pareille. Quant à l'humide il s'en trouue aux environs du lac Phalerique, ainsi de ses semblables. Sus doncq' ayant à planter, dit il, profunderez vous plus la fosse en terre meuble & seiche, qu'en l'humide & glucuse? Ouy certes dy-ie, pourauant que fossyant trop avant en terroir humide vous rencontrerez l'eau, qui vous empêchera d'y planter. C'est tresbien dit à vo<sup>9</sup> continua il : Mais au demeurant; parfait le fossé, sçauous bien en qu'elle saison il vous fault poser un chacun complant? Tresbien, dy-ie. Vous dōcques (fait il) voulant que voz marcotes germēt biē tost, croyez vous q' les plātāt en terre meuble & bien coetiuee elle aboutirōt pl<sup>9</sup> qu'ēvn chāp aspre & desert

Il est trop euident, dy-ie, qu' en terre bien menée les drageons se pousseront hors plus promptement, qu' en celle qui est en friche & delaisée. Faut il doncques labourer la terre, pour vostre complant, dit il? Et quoy dōc fay-ie. Poserez vous au reste, poursuit il, voz drageons tous droits contremont ou bien courbez sous terre, comme vn gamma renuersé qui representeroit vne telle figure. L. Voila aussi comme les marcotes, crossetes & cheuelues doiuent estre mises sous terre par ce moyen vous aurez plusieurs bourgeons sous terre. Or voit on les yeux qui demeurent au dehors, ietter petites fleches & scions. Par cela ie coniecture, que ceux qui sont au dedans germent semblablement. Dont aduient que le plant accompagné d'vne bōne force, mercy à la multitude des racines, qu' il met sous terre, se pousse hors tout incontinent. Pour le surplus, dit il, ietterez vous legerement la terre sur voz marcotes & drageons: ou la foulerez vous bien fort tout au tour? Je l'a y fouleray vraiment. Parceque la terre nō pressée, sans nulle doute, causant les pluyes se rendroit au dedans comme vn borbier. Et si n' empecheroit point que la chaleur du soleil, ne sechat iufques au plus profond des racines. Voila cōme par la trop grande humidité vostre plan-

te se pourrit : ou rechauffées les racines par les rayons du Soleil se brulle, & meurt, par trop grande secheresse. Vous Socrat adiousta-il, scauez touchant à planter la vigne, tout autant que moy. Mais repliquay-ie, pourra lon planter les figuiers d'une pareille maniere? Tout vn respond-il, Et pourquoy n'approuueroit on pour le demeurât, ce qui fait fort bien porter le plant des vignes? Et les oliuiers, poursuy-ie comment les planterons nous? Essayons pour voir, dit-il, si ce n'est vne des choses que vous entendez le mieux. Voyez-vous pas que pour ceux-cy lon fait la fosse plus profonde? Aussi pour la plus part les met on sur les chemins. Voyez-vous en outre comme vne tige, vne branche d'oliuier peut seruir de plantal? Et comme encore il fault recourir la cime d'un chacun pied à tout de la boüe? Je voy tout cela, respon-ie. Or voiant tout cela, poursuit Ischom. qu'est ce que vous ignorez? Seroit-ce point Socrat, comme il faut mettre vn test par dessus la boüe? Rien, dy ie, de tout ce que vous auez ramenu ne m'est caché Ischomaque. Ains ie, contemple de rechef, comment lors que vous m'auiez sommairement interrogué, si ie scauois planter, ie vous ay respondu que non. Aussi me sembloit-il alors n'auoir rié pour

pertinement respondre à vostre enqueste. Mais aussi tost que vous auez commencé vous en informer par le menu, ie vous ay respondu (selon vostre dire) les mesmes choses que vous entendez, & autorisez. Ie dy vous, qui estes appelé d'un chacun tres-expert en l'Agriculture. Ne vous semble-il pas aussi Ischomaque, l'interrogation & demande estre vne forme pour discipliner? Voyez comme vous enquerant particulièrement du tout, ie me suis veu apprendre? Car me conduisant par les choses, que ie cognoissois, & m'en monstrât de semblables, que ie cuidois ignorer, vo<sup>s</sup> m'avez induit à croire les sçauoir trop mieux. Pensez vous (dir Ischoma.) que si pareillement ie vous demendoys, si vn argent seroit bon, ou faux qu'il fut en ma puissance vous apprendre à discerner le bõ, d'avec l'adultere. Autant en est-il des menestriers, & peintres, & leur semblables. Car pour demãde que ie vo<sup>s</sup> fisse, à peine vous scaurois-ie persuader de sçauoir sonner, ny peindre. Parauenture que si (dy-ie) Attendu que vous m'avez fait croire sçauoir le labourage des champs: Quoy que ie m'asseure personne ne me l'auoir onques appris. Ce n'est pas cela (dit-il) Socrat, Mais bien ce que par cy dessus ie vous ay souuent dit. Que l'Agriculture est tant.

propre, familiere, & amye des hommes. Et tant aisée pour estre apprise, Que quiconque la voit, ou en oit seulement parler, incontinent il en est fait maistre paisé. Plusieurs autres choses môstre encore ceste discipline, pour bien sçauoir disposer les œures d'icelle. Comme par exemple, vous voyez la vigne tousiours grimper contremont, & s'agrapper de ses vriles, ou villes à toutes branches. Elle nous monstre par cela vouloir estre mariée & appuyée aux arbres. Encore se couurant le sep d'une multitude de pampre, nous enseigne, les grappes, durant qu'elles sont tendrelles, deuoir estre vmbragées que le Soleil ne les brusle. Quoy plus, venant la saison que les raisins doiuent meurir, lors tumbant les fueilles, nous disent, la vigne vouloir estre esbourgeonnée, A fin que le Soleil cuisant, & adoucissant les grappes, elles paruiennent en automne à leur parfaite maturité. En fin portant ses raisins les vns bien meurs, les autres trop verts, commande trier les meurs, de mesme façon que lon recueilleit les figues plus meures.



*Que la diligence comble tost vne maison de tout bien, mais le nonchaloir la met soudain en ruine.*

*Chapitre 29.*



**E**N cest endroit , ie luy vay dire . Puis dōcques que la cognoissance de la rustication est tant aisée, & que tout chacun scait ce qu'il y faut faire : Comment se fait il que tous n'en vivent d'une mesme façon ? Car lon voit les vns comblez de tous biens , & des autres, tant s'en faut qu'ils aient les choses necessaires pour la vie, que bien souuent demeurent-ils a plusieurs, & de beaucoup redeuables, & ensafrannez ? Je vous le diray , respōd Ischomaque, En premier lieu ce n'est au sçauoir, ou à l'ignorāce des agriculteurs, que vous deuez attribuer la riche recolte des vns : ou les poures moissons des autres. Car vous n'orrez iamais dire vne maison s'estre consommée, parce que le semeur n'a sceu egalemēt ietter son grain. Moins pour n'auoir sceu planter à droite ligne . Ny pour auoir mise la vigne en mauuais terroir, ignorant quel estoit le bon pour icel-

le. Moins encore pour ne sçauoir, comme les gucrets deuoient estre bien menez, pour mieux les ensemercer. Moins pour n'entendre, qu'il fait fort bon entremesler du fiens par my les terres. Mais vous ourez trop plus souuēt, Le bon homme n'a point recueilly des blez sur ses champs, aussi ne festoit-il peigné à les bien cultiuier, pour y semer dessus, & si n'auoit point fait du fumier. L'homeau n'a point eu bonne vinée, Aussi n'auoit-il bien labourée sa terre, pour y planter la vigne. Bref, le bon homme ne recueillit ny de l'huile, ny des figues, ny rié qu'il ait luy rapporte profit. Aussi ne s'est-il esvertué au labour, de sorte qu'il en deut retirer commodité. La raison doncques Socrat, de la difference que vous voiez entre les laboureurs, est plus tost, par ce qu'ils traueillēt de diuerse mode, que pour cognoissance de quelque excellent precepte, que les vns sachent mieux que les autres. Autant en est-il des chefs de guerre, en la conduite de leur armées. Desquels les aucuns sont tresexcellents, les autres de beaucoup inferieurs: Non pour estre dissemblables en opinion, & conseil. Mais le soing, & l'extreme diligence les fait tant differents. Or n'est-il pas vn d'entr'eux, qui n'entende, ce, qu'il faut faire à vn cōducteur d'armée.

## DISCOVRS DE L'EXCEL.

Attendu que plusieurs des hommes priuez le ſcauent fort bien . Mais les vns font curieufemēt leur deuoir, Les autres ſ'y obliēt. Quel eſt-il qui ne ſache comment il faut marcher en terre d'ennemys? Comment il eſt neceſſaire ordonner ſes ſoldats, de forte, qu'en marchant (ſi le beſoing les preſſe) ils ſoiēt toujours preſts pour combattre? Tous voirement cognoiſſent cecy . Mais les vns l'executent gaillardement: les autres le mettent à nonchaloir. Tous vous dy-ie en outre, ſcauent eſtre treſexpedient d'aſſcoir tant de nuit que de iour ſentinelles, gardes, & guetz tout au tour de l'armée. Il n'en eſt pas vn, qui ne vous ſache dire, comme eſtant contreints paſſer par deſtroits, & lieu difficile, il faut continuellement occuper les endroits plus auantageux, & commodes. Mais les vns ſe parforcent les obtenir: les autres n'en tiennent conte. Pareillement tout le monde dit, rien en la ruſtication n'eſtre de plus de reſpect, que d'accroiſtre, & amonceller beaucoup de ſiens. N'ignorant pas vn, qu'il ne ſoit fort aiſé d'en faire grād amas, Pourueu que ſoigneuſemēt lon prene garde cōmēt il doit eſtre augmenté. Mais les vns ſ'y diligentent, les autres non. Iaçoit que Dieu d'en haut nous donne la pluye, quoy que les mares & eſuiez

puissent estre remplis d'estrein, Quoy que la terre produise abondance de matiere: Attendu que quiconque veut semer, doit premierement auoir purgé son champ, Quoy que ces ordures, & superfluites iectées dans les esgouts, & voiries par laps de temps soient conuerties en fumier, Dont par apres la terre pourroit se rengresser, & resiouir. Mais quelle ordure, quelle terre demeurant longuement en l'eau, ne sera pour l'aduenir reduite en fiés? Qui ne voit en outre quel habillage, & medecine ont besoing les terres? Qui ne scait comme l'humide & glueuse est bonne, pour les semences? La plus seche, & meuble, pour le plant des arbres? Chacun finablement entend, comme par les fosses, & rayons les eaux decoulent, comme la terre salée, & infertile, avec de la douce, & grasse est amendée: la seche avec l'humide. Ce neantmoins les aucuns se diligentēt à parfaire tout cela: Les autres le mettent en arriere. Or si quelqu'un se trouue tant ignorant, qu'il ne sache comprendre la portée d'un terroir, pour n'en auoir veu nul fruit, ny plante, ny entendu par autres la pure verité. Ascauoir mon fil n'est plus aisé cognoistre la nature d'une terre, que d'un cheual, ny d'un homme? Attendu qu'elle n'est

des choses qui se monstrent intraitables. Ains clairement & tost elle fait voir ce que peut & ce que ne peut point. Il me semble doncques, puis que ses œuures sont tant aisées & de facile cognoissance, qu'elle fait preuue suffisente, des bons, & mauuais ouuriers. Aussi n'est il du labourage comme des autres arts, dont les ignorants peuuent estre excusez pour ne les practiquer point. Pour autant que la terre est de tous cogneue, & si personne ne doute que la bien cultiuée, ne responde à souhait. Adioustez y l'agriculture estre celle, qui descouure plus tost vn malin esprit. Qu'il soit vray, nul ne persuadera à autre, qu'un homme puisse viure, sans victuailles necessaires. Or qui ne les retirera, ou du labour, ou de quelque autre mestier, il est trop euidēt qu'un tel ou veut desrober, ou voler, ou mendier son pain pour viure, ou totalement il est sans sentiment de raison.



*Comme ceux qui ne laissent couler nulle occasion de bien faire, font profit en tous estats. Mais les musards sont tousiours diseteux.*

*Chapitre trente.*



A grande difference donques que l'on voit entre les Agriculteurs, profitants les vns au labourage, les autres non, procede de ce que les diligents es œuures, qu'ils ont à faire, mettent par saison les ouriers à leur tasche. Dont en fin ils reçoient le guerdon. Duquel les paresseux se trouuent iournallemēt frustrez. Celuy aussi qui fait à temps ses negoces, est excellent, & profite plus que dix de ceux qui laissent couler l'occasion de bien faire. Ioint que permettre que voz hommes choment tout vn iour: c'est bien souuent plus que de la moitié de l'œuure perdue. Or quelle est la difference entre deux iouuenceaux de mesme aage & force ayant ensemble à cheminer deux cens stades, Desquels l'un marchant en diligence à preuenu l'autre de la moitié du chemin. Pourautant que cestuy cy s'en va lachement, s'arrestant par les fontaines & musant soubs les arbres à la poursuite

des deux vents:pareille,dy-ie, est la dissemblance entre ceux qui parfont & disposent diligēment leur œuures : & ceux qui ne les faisant point trouuent neantmoins occasiō de muser & laisser oyseux leur ouuriers. Et pour dire en vn mot,les curieux & diligēts laboureurs sont autant contraires des negligents & paresseux, Comme l'estre ententiuelement au labour , & le languir du tout en oisueté . Il loist voir des foisseurs , qui sont admis pour le nettoiyement de la vigne, houier toutesfois de mode , qu'ils y laisseront plus d'ordure & d'herbage, qu'ils n'en auront arraché , ne direz vous pas telle œuure estre vaine & inutile?Somme toute,cōsiderez qu'à faulte de diligence en la conduite des œuures rustiques, aduient la prompte ruine d'vne maison:& trop plustost, que pour ignorer ce qu'il y fault faire. Si le maistre doncques fait les frais pour les charges domestiques , lesquelles neantmoins estant mises en obly ne recompēseront pas la despence,se fault il esbair , si en lieu d'affluence suruient la disete de tous biens.

*Que lon ne doit point acheter des terres , qui ne peuuent receuoir accroissement: Mais plus tost les delaisées , tant pour estre de vil pris que pour (en les mettant sus) retirer plaisir & contentement d'icelles.*

*Chapitre trente & vn.*



R mon Pere couuoiteux que ie fisse prôptemēt vn grād profit moyennant l' Agriculture m' iſtruiſit & façoã ſur le moule de ceux q̄ treſcul' euſemēt eſtabliſſent & ordōnēt les œuures ruſtiques Ne me pmettāt au ſurplus d' acheter iamais des terres pfaitemēt accōmodées. Mais plus toſt de celles qui p̄ la negligēce ou p̄ l' iſpuiffance des maîtres demeureroiēt deſertes & en friche. Aleguant q̄ le terroir biē agécé, eſtoit cheremēt védu & ſi ne pouoit receuoir amēdemēt ny acroiſtre de reuenue. Me remōſtrāt en outre q̄ celuy, auq̄l n' eſtoit poſſible adiouſter, ne pouoit oncq̄ dōner tāt de volupté, ny cōtētemēt. Et ſi eſtoit d' opiniō que toute terre & chacū tropeau q̄ pouoit eſtre meilleuré, ſeruoit d' vn grād paſſetēps à ſon maĩſtre. Auſſi n' eſt il riē qui puiſſe receuoir tant d' amēdemēt q̄ le terroir de ſauuage & deſert rédu plâteureux, & foifonāt en tout ce qu' on ſçauroit demāder. Vo<sup>o</sup> aſſeurāt Socrat, q̄ mercy à ſon iſtructiō no<sup>o</sup> auōs accreu deſia le pris & reuenue de pluſieurs villages, & de beaucoup pl<sup>o</sup>, qu' auparauāt ils ne valoient. L' Agriculture fait il, eſt auſſi vne vacatiō de treſgrāde cōmodité & rāt aiſée à cōprēdre q̄ vo<sup>o</sup> q̄ ne uenez q̄ de l' oir p̄ ſētētemēt, vo<sup>o</sup> é alez autāt ſçauāt q̄ moy. De façō (q̄ vou

## DISCOVRS DE L'EXCEL.

lât faire) vous pouez l'enseigner aux autres. Mon Pere pareillement ne l'apprent oncq' par autre. Et si n'eut pas grand besoing de recherche ny sollicitude pour l'inuêter. Mais estant trescurieux des œuures champestres, & fort amouereux du traual, ne souhaitoit rien tant comme vn champ de telle cōditiō qu'en le labourant & remettant sus, il peut par vn mesme moyen en retirer du ptofit, plaisir & contentement. Aussi fut il entre tous les Atheniens des plus soigneusement desireux de l'Agriculture. Ouyant toutes ces choses, ie le vay interroguer. Vostre Pere se reseruoit il to<sup>9</sup> les terroirs qu'il auoit remis en nature? Ou les eut il venduz, en trouuant vne grand' somme de deniers? Ouy en bonne foy qu'il les eut venduz, respond Ischomaque, ne fut que pour en rachetter d'autres deserts & delaissez. Vous dy-ie, me racontez merueille de vostre Pere. Qu'il ait esté tant studieux du labour & non moins de son propre naturel, amateur des chāps, que les marchands sont du blé. Lesquels pour en estre trop couuoireux, entendant qu'il en soit à planté en quelque region, singlent à pleine vele en celle part, vireuoltants par toutes mers, tant par l'Egée, l'Euxine, que la Siciliane. Et paruenuz la part ou ils en trouuent à foison, en chargent tant qu'ils peu-

uent les naufs ou eux meſmes ſont portez. Or aduenant qu'ils ayent à faire de l'argent, Ce neantmoins ne portent ils iamais temerairement leur grains, es lieux ou l'on n'en eſt point en ſoucy. Mais bien es contrées ou ils l'entendēt eſtre en grāde eſtime & merueilleuſement requis des habitans d'icelles. Alors prenant leur route vers ces diſeteux, vous le leur vendent à ſouhait. En pareille maniere ſemble voſtre Pere auoit eſté deſireux du labourage. Pour y profiter deſſus, Vous dit Iſchomaque, voulez iaſer Socrat. Si vous dy-ie, que ie n'eſtime ceux la moins curieux de l'Architecture, qui vendent les maiſons qu'ils ont baſties, pour en réedifier d'autres. Et en bonne foy il vous faut croire de cela dy-ie. Car i'eſtime auſſi tous les hommes aymer naturellement les choſes, dont ils eſperent retirer quelque profit & commodité. Concluſion ie conſidere à par moy, combien proprement vous auez continué voſtre diſcours ſelon la matiere propoſée. Meſmement lors que vous m'auez aduiſé, l'Agriculture eſtre de tous les arts du monde le plus aiſé à comprendre De quoy euidentement à ceſte heure ie m'ap perçoy moyennant tant de belles parolles dont vous m'auez ſceu ſemondre & perſuader. Vous dites vray, ſuit Iſchomaque.

*Que ſcauoir commander à propos. C'eſt l'vn des principaux points en toutes aſtions humaines. Lequel ſans particuliere faueur du Ciel ne peut eſtre ſceu, ny practiqué heureuſement.*

*Chapitre trentedeux.*

**M**AIS il y à bien vn autre poit qui eſt commun à tous les affaires des hommes, Et à la ruſtication & à la Police, A la Meſnagerie, & au fait des armes. C'eſt ſcauoir commander à propos. En cecy vous accorde ie bien les vns eſtre de plus excellent engin que les autres. Comme l'on peut voir en des Galeres, lors que courant fortunal, il leur fault d'vne courſe iournaliere outrepaffer quelque endroit. Adonc verrez vous aucuns des Patrons & ceux qui ont la charge d'y commander, faire & dire tant de choſes pour encourager leur Churme au trauail, que la faiſant fondre en ſueur, ſ'entrelouants neantmoins les vns les autres, paruiennent promptemēt la part ou ils auoient pretendu. Mais il en eſt d'autres ſi reſignorants & mal propres à cōmāder, les forçats deſquels en deux fois autant de tēps ne ſcauroient parfaire tel chemin. Ou avec

mille maudissons, tant d'une part, que d'autre, à la parfin ils abordent. Sur tout peut on voir telle préeminence estre grâde parmy les cōducteurs d'armées. Parce que l'on en voit des aucūs tant disgraciats, qu'il n'est en leur puissance de faire entendre, ny persuader à leur hommes, se deuoir libremēt presenter aux couruées. Ny q̄ ce soit de leur estat s'exposer de bōne volōté aux hazards, Nō certes forcez de la necessité ne sçauroient leur faire dōner preuue d'estre gēs de bien. Ains les rēdēt de telle affection enuers eux, Que leur soldats pēsēt auoir fait quelque grand acte memorable, Si par aucū moyen ils peuēt cōtreuenir à l'opiniō de leur chefs. Aussi ne les instruisent ils à fuir les œuures villaines, ny d'auoir honte quand ils manquent à leur deuoir. Au contraire les excellents, experimentez & diuins Capitaines prenans ces mesmes soldats & plusieurs autres, soubs leurs charges, vous les radressent de sorte, qu'ils les font prendre garde & se vergoigner, d'admettre chose indigne de l'homme de bien. Imprimant en outre dans leur courages, rien ne leur estre plus commode, ny mieux feant au soldat, que l'obcissance volontaire. Et que nul acte ne doit estre tāt agreable à chacū que mettre en effect ce qui leur sera cōmādé. Bref ils vo<sup>9</sup> les menēt

tellement, que tous ensemble d'une franche volonté, souhaitent à l'ennuy se faire voir aux choses de l'honneur & nécessaires. Or tout-ainfi qu'un chacun homme priué à naturellement en soy une bonne affection de traualler, Semblablement en est il de toute une armée, laquelle ambicieusement desire s'esvertuer aux fatigues de la guerre, sous un Chef, dont elle aura fort bonne opinion, L'ayant expérimenté tresvaloureux Duquel en l'execution de quelque bon affaire, couuoitera se faire voir, pour en rapporter la louange condigne. Voila de quel zele est tout un ost enuers un tel chef de guerre. Voila aussi quel est celui qui merite le tiltre de trespourageux, Conducteur d'armée. Non veritablement nul des autres. Ores qu'il ait bien le corps robuste d'un soldat, ores qu'il sache droictement buter d'un arc. Quoy que monté à l'auantage (comme c'est le deuoir d'un bragard auantcoureur & preux gendarme) Il s'expose à tous perils. Mais bien celui qui sçait tant dextremement gagner & disposer des cœurs de ses soldats que non seulement il les induit à ce faire suire: mais encore à sa semonce les fera franchement ruer parmy les flambes mesmes. Voire iusques à les faire plonger courageusement au plus profond des hazards & charger

& charger à toute aduventure. Tel chef & de telle perfection pourra l'on appeller à bon droit efforcé & de courage inuincible. Comme celuy qui est fuiuy de la plus part des gens qui le cognoissent. Soubs cestuy-cy dira lon meritoirement marcher vne bonne main d'hommes d'eslite, A la prudence & conseil duquel plusieurs mains sont desiruses de faire seruice. Grand voirement & de grande entreprise est vn tel preud'homme, lequel d'vn serein iugement, & meure prouoyance plustost que par force, entreprend l'execution des choses merueilleuses, & grandes. Pareille est la raison en tous les affaires priuez. Car soit vn procureur, ou vn maistre vallet, qui est admis pour cōmāder les ouuriers, s'il sçait faire qu'ils soient prompts, bien ordonnez, & continuels à la besongne, rend incontinent bonne & planteureuse la maison. Le Seigneur aussi qui peut aigremēt punir les paresseux, & doit amadouer, & caresser les diligents, Si lors qu'il se fait voir, pour reuifiter les ouurages, ses seruiteurs ne luy portent reuerence, ne doit estre nullement estimé. Mais i'admiray bien celuy en la presence du quel les gens s'esmeuent, se parforçēt, traueillēt à qui mieux mieux, & s'uertuent par ensemble, à qui emportera

## DISCOVRS DE L'EXCEL.

l'honneur de bien faire . Tel en bonne foy  
 tient quelque chose de nature royalle. Voi-  
 la doncques le principal point , & plus ex-  
 cellent que ie trouue tant en tout le reste  
 des faciendes des hommes , comme aussi  
 en l'Agriculture. Or ce precepte dont  
 ie vous parle n'est pas de ceux la qui aussi  
 tost que l'on les oyt , aussi tost sont ap-  
 pris . Ains pour l'apprendre non seule-  
 ment est requise vne bonne discipline , &  
 naturele inclination. Mais qui plus est la gra-  
 ce & faueur des Dieux. Pourautant que l'a-  
 dresse de bien sçauoir commander, ne nous  
 aduient pas totalement ( selon mon aduis)  
 par la diligence humaine , mais plustost de  
 la vertu diuine. Les Dieux doncques ont pi-  
 rié de ceux qui par vraye sagesse, & tempe-  
 rance mettent à fin leur affaires: Et si tyran-  
 nisent les restifs , qui n'en tiennent conte,  
 comme gens dignes d'vne miserable vie, &  
 pire que celle de Tantale , que lon dit de-  
 meurer aux enfers pour vn eternel iamais,  
 craignant de deux fois mourir.

F I N.

**T**ABLE DES CHAPITRES  
 contenez en ce present liure.



Ve la Mesnagerie c' est vn art. Et le deuoir d'vn bon Mesnagier estre en bien gouuernât agrandir la maison. cha.x. fueil.xiiij.

Que tous biens sont comprins sous le tiltre de maison. Et que toutes choses selon l'usage sont estimées, ou bonnes ou mauuaises. chap. 2. fueillet. xv.

Que entre tous les hommes ny en à de rât d'esclaves, ne plus griefuemēt punis que les voluptueux & adonnez au vice. chapitre. 3. fueillet. xvij.

Le seul content estre riche. Et comme les personnes de ancienne renommée & de maison, doiuent plus tost prendre soing à leur affaires, que nuls autres. Pourautant qu' ils sont contreincts faire innumerables despences. chapitre. 4. fueillet. xix.

Que nul ne doit entreprendre monstrier autruy, ce que luy mesme n' entend point. chapitre. 5. fueillet. xx.

Recit de quelques points de la Mesnagerie, que l'on doit apprendre des maistres. chapitre. 6. fueillet. xxij.

Quiconque veult vne femme bonne, &

## T A B L E.

à son gré : la doit prendre ieune, pour la dresser à sa poste. chapitre.7. fueillet.xxiiij.

Comme à l'exemple du grand Roy des Perles le mestier des armes & l'Agriculture sont les plus dignes occupations du gentil-homme. Le surplus est de l'v'sance de ce grand Monarque, touchant l'institution de sa police. chapitre.8. fueillet.xxvj.

Des remonstrances que le Roy faisoit guerdonnant les bons hommes de son service. chapitre.9. fueillet.xxviiij.

Louange de l'Agriculture mere nourrisse de tout le monde. chapitre.10. fueil.xxx.

Qu'auant entreprendre nulle œuure l'ay-de des Dieux doit estre requise. Plus vne breue recapitulation de tout ce que parcy dessus s'est arresté. chapitre.11. fueil.xxxij.

Que l'exterieur ne fait tousiours preuve de la debonnaireté & preud'homie, mais bien les œuures. chapitre.12. fueil.xxxiiij.

Vn commencement d'instruction de femme. Et de l'excellence du mariage pour la conseruation de nostre eternité.

chapitre.13. fueillet. xxxvj.

Il continue les remonstrances & enseigne mens que chacun doit donner à sa femme. chapitre 14. fueillet xxxviiij.

Comme en tous les affaires humains il ny à rié si necessaire, que l'ordre. cha.15. fu.xlij.



# T A B L E

culture. La maniere de faire chois des ter-  
roirs fertiles. cha. 24. fueil. lxxiii.

La maniere de trencher les terres nouvel-  
les, & cultiuier les guerets, & commét il les  
fault ensemençer. cha. 25. fueil. lxxvi.

De la necessité de la sarcle, & de la façon  
qu'il faut moissonner. cha. 26. fueil. lxxix.

De la maniere qu'il faut battre la gerbe  
& vanner les grains. cha. 27. fueil. lxxx.

Comme lon doit fossoyer en toutes ter-  
res pour y planter. Et de la maniere de po-  
ser les scions & plantalz. cha. 28. fueil. lxxi.

Que la diligence comble tost vne maison  
de tout bien, mais le nonchaloir la met sou-  
dain en ruine. cha. 29. fueil. lxxiiii.

Comme ceux qui ne laissent couler nulle  
occasion de bien faire, font profit en tous  
estats. Mais les musards sont tousiours dise-  
teux. chapitre. 30. fueillet. lxxvij.

Que l'on ne doit point acheter des terres  
qui ne peuuét receuoir accroissement: Mais  
plus tost les delaissées, tant pour estre de vil  
pris que pour (en les mettât sus) retirer plai-  
sir & cōtente-mét d'icelles. cha. 31. f. lxxviiij.

Que sçauoir commander à propos. C'est  
l'vn des principaux points en toutes actiōs  
humaines. Lequel sans particulier faueur du  
ciel ne peut estre sceu, ny practiqué heu-  
sement. Chapite. 32. fueillet. lxxix.

EXTRAICT DV PRIVILEGE  
DV ROY.

LE ROY à permis & permet à Iehan Dallier, marchand libraire demeurât à Paris, d'imprimer, faire imprimer, vendre & debiter ce present liure intitulé Le Mesnagier de Xenophon. Et defend lediçt seigneur Roy, à tous Libraires, Imprimeurs & autres de ce Royaume de n'imprimer vendre ne debiter lediçt liure d'autre impression que celle que lediçt Dallier aura imprimé ou fait imprimer, sans son congé & consentement sur peine de confiscation de tout ce que sera trouué imprimé d'autre impression que celle dudiçt Dallier & d'amende arbitraire, ensemble de tous despens dommages & interestz enuers lediçt Dallier Insques à six ans à compter du iour & daté que lediçt liure sera paracheué d'imprimer Ainsi que plus à plain est contenu audiçt privilege. Donné à Paris, Le vintdeuxiesme iour de Novembre.

L'an de grace 1561.

Signé de Courlay.



